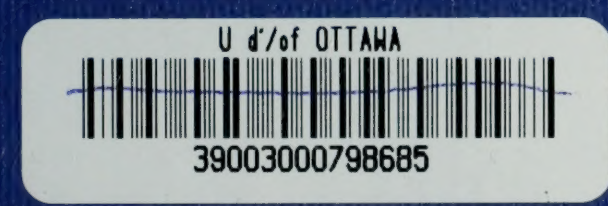




LES CONFÉRENCES

de M. Jean de BONNEFON

Les Conférences

DE

M. JEAN DE BONNEFON



Avec une Glose de M. Ernest La Jeunesse

Le Luth, la Harpe et leurs Ancêtres
L'Aviation, Mère de la Paix
Le Connétable des Lettres
(Jules Barbey d'Aurevilly)
Le Drame du Cantique des Cantiques
L'Empereur-Gentilhomme
(S. M. François-Joseph)
Lyon, Capitale mystique



Société d'Editions Mansi et Cie, Paris

1913.

GLOSE

Dieu qui prodigue avec amour les épreuves aux enfants des hommes, refusa à la chaire sacrée les accents et le cœur de Jean de Bonnefon.

Cette éloquence si puissante et si rare, cette magnificence de trouvailles et d'images, cette superbe divinatrice et évocatrice, cette flamme qui dévore et qui éclaire, cette grâce majestueuse et qui porte avec soi le plus fin trésor des siècles et de l'éternité, cette prose de poète, enfin, grossie et sertie d'éclats, de gemmes, d'épithètes et de métaphores, ce verbe unique, donc, était à l'étroit dans les colonnes laïques et égalitaires des revues et des gazettes d'un jour.

Celui qui a ressuscité Tertullien et Lamennais, Bossuet et Veuillot, Saint-Simon et Barbey d'Aurévilly, qui a traduit les

secrets princiers, royaux, impériaux et pontificaux en échos de tonnerre, qui a prêté et donné sa fougue et son autorité aux causes les plus justes et les plus désespérées, cet archange déguisé en cardinal guerrier de la Renaissance, auquel il faut la cape et l'épée, la cappa magna, *l'épée et la cuirasse ouvrées par Benvenuto Cellini, vous allez l'entendre, lectrices et lecteurs, parler sa langue de lumière. Car les phrases et les mots jaillissent du papier, en relief, et vivent leur vie sonore et profonde, dans l'harmonie des harpes qu'ils chantent, des poètes qu'ils glorifient, des héros qu'ils sanctifient.*

Fleuve et foudre, rythme et caresse, intelligence et pénétration, ce génie oratoire, littéraire et musicien, ce génie si orné et si simple, va s'épandre, frapper, charmer.

Je m'excuse, indigne et chétif, de l'avoir contenu si longtemps, d'un vain murmure et d'un pauvre éloge qui n'est pas à la taille de l'orateur et du poète.

J'ai voulu seulement apporter à Jean de Bonnefon, sous le porche de sa basilique, le tribut modeste et sincère de mon admiration et de mon amitié.

ERNEST LA JEUNESSE.

I. — LE LUTH, LA HARPE ET LEURS ANCÊTRES

A la mère de M. Gustave Lyon.

Le luth, la harpe et leurs ancêtres

Cette conférence fut faite chez le duc et la duchesse de Talleyrand le 30 Juin 1912 (1).

Quand Napoléon eut dompté l'Europe au galop de son génie, il voulut sauver en France tout ce qui n'était pas mort, du passé.

Le grand artiste en domination se mit à restaurer la Cour et César rouvrit les galeries où tant de rois l'avaient précédé.

Singulière anarchie que celle de cette société nouvelle où les vieux noms de l'ancienne France se rencontraient avec des noms à peine dégrossis par la gloire.

---

(1) Cette conférence fut donnée avec le concours des virtuoses de la harpe : Mlle Renée Lénars, le professeur de harpe chromatique au Conservatoire, de M. André Mullot, de Mlle Chalot, de Mlle Potel de la Brière, de Mlle Alice Legrand et du double quatuor Lénars.

Napoléon eut quelque peine à imposer aux nouveaux promus les lois de l'étiquette. Un beau soir, dans le cercle de l'impératrice, les femmes des maréchaux se querellaient — et si fort— qu'elles retrouvaient le ton de leur jeunesse... Ce n'était pas le meilleur.

— Si elles ne se taisent pas, dit l'Empereur furieux, je fais jouer du tambour !

Talleyrand, mystérieux génie du passé mis au service du présent, pilote fidèle et méconnu de la France à travers les écueils de tant de régimes, Talleyrand s'inclina devant l'Empereur et lui dit :

— Il suffirait que Votre Majesté confiât des harpes à ces dames. Elles s'occuperaient à montrer des bras nus qu'elles trouvent beaux et, satisfaites, elles se tairaient.

M. de Talleyrand, prince de Bénévent, vice-grand Electeur, aimait donc la harpe à sa manière et l'admirait comme une vitrine où étaler des bras.

La harpe est peut-être cela. Mais vous verrez tout à l'heure qu'elle a de plus beaux services : sous des doigts habiles elle a tous

les nobles accents, ceux de la musique ancienne, ceux de la musique moderne. Ses cordes vont du ciel à la terre ; ses pieds s'appuient sur l'histoire des peuples ; son front plonge dans la poésie des nuits étoilées.

Comme la lyre, sa sœur, comme le luth, son frère, elle n'est pas seulement un bel instrument ; elle est un symbole mis pour l'éternité aux mains des dieux, des reines, des éphèbes et des poëtes.

La harpe est de la race qui donna aux arts l'eoude, la lyre, le luth, la théorbe, la mandore, le kin, le psalterion, le kinnor, le sambuc, la guitare, tous ces instruments à cordes que l'âme et la main font directement vibrer sans plectre et sans archet.

Les cordes de la harpe brillent encore de l'huile sainte qui brûlait dans les lampes d'or au temple de Jérusalem. Elle est embaumée de l'huile sacrée qui parfumait la nudité du gymnaste grec. Elle a vibré pour l'hymne de victoire après Salamine.

Initiée aux grands mystères, la harpe personnifie la Grèce idéale et presque divine, l'Egypte mystérieuse et profonde, la Ju-

dée aussi, où elle calme la colère de Dieu, la fureur des rois.

La harpe chromatique, sacrée aux premiers accords de *l'Or du Rhin*, est vraiment de la même lignée que les beaux instruments gravés aux frises immortelles des marbres antiques.

La harpe se retrouve, gracieuse et lymphatique, aux mains des princesses et des saintes dans les enluminures du moyen-âge.

Nous l'avons vue aux marches les plus hautes du temple, au milieu du jubé précieux dans les cathédrales, dans les mains du héros hellénique, dans les bras longs et menus des vierges féodales.

Elle est martyre avec la Sainte-Cécile des catacombes romaines, avec Marie-Antoinette de Lorraine.

« Arrête ! tu es parfaite ainsi ! » dit le Faust de Goethe à l'aiguille qu'il veut fixer sur le cadran d'or. Ce cri on l'adresserait volontiers à la harpe royale et douloureuse, sculptée, peinte et dorée, construite par Naderman le père, en 1780, pour la Reine de France. Mais la science du cons-

tructeur ne s'arrête pas plus après Naderman que le génie de la musique ne s'endort après Bach.

L'art ne reste jamais immobile. La vie décompose les formes de ses instruments et les renouvelle. L'esprit inquiet et chercheur des grands luthiers modifie sans arrêt les ensembles et le détail. La harpe évolue avec la musique. L'instrument qui suffisait à l'inspiration de Lulli ne satisfait pas le souffle génial d'un Wagner. Arrivé à la beauté pure, l'art musical s'altère en devenant plus riche. La complexité qui succède à l'unité demande des cordes nouvelles sur lesquelles puissent vibrer des accords inédits.

Les raffinements de la mécanique moderne succèdent à l'ingénuité primitive. Il faut, sous la main des artistes nouveaux, mettre des instruments parfaits pour ouvrir des plaines plus larges et plus libres aux idées inexprimées encore.

L'ancien luthier était un ouvrier habile. Le constructeur de la harpe chromatique sera un ingénieur entré sous les coupoles de

l'art par les portes sévères de l'école polytechnique.

Mais avant de revenir à la harpe, seul instrument qui ait au repos la beauté d'une architecture, rendons une visite aux membres inconnus ou méconnus de la famille.

Le plus ancien peut-être est le *kinnor* des Hébreux dont les cordes étaient en nombre variable, puisque les monuments nous montrent des exemplaires à sept cordes, tandis que Saint-Jérôme lui en attribue vingt quatre. Traversant toute la civilisation mauresque, cet instrument devient aux mains des Espagnols la guitare à six cordes.

Instrument d'amour et de rêverie, la guitare est chez elle encore dans les paysages de mélancolie, parmi le silence discret des belles nuits. Elle fut à la mode en France sous le règne de Louis XIV et son gémissement s'accorda avec le murmure de la brise dans les arbres encore jeunes de Versailles.

Au XVIIIe siècle, le développement de la puissance sonore dans la musique emporta

la guitare avec tous les vieux instruments dont la sonorité était douce et discrète.

Le luth eut le même sort et disparut quand le clavecin le remplaça dans l'accompagnement des basses continues. Mais voici que l'antique attribut d'Apollon, d'Amphion, d'Euterbe est ressuscité. Nous ne sommes plus au temps où Marc-Antoine donnait le revenu de quatre villes au grand Anaxenor, parce qu'il était bon joueur de luth. Mais Jacob le Polonais, les Gautier, joueurs célèbres du XVIIIe siècle, peuvent maintenant avoir des successeurs.

La harpe-luth, inventée par M. Gustave Lyon, est construite sur le principe de la harpe chromatique, mais avec des cordes en métal. Elle a révélé à nos générations les pièces anciennes pour le clavecin. Les œuvres oubliées de Rameau, de Daquin, de Scarlatti, de Hændel ont trouvé — mieux qu'une exhumation — une jeunesse nouvelle. Leur poésie, leur émotion reviennent sous les mains artistes qui jouent de la harpe-luth.

Le maitre Saint-Saens a exprimé son opinion en termes précis :

« La harpe-luth de Gustave Lyon est « supérieure au clavecin, en ce qu'elle « permet de passer graduellement du *piano* « au *forte* et de pratiquer l'art savant « des nuances infinies et de la variété « de toucher. »

Par la grâce de la harpe-luth, Rameau, Hændel et Bach revivent avec leurs douces joies, leurs lentes tristesses, leurs vibrantes douleurs. L'inventeur moderne a donné à ces âmes musicales la vie que ne leur prêta jamais le clavecin, cet instrument peint, fardé, laqué, verni, comme une fille ou une duchesse. Il ne faut pas quitter la harpe-luth réalisée en 1907 d'après les idées de Bach, sans donner les états de services glorieux d'un instrument qui a une jeunesse éclatante.

Une réduction de cet instrument à cinq octaves, avec table d'harmonie modifiée a réalisé le timbre voulu par Wagner pour l'accompagnement des sérénades de Beckmesser, dans les *Maitres-chanteurs*.

La harpe-luth a donné ses preuves encore dans *Louise* de M. Charpentier, aux

concerts de la *Schola cantorum*, au Conservatoire de Liège, aux concerts du Conservatoire que dirige Guy Ropartz, à Nancy, en Italie et même de l'autre côté des flots, à New-York et à San-Francisco.

Nos grands mères écoutaient sans doute les morceaux composés pour la harpe par un Daquin ou un Delahaye comme elles comprenaient l'élégie que l'oiseau, ivre du parfum des roses, entonne sous la feuillée de mai blanchie par la lune.

Mais voici venir la *lyre* dont le nom même semble avoir des ailes et prendre quelque chose de la gloire des poëtes qui la portent au plus fier sommet du Parnasse. Cet instrument garde la fraîcheur de l'air qu'il fait vibrer, la sérénité du jour qui l'éclaire.

Je ne vous décrirai pas les transformations techniques d'un mécanisme désormais muet et brisé. Il suffit de donner la description que le vieil Homère a laissée de la lyre :

« Avec un ciseau de fer brillant Mer-
« cure arrache la vie à la tortue de monta-
« gne et creuse sa dure écaille. Il coupe
« des tiges de roseaux de diverses mesures.

« Il les fixe en les passant à travers l'écaille
« polie. Puis il étend adroitement la peau
« d'un bœuf. Il y pose les deux bras de
« l'instrument, auxquels il ajuste le cheva-
« let ; enfin, il tend sept cordes harmoni-
« ques faites de boyaux de brebis... Sous
« sa main elle rend des sons merveilleux
« et le dieu dominé par le sentiment du
« beau se met à chanter. »

Les anciens attribuèrent tous une origine divine à la lyre : les Egyptiens croyaient l'avoir reçue de *Thaut-Trismégiste* ; les Grecs la tenaient d'Apollon ; les Hébreux, de Dieu tout court.

Mais les poëtes, messagers des dieux abolis, prêtres du dieu vivant, les poëtes ont brisé le luth et laissé tomber la lyre pour prendre la harpe, instrument de la grâce et de la beauté, qui passe du son le plus éclatant au murmure le plus doux par les nuances les plus insensibles. Le nom remonte à la plus haute antiquité. Les médailles, les inscriptions, les manuscrits prouvent que le mot a servi pour des instruments assez différents. La harpe du roi David ne pouvait

être la même que la nôtre. Car le roi-prophète n'aurait pas pu danser devant l'arche — comme il le faisait — en jouant de cet instrument. La harpe juive devait être semblable à la harpe à huit cordes en usage au pays d'Ethiopie, ou à la petite harpe du Xe siècle que conserve le musée de Dublin.

Les Grecs avaient la harpe d'ivoire à sept cordes, que les Romains adoptèrent pour les sacrifices.

La harpe est l'instrument national du peuple irlandais. Les rois en jouaient dans les fêtes publiques. Elle est la principale pièce des armoiries de l'Irlande et le signe de la liberté nationale. Elle tient une place sublime dans les légendes irlandaises. L'invocation du Dagda à sa harpe volée par les géants est d'une beauté antique, sublime comme l'invocation du héros grec à son épée.

La harpe moderne diffère un peu de la harpe héraldique : vous en connaissez la forme triangulaire, limitée par la caisse, la console et la colonne. Le côté qui ferme le triangle en haut est une boîte courbée

qu'on appelle le sommier ou console et qui contient des séries de leviers.

Il serait long et inutile de détailler ici les progrès de la harpe depuis le moyen-âge jusqu'à nos jours. Rappelons seulement que le dix-huitième siècle eut la harpe à crochets et qu'au commencement du XIXe, Erard lui substitua la harpe à sept pédales. Pendant cent ans il fut convenu que cette modification avait créé la perfection. L'engouement fut immense. La première année de fabrication de la harpe nouvelle donna, selon Fétis, un demi-million de bénéfices. Les contrefacteurs se levèrent de toutes parts en France, en Angleterre et en Suisse. Le XIXe siècle eut de grands et célèbres constructeurs de harpes à simple ou à double mouvement : Cousineau, Sébastien Erard, Dizzi, Camille Pleyel. Cependant les vrais artistes se plaignaient encore, se plaignaient même davantage et ce grand voyant de Berlioz, prophète en religion de musique, écrivait :

« Les harpes antiques employées par « les Bardes gallois et irlandais avaient « plusieurs rangées de cordes. Cette dis-

« position leur rendait plus ou moins acces-
« sible le style chromatique et les modu-
« lations. »

Le grand mot est prononcé : la harpe chromatique n'est pas née ; mais le génie de Berlioz la prévoit. Au surplus, le musée de Londres nous montre une harpe écossaise à cordes croisées. Deux ou trois tentatives sont signalées au dix septième siècle. Un luthier appelé Hochbrucker invente, en 1720, un système de pédales (déjà !) qui permet de changer simultanément l'accord de toutes les notes. Le général prince Oginski en 1753, rend les notes indépendantes les unes des autres. En 1811, Sébastien crée le système du double mouvement.

En 1845 Pape dépose un plan de harpe chromatique... irréalisable.

En 1840, Naderman se plaint des pédales :

« Si l'on eût découvert le moyen d'ôter à la harpe ses pédales, écrit-il, en lui conservant les mêmes ressources et la même richesse, avec quelle chaleur eût été applaudie cette découverte ! »

Ce qui était utile en 1840 devenait nécessaire pour la musique de Wagner, de Liszt, de d'Indy, de Charpentier, de Richard Strauss, de Reynaldo Hahn, de Debussy.

L'instrument ailé qui doit répandre la lumière et la gloire sur l'instrumentation traînait à ses pieds la chaîne de la pesanteur sous la forme des pédales. L'œuvre de Gustave Lyon fut d'arracher ce poids à l'instrument divin et de luî rendre ainsi la grâce et la force des ailes.

Ai-je besoin maintenant d'énumérer lourdement les avantages de la harpe chromatique, qui selon le mot de Louis Laloy « permet à l'orchestre moderne de s'incorporer les paillettes lumineuses que forment les sons de la harpe. » ?

Mais la harpe « chromatique sans pédales » ne porte pas que des effets nouveaux. Elle donne la possibilité de tout exécuter.

Le compositeur n'a plus l'angoisse de savoir si sa pensée sera *jouable*. Il n'est plus obligé de simplifier les traits pour un instrument poussif.

L'artiste de chant peut s'accompagner à la harpe, sans avoir la préoccupation et le ridicule piétinement des pédales. Cette suppression des pédales rend à tous les exécutants leur liberté d'esprit et de mouvement.

La harpe chromatique possède seule l'unité et l'égalité dans la sonorité puisqu'elle a une corde indépendante par note.

Elle est réellement un instrument intime de salon puisque les auditeurs peuvent l'écouter de près sans subir la série des bruits de frisements et de sons étrangers qui rompt à tout coup le charme des anciennes harpes.

Perfectionnée, adaptée à toute musique ancienne ou moderne, placée au delà des instruments à cordes, la harpe plane si haut dans l'azur et le rêve qu'aucun nom n'efface celui-là dans la mémoire des poëtes.

Merveilleuse comme une féerie, légère comme un rêve, suspendue hors du temps et de l'espace cette œuvre d'art, voix qui dit les œuvres d'art, devrait être libre des haines et presque des passions scholâtres.

Cependant la harpe chromatique était

à peine née que les colères montaient autour d'elle.

En 1903, elle fut admise au Conservatoire National de Musique et, si je ne me trompe, le nom d'un homme de lettres est mêlé à ce premier acte de justice. Je me souviens d'avoir lu une remarquable note sur ce sujet de M. Georges Lecomte, qui depuis lors fut président de la Société des gens de lettres.

Mais il paraît que le monde de la musique n'est pas toujours celui de l'harmonie. Des haines sourdes poursuivirent le clair instrument perfectionné par Gustave Lyon. En 1908, la harpe chromatique sans pédales disparut de l'enseignement officiel du Conservatoire, par suppression de crédit. Des avenirs furent voilés, des artistes furent ruinés, les compositeurs faillirent perdre un concours utile. Et cela dura quatre années pendant lesquelles la harpe chromatique vit grandir son succès.

Réparation vient d'être faite : la harpe chromatique sans pédales est rentrée au

Conservatoire. Le crédit a été rétabli et cela nous valut même au Sénat un remarquable, précis et vif discours d'Eugène Lintilhac, qui enleva le vote de ses collègues. Des élèves nouveaux se groupent autour du plus jeune et du plus gracieux des maitres, qui est l'incomparable virtuose, Mlle Renée Lénars, autour de l'instrument qui fait penser au mot du vieil Homère, « sur les innombrables sourires des flots. »

Ne semble-t-il pas que la harpe chromatique soit l'innombrable sourire de la musique ? Elle en est aussi la cristalline larme, le pleur harmonieux, quand elle berce le son sur le vent et dans la lumière.

Elle appartient à l'avenir cette relique du passé ; elle appartient à l'histoire, comme les épopées primitives, comme le chœur tragique, comme tout ce qui tient aux origines des races et des arts.

Perfectionnnée par Gustave Lyon elle est maintenant un chef d'œuvre de mécani que moderne. Mais elle garde ce je ne sais

quoi de mystérieux et de divin qui inspirait sa belle enfance aux bois sacrés de l'Ellade ; elle porte sur ses ors renouvelés le reflet de son enfance grandiose et religieuse, éveillée au bruit des victoires entre les bras des nymphes, des héros, des anges et des jeunes filles.

II. — L'AVIATION, MÈRE DE LA PAIX

A mon maitre et ami Luigi Luzzatti.

L'Aviation, Mère de la Paix

Cette conférence fut faite à Rome, le 6 Janvier 1911.

L'homme qui oserait parler, à Rome, sur n'importe quel sujet, sans être ému, serait le génie sans pareil ou l'imbécile selon la formule parfaite. Comment élever la voix sans éprouver le respect de la peur, dans cette ville qui fut, après Athènes, le sanctuaire de l'éloquence, dans cette Rome où les voûtes ne se sont écroulées, où les rostres ne se sont effrités que pour libérer et grandir l'écho des voix immortelles ?

On parle souvent, et avec raison, de la *tertia Roma*, de celle qui porte la troisième couronne de la ville, de celle qui montre à l'Europe le spectacle d'un peuple uni et

heureux, de la *tertia Roma* qui va de la Porte Pia au monument de Victor Emmanuel, et du monument de Victor Emmanuel à la statue du Janicule.

On connait la première Rome, celle que la grandeur de la République et des Césars mit à la tête du monde, celle qui eut l'univers connu pour province et pour esclave, celle qui a écrit partout son nom, comme s'il y avait une mystérieuse harmonie entre ces quatre lettres épuisées de gloire et les idiomes parlés sur les anciens continents.

On voit encore mieux, on mesure presque de trop près la splendeur orientale de la seconde Rome, de celle que la foi du moyen-âge fit autour des papes, de celle qui, partie de l'humidité des catacombes, aboutit aux draperies lapidaires du Bernin, en passant par les coupoles de Michel-Ange et les loges de Raphaël.

Mais il n'y a pas seulement la première Rome avec ses ruines augustes, ses colonnes plus belles pour avoir été brisées ou couchées sur le sol, son Forum silencieux et trop gratté, son palais où les fleurs d'un été se penchent sur les marbres de vingt siècles, sa

campagne où les tombeaux, tabernacles augustes des deuils mystérieux, se montrent comme des roses de brique et des lys de marbre, où les acqueducs interrompus semblent avoir été dressés de toute éternité pour ouvrir leurs cintres sur les montagnes sombres du Latium, sur les noces éternelles du ciel et de la terre.

Il n'y a pas seulement la Rome des papes avec ses défis pieux et superbes à la liberté, avec la parure de ses fêtes, de ses trônes, de ses *flamelli*, de sa sedia, de sa tiare symbolique, avec sa croix dominatrice qui se montre encore sur les monuments comme se voit sur la mer le plus haut mât d'un vaisseau qui a fait naufrage.

Il n'y a pas seulement la Rome, capitale de la jeune Italie que nous voyons grandir et conserver, sous ses parures nouvelles, la majesté des draperies antiques soulevées par un souffle de bienfaisante résurrection.

Il y a une autre Rome qui n'est ni la quatrième, ni la centième, parce que l'éternité ne peut être cataloguée. Il y a une Rome idéale et sans murs, et sans marbres, et sans

temples, et sans ruines, et sans églises, une Rome qui est ici et qui est partout, une Rome universelle qui enveloppe, étreint et illumine ses amants partout où ils portent leurs pas et leur pensée, une Rome dont les sables, portés par les vents aux extrémités du monde, crient des noms immortels, des idées éternelles, sous les pieds du passant qui sait entendre les voix des dieux inconnus.

Cette Rome là, l'étranger ne la visite pas. L'Américain ne l'aperçoit même pas — heureusement — à travers les ruines, le long des murs, dans l'ombre des églises, dans la lumière claire des monuments neufs. Cette Rome là ne se livre qu'à ceux dont elle est la patrie adoptive, la capitale intellectuelle. Elle donne à ceux-là, et pour tous les temps, et pour tous les lieux, la compagnie des vestales, des héros, les ombres de Virgile, d'Ovide, de Lucrèce, de César, de Néron le grand calomnié, de Sylvestre II, de Borgia le méconnu, de Jules II, de Clément XIV, des artistes aussi, de tous les artistes, des morts, de tous les morts que la renaissance des hommes doit laisser sans date

et sans âge, égaux dans des gloires différentes, frères à travers la distance des siècles.

Quand la barre d'or du soleil se forme au couchant, quand le bandeau d'améthyste et d'opale se pose sur le Janicule et prend pour fermoir la gemme géante qu'est le dôme de Saint Pierre, alors les grands spectres ne se cachent plus sous le rideau de leur éternité. Ils se montrent à l'amant de Rome et lui font cortège.

Phénomène étrange, unique, joyeux et douloureux, l'amant, le véritable amant de Rome ne peut aborder aucun travail, triturer aucune matière d'histoire sans trouver au fond du vase sa Rome qui surgit et qui étonne.

L'âme de cette ville serait-elle descendue sur toutes les fleurs du monde, dans toutes les larmes de rosée ?

Quand j'ai voulu étudier l'histoire de la conquête de l'air par l'homme, je ne me doutais pas que j'allais trouver devant moi, à chaque pas, cette Rome qui s'impose, sublime mendiante au seuil de l'éternité,

mendiante qui ne sollicite pas l'aumône du souvenir, mais la commande.

Mais je vous demande pardon. Je suis monté plus haut que l'aviation parce que j'ai touché à la gloire de Rome. Redescendons au risque de ressembler au vieil archéologue dont parle notre Anatole France.

Ce vieil archéologue examinait toutes les œuvres d'art au point de vue de la forme et de l'incarnation des ongles, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Une fois, une seule fois, il faillit comprendre et admirer l'ensemble d'une œuvre. Il faillit en parler avec émotion. Mais il s'arrêta, et dit simplement :

— Je m'excuse ; j'allais faire une chute dans l'art.

Retombons aux quelques milliers de mètres conquis en l'air par les aviateurs, et suivons la légende ou l'histoire de cette conquête.

Il est probable que l'homme n'attendit pas d'avoir assuré ses pas sur la terre, d'avoir confié sa vie à l'incertitude des eaux, pour prétendre à la conquête de l'air. Le rêve ne précède-t-il pas l'action ? Les peuples enfants n'ont-ils pas le goût de ce qu'ils croient

impossible avant d'essayer les immédiates réalisations ?

Cela suffit à expliquer que les mêmes légendes, les mêmes adorations se trouvent à l'origine de peuples qui n'eurent pas de communications entre eux.

Dans l'Inde, où la première civilisation sortit obscure des abîmes lumineux, où l'aurore des pensées se leva peut-être plus tôt qu'ailleurs dans la folie des matins chargés d'or et de rose, dans l'Inde extatique, le jeune Hanouman, chevaucheur de l'infini, prit les conseils secrets du sage Jambaranta et monta seul au sommet d'une colline qui dominait les eaux du Lantha. Entouré d'étoffes légères qui flottaient autour de ses membres, il s'abandonna, du haut de la montagne, au souffle du vent, et alla, par une courbe élégante, tomber au milieu des eaux, sans blesser ses membres assouplis.

Tel fut peut-être le premier vol plané, dont le succès est assez grand pour exciter l'envie des modernes conquérants.

L'Egypte divinisa les espaces inconnus, puis essaya de soumettre le dieu de l'air à la force de l'homme. Le musée du Louvre con-

serve une petite plaque de bronze figurant en relief le vol d'un homme aux ailes étendues. Ces ailes régulières sont placées sous les bras, dont elles suivent la longueur. Elles ne sont pas illogiquement placées, comme les ailes des anges chrétiens ou de l'amour payen, au milieu du dos. Le bronze du Louvre montre un souci scientifique du centre de gravité, un désir de réalisation.

L'antiquité grecque place les ailes de Mercure un peu bas, aux chevilles, et ces ailes semblent plus faites pour activer la marche du dieu pressé que pour assurer son vol. Mercure reste donc le dieu des marchands, sans que les aéronautes puissent revendiquer son patronage.

Le véritable ancêtre des aviateurs est Icare ; mais ce jeune homme ne fit qu'essayer avec imprudence l'appareil construit par Dédale.

Ce Dédale pourrait être le patron des ingénieurs, s'il n'était pas déjà réclamé par les sculpteurs et les architectes de jardins paysagés. Ce fut, en tous cas, un aventurier de race royale, qui dut débiter à ses contemporains plus d'inventions qu'il n'en fit. Il

commença par assassiner son neveu Calus et alla se réfugier dans l'ile de Crète, avec laquelle les Athéniens n'avaient sans doute pas de traité d'extradition. De la Crète, il passa en Egypte, où il construisit d'admirables automates. Platon et Aristote s'accordent pour donner ce renseignement. Voilà donc un homme qui était à la fois sculpteur, architecte, mécanicien. Il avait aussi un métier moins honorable. Car il eut des ennuis avec la police, pour avoir favorisé les amours de Taurus et de Pasiphaë. Sa tête fut mise à prix par le roi Minos.

Mais, entre temps, il inventa des ailes artificielles à l'usage du jeune Icare.

Voici le récit d'Ovide, un récit où la précision se mêle avec élégance à la fantaisie (1).

« Dédale, las de subir, sur une terre odieuse, les ennuis d'un long exil, cède à l'amour du sol natal ; mais la mer l'emprisonne. « Minos, dit-il, peut bien me fermer et la terre et les eaux. Mais le ciel m'est ou-

(1) *Les Métamorphoses*, Livre VIII. *L'Art d'Aimer*, Chant II.

vert ; le ciel sera ma route ; Minos est le maître de la terre, mais il n'est point le maître des airs. » Alors son génie s'applique à inventer un art inconnu, et soumet la nature à de nouvelles lois.

« Il dispose des plumes avec ordre, en prenant d'abord la plus petite ; chacune d'elles est moins longue que celle qui la suit ; et toutes s'élèvent, par une graduation insensible. Ainsi, jadis, croissaient par degrés inégaux, les tubes de la flûte champêtre.

« Dédale attache ces plumes au milieu avec du lin ; à leur extrémité, avec de la cire ; il leur imprime ensuite une légère courbure, afin de mieux imiter l'aile des oiseaux. Le jeune Icare était debout auprès de lui ; ignorant que ses mains jouaient avec ses propres dangers, il prenait en souriant les plumes qu'enlevait la brise vagabonde. Tantôt il amollissait la cire entre ses doigts et retardait par ses jeux le travail merveilleux de son père. Après avoir mis la dernière main à son œuvre, l'industrieux artiste se place en équilibre sur ses deux ailes, et vogue suspendu dans les airs. Il donne alors des leçons à son fils :

« — Icare, dit-il, prends le milieu des airs et crois mes avis ; car si ton vol s'abaisse, l'onde appesantira tes ailes ; s'il s'élève trop haut, le feu les brûlera ; vole entre ces deux écueils ; crains surtout de regarder le Bouvier, ou l'Hélice, ou le Glaive, ou l'Orion. Prends ton vol en suivant le mien.

« Il lui enseigne ensuite à voler, et attache ses ailes à ses épaules, qui n'en savent pas l'usage...

« Non loin de là est une colline qui, ne s'élevant pas tout à fait à la hauteur d'une montagne, dominait cependant la plaine. C'est de là qu'ils s'élancent pour commencer leur dangereux voyage. Dédale fait manœuvrer ses ailes et ne perd pas de vue celles de son fils. Lui même soutient son vol avec une mesure toujours égale. D'abord la nouveauté du voyage a du charme pour eux. Mais, bientôt, bannissant toute crainte, l'audacieux Icare dépasse dans son vol les bornes prescrites par son père. Un pêcheur les aperçut tandis qu'il jetait la ligne aux poissons, et le roseau flexible lui tomba des mains. Déjà ils ont laissé sur la gauche Samos, Naxos, Paros et Délos chère à Phébus ; à leur droite

sont : Lebynthe, Calymne aux forêts sombres et Astypalée entourée de marais poissonneux. Alors Icare, téméraire comme on l'est à cet âge imprévoyant, s'élève trop haut dans les régions de l'air, et abandonne son guide. Aussitôt les liens des ailes se relâchent, la cire fond au contact plus immédiat du soleil ; et les bras d'Icare battent impuissants l'atmosphère trop subtile. Du haut du ciel, il laisse tomber sur la mer un regard d'épouvante ; puis un voile sombre, triste effet de sa frayeur, couvre ses yeux et lui dérobe le jour. La cire était fondue ; en vain il agite ses bras dépouillés ; tremblant, dépourvu de soutien, il tombe ; et dans sa chute il s'écrie : « Mon père, je suis entraîné ». Il dit, et les flots de la mer azurée étouffent ses paroles. Le malheureux père (mais déjà il a perdu ce titre) lui crie à son tour : « Icare ! Icare ! où es-tu ? Sous quel cercle du pôle diriges-tu ton vol ? ».

« Et il l'appelait encore quand il vit les ailes flotter sur les eaux. »

« La terre reçut la dépouille d'Icare, et la mer porte encore son nom. »

Dédale, ou les poètes qu'il a inspirés, ont évidemment cherché à montrer la lutte perpétuelle du génie de l'homme contre les éléments. Ce n'est pas le savant, ce n'est pas le constructeur du moteur qui est vaincu. Non ! la science triomphe, puisque Dédale n'a pas d'accident. Et le jeune Icare s'envole et parcourt de longs chemins qu'Ovide a chronométrés avec cadence. C'est l'imprudence de l'aviateur qui cause le désastre.

Un vieux poète français, Desportes, a curieusement noté la gloire de cette défaite et le présage de succès que donne au monde la chute de l'essayeur trop hardi.

SONNET de DESPORTES

Icare est cheut icy, le jeune audacieux,
Qui pour voler au ciel eut assez de courage :
Icy tomba son corps dégarni de plumage,
Laissant tous braves cœurs de sa cheute envieux.

O bien-heureux travail d'un esprit glorieux
Qui tire un si grand gain d'un si petit dommage !
O bien-heureux malheur, plein de tant d'avantage
Qu'il rende le vaincu des ans victorieux !

Un chemin si nouveau n'estonna sa jeunesse,
Le pouvoir lui faillit, mais non la hardiesse :
Il eut pour le brûler, des astres le plus beau.

Il mourut poursuivant une haute advanture ;
Le ciel fut son désir, la mer sa sépulture :
— Est-il plus beau dessein ou plus riche tombeau !

L'Ecole de Pythagore pressentit l'aviation et fit des recherches mathématiques sur l'application à l'homme du mouvement ailé. Archytas, inventeur de la vis et de la poulie, créa ce jouet scientifique que les générations se sont passé, et qui est le cerf-volant. Dans les *Nuits Attiques* (1), Aulu-Gelle écrit :

« Les plus illustres des auteurs grecs, et entre autres le philosophe Favorinus qui a recueilli avec tant de soin les vieux souvenirs, ont raconté du ton le plus affirmatif, qu'une colombe de bois, faite par Archytas à l'aide de la mécanique, s'envolait. Sans doute, elle se soutenait au moyen de l'équilibre, et l'air qu'elle renfermait secrètement la faisait agir. »

---

(1) X, 12. Traduc. Nisard.

« L'air qu'elle renfermait en secret » dit Aulu-Gelle, avec une sorte de prescience du gaz que trouvera seulement la science du XVIIIe siècle après J.-C. Et il ne faut pas oublier qu'Archytas de Tarente vivait quatre siècles avant notre ère.

« Il fit, écrit encore Aulu-Gelle, une colombe de bois qui contenait un *air plus léger que l'atmosphère*. La colombe volait tant qu'elle était pleine de cet air rare. Mais elle tombait dès qu'elle était vide et ne pouvait plus se relever. »

Quel était *l'air plus rare* d'Archytas ?

Sans nous arrêter aux inventions mystérieuses de Glycas et de Cassiodore, nous arrivons à l'ère chrétienne.

Nul n'a osé analyser scientifiquement l'ascension de Jésus-Christ et l'assomption de la Vierge, et les grands gestes vers le ciel accomplis par les prophètes.

Ce qui est certain, c'est que, moins d'un siècle après l'Ascension, l'Eglise naissante ne permettait plus aux humains les essais de vol aérien.

En l'an 66 de l'ère chrétienne, au temps de Néron, Simon le magicien — qui s'appelait

le Mécanicien — fit à Rome des expériences de vol à une certaine hauteur.

On sait qu'aux yeux des premiers chrétiens, cette puissance, ainsi que celle de plusieurs autres personnages, était attribuée au démon, et que le prêtre, pieux adversaire de notre homme volant, se mit en prière pendant que Simon planait dans l'espace, et obtint de la charité divine que l'impie tombât dans l'espace et se brisât le crâne.

A Rome, les expériences ne furent plus renouvelées, et le Forum garde, parmi ses ruines, le secret de la mort du premier aviateur.

L'empire de Bysance fut plus doux aux conquérants de l'air, et, sous Emmanuel Commène fut affirmé le principe du plan incliné, principe scientifique de l'aéronautique moderne.

Du haut de la tour de l'hippodrome de Constantinople, au temps de l'empereur Emmanuel Commène, un Sarrazin vola. Ses expériences étaient fondées sur le principe du plan incliné : il descendait suivant une route oblique, en se servant de la résistance de l'air.

Sa robe fort longue et fort large, dont les pans étaient retroussés avec de l'osier devait lui servir de point d'appui.

Milton se souviendra de cette expérience quand il prêtera une robe longue et roidie par des cercles d'osier à l'ange Uriel.

Le mouvement de l'aile a été décrit par un poète moderne, notre Hérédia :

LA MORT de l'AIGLE

Quand l'aigle a dépassé les neiges éternelles,
A sa vaste envergure il veut chercher plus d'air,
Et le soleil plus proche en un azur plus clair,
Pour échauffer l'éclat de ses mornes prunelles.

Il s'enlève. Il aspire un torrent d'étincelles.
Toujours plus haut, enflant son vol tranquille et fier,
Il monte vers l'orage où l'attire l'éclair ;
Mais la foudre, d'un coup, a rompu ses deux ailes.

Avec un cri sinistre, il tournoie, emporté
Par la trombe, et, crispé, buvant d'un trait sublime
Sa flamme éparse, il plonge au fulgurant abîme.

Heureux qui, pour la gloire ou pour la liberté,
Dans l'orgueil de la force et l'ivresse du rêve,
Meurt d'une mort éblouissante et brève !

Tout le moyen-âge, toute la féodalité arrivent, et arrêtent par la main du bourreau la conquête de l'air. Anathème contre celui qui veut escalader les nues. Quiconque veut toucher au ciel est suspect de magie. La magie est du ressort du bourreau. Roger Bacon, au XIIIe siècle, ose le premier inaugurer l'ère scientifique, au moins par la description.

Dans son traité de l'*Admirable puissance de l'art et de la nature*, il émet l'idée « que l'on peut faire des machines pour voler, dans lesquelles l'homme étant assis ou suspendu au centre, tournerait quelque manivelle qui mettrait en mouvement les ailes faites pour battre l'air, à l'instar de celles des oiseaux »

Dans ce même traité, il donne la description d'une machine volante avec laquelle celle de Blanchard, que nous retrouverons au XVIIIe siècle, offre certains rapports.

Jean-Baptiste Dante, mathématicien à Pérouse, à la fin du XVe siècle, construisit des ailes artificielles qui, appliquées au corps de l'homme, lui permettraient de s'élever dans les airs. Il fit plusieurs fois l'essai de son appareil sur le lac de Trasimène. Jean Baptiste Dante ne doit pas être confondu

avec celui qui traça la méridienne de Bologne.

Dans une fête donnée pour la célébration du mariage de Barthélémy d'Alviane, Dante voulut offrir ce spectacle à la ville de Pérouse. Il s'éleva très haut et s'éleva par dessus la place. Mais le fer avec lequel il dirigeait l'une de ses ailes s'étant brisé, il tomba sur l'église de Notre-Dame et se cassa la cuisse. A l'occasion de cet heureux accident, le clergé de Notre-Dame fit une cérémonie de réparation : l'aviateur avait souillé, de sa chute, le toit du temple.

Nous voici arrivés à un de ces noms qui, dans l'histoire de la pensée, brillent comme des astres descendus de l'azur parmi les poussières brunes de la terre : tous les éloges semblent fanés, toutes les vérités semblent être des adulations, quand on veut parler du génie total que fut Léonardo da Vinci.

Le peintre qui a fixé le mystère éternel de la femme dans le pli des lèvres impénitentes de la Joconde, le mathématicien qui a découvert le centre de gravité de la pyramide tronquée, passa les heures de ses nuits

penché sur le problème de l'homme oiseau. Et nous avons en France, à Paris, les plus beaux débris de ce travail, des morceaux de papier qui ont grandeur et ampleur de Colisée, avec les dessins tracés à l'encre du surhomme. Sur le papier très jaune, l'encre a pâli et les traits sont comme des nimbes incertains sur le front des grandes pages.

Léonard de Vinci avait abordé le problème en suivant cette même méthode rationnelle qu'on retrouve dans tous ses écrits et qui le distingue de ses contemporains. Avant d'arriver à la construction de ses appareils d'aviation, il commença par l'observation et l'étude du vol des oiseaux. Cela dura seize ans.

Le seul fragment conservé du travail sur le vol des oiseaux, est compris dans la série des manuscrits que possède la Bibliothèque Nationale.

Le texte a été reconstitué par G. Libri dans : *L'Histoire des Sciences mathématiques en Italie.* (1)

(1) Tome III, p. 215.

Les manuscrits de Léonard de Vinci sont écrits à l'envers d'une écriture fine et serrée, ce qui en rend la lecture des plus ardues.

Il est probable que cette manière d'écrire intelligible pour l'auteur seul, était un moyen de conserver le secret de ses découvertes et d'échapper aux curiosités.

M. Hureau de Villeneuve a fait une étude définitive et complète des manuscrits de Léonard sur le vol des oiseaux et sur l'homme volant.

Dans les étroites limites d'une causerie, il est impossible de résumer les théories scientifiques du savant prophétique.

D'ailleurs, ce sont surtout les admirables dessins de Léonardo qui permettent de suivre sa pensée.

Parti d'une idée mystique, de l'influence de l'oiseau appelé milan sur sa propre existence, Léonardo s'élève peu à peu dans les régions de la science pure, et construit un appareil où l'homme, couché sur le ventre, ailé des bras et des jambes, devient une véritable chauve-souris.

Léonardo fit l'expérience de sa machine en France, au château d'Amboise, qui domine le cours de la Loire. La cour, la famille royale assistaient à l'expérience. Le roi félicita Léonardo du courage qu'il allait montrer en s'élançant de la plus haute tour sur sa frêle machine. Léonardo prit le compliment et disparut. Tout à coup, on vit l'homme oiseau sur le rebord extérieur du toit, agiter ses articulations de bois et de soie légère. L'homme s'élance, décrit selon sa promesse, une large courbe vers la gauche, revient à droite, donc se dirige dans l'air. Mais, à dix mètres du sol, l'étoffe de l'aile gauche se déchire et l'homme va se briser le crâne sur le pavé de la cour. On se précipite; on pleure Léonardo... et on trouve le cadavre d'un jeune domestique que Léonardo avait, au dernier moment, mis à sa place. Le génie n'exclut pas la prudence !

Il convient d'ajouter qu'à son château de Coux, en Touraine, Léonardo reprit lui-même l'expérience. Dans le même temps, il inventa l'hélicoptère et le parachute. Ce dernier instrument d'aviation n'a pas été perfectionné depuis lors. Le dessin de Léo-

nardo est celui d'un parachute moderne.

Fauste Veranzio, dans un recueil de machines, gravé à Venise en 1617, a donné la reproduction d'un parachute de Léonardo expérimenté avec succès au-dessus du grand canal.

Un moindre artiste italien du XVIe siècle, Paul Guidotti né à Lucques en 1569, semble avoir pratiqué avec succès l'art du vol artificiel ; mais les documents font absolument défaut. « On sait seulement qu'il se servit plusieurs fois, avec succès, d'ailes en baleine recouvertes de plumes. S'il en est ainsi, nul doute qu'il ait pratiqué le vol à voiles. Sa carrière de volateur se termina d'ailleurs comme celle de Dante, de Pérouse, par la rupture du fémur. »

Un accident semblable arriva au savant bénédictin anglais Olivier de Malmesburg. Ce bénédictin passait pour fort habile dans l'art de prédire l'avenir. Il fabriqua des ailes d'après la description qu'Ovide nous a laissée de celles de Dédale, les attacha à ses bras et à ses pieds et s'élança du haut d'une tour. Mais ses ailes le soutinrent à peine l'espace de 120 pas ; il tomba au pied de la

tour, se cassa les jambes, et traîna depuis ce temps, une vie languissante. Il se consolait néanmoins de sa disgrâce en affirmant que son entreprise aurait certainement réussi, s'il avait eu la précaution de se munir d'une queue empennée.

L'Angleterre donne encore à l'aviation un précurseur : le beau-frère de Cromwell, l'auteur de la *Magie mathématique*, Wilkins, pense le premier à la construction d'un chariot volant, dans lequel un homme pourrait être assis. Et même, on le pourrait faire assez grand pour y placer plusieurs personnes, avec des vivres et des denrées pour le commerce. Comme force mouvante, Wilkins pense au feu. Nous nous rapprochons de Montgolfier.

Avec Cyrano de Bergerac, nous revenons en France, et passons aux rêveries du plus sage des fous.

Il veut lancer l'homme dans les airs par différents moyens :

1° Par des fioles que l'on emplit de rosée que le soleil aspire et fait monter.

2° Par un grand oiseau de bois dont les ailes sont mises en mouvement.

3° Par des fusées d'artifices qui partent successivement et élèvent chaque fois le chariot aérien de leur force de projection.

4° Par un octaèdre de verre chauffé par le soleil, dont la partie inférieure laisse pénétrer l'air froid, plus dense, qui élève le ballon.

5° Par un char de fer et un boulet d'aimant que le voyageur lance successivement en l'air et qui attire constamment le char.

Il ne faut pas oublier, au surplus, que Savinien de Cyrano, gentilhomme périgourdin, était l'élève de Gassendi et de Thomas Campanella, plus encore que l'officier malheureux du régiment Carbon de Casteljaloux.

Après avoir quitté le service, Cyrano avait fait le voyage de Pologne. Il prétend y avoir vu une machine volante dont l'auteur faisait usage pour ses promenades quotidiennes. Mais Cyrano n'est pas un personnage dont le verbe soit parole d'évangile.

Sous Louis XIII, un habitant de la Savoie, nommé Lavin, incarcéré au fort Mi-

lan pour s'être rendu coupable de faux, tenta une évasion au moyen du parachute. S'étant procuré un parapluie, il rattacha les extrémités des baleines au manche à l'aide de ficelles, et, cramponné à ce frêle appareil, il se précipita dans le vide du haut du fort. Il tomba sans se faire aucun mal, dans le lit même de l'Isère, qui coule aux pieds de la prison.

Au XVIIe siècle, la légèreté spécifique de l'air échauffé et du gaz hydrogène n'était pas encore découverte. C'est alors qu'on voulut recourir au vide.

François Lana, en 1670, fut le promoteur de cette idée, qui devait être stérile, puisqu'elle était basée sur une impossibilité : Faire le vide dans les ballons.

D'autre part, sa machine devait se diriger à la voile, selon la théorie des anciens qui prenaient l'air pour une mer plus fluide que l'autre.

Le milieu du XVIIIe siècle connut les chimères du P. Gallien.

Ce bon moine était d'une hardiesse colossale. Il fit bien de s'en tenir à la théorie.

Il divise arbitrairement l'atmosphère :

1° Région de la grêle ;

2° Région supérieure de l'air ;

3° Région inférieure de l'air.

Or, dit-il, un vaisseau peut naviguer sur la mer, servant d'intermédiaire entre l'air et l'eau. Pourquoi un navire aérien ne pourrait-il pas naviguer entre la « région de grêle », et la « couche supérieure de l'air » ?

Suit une description très longue, très fantaisiste et très minutieuse du navire aérien, lequel aurait tout simplement comme étendue la superficie de la ville d'Avignon.

Le P. Gallien voyait grand par la petite fenêtre de sa cellule.

La galerie des estampes à la Bibliothèque nationale de Paris possède une gravure du XVIIIe siècle qui précise la légende d'un autre moine : Laurent de Guzman, membre de la famille qui a donné plus tard à la France l'impératrice Eugénie.

Ce moine s'éleva, en 1738, dans un panier d'osier surmonté d'une sphère gonflée devant le roi Jean V. Il monta jusqu'à la

hauteur des toits, et redescendit sans se blesser. La gravure de la Bibliothèque représente plutôt un ascenseur qu'un ballon.

Cela n'a pas empêché, au congrès de 1889, le contre-amiral Teffé de réclamer, pour Laurent de Guzman, la priorité de l'invention des ballons, sous le beau nom d'Ovoador. L'amiral a porté des documents sérieux, que contredit malheureusement l'estampe déjà citée.

Le XVIII[e] siècle se signale encore par l'expérience du marquis de Bacqueville, en 1742. Ce gentilhomme avait alors soixante ans. Il mourut vingt ans plus tard, dans l'incendie de son hôtel, qui était à Paris, sur le quai des Théatins, à l'angle de la rue des Saints-Pères.

M. de Bacqueville avait promis de partir d'une fenêtre de son hôtel et de traverser en volant la Seine, pour venir se poser dans le jardin des Tuileries. Au jour dit, une foule énorme envahit les deux berges de la Seine, le Pont-Neuf, le Pont-Royal, pour assister à une expérience aussi émouvante.

« Ses ailes, dit Gérard de Nerval dans l'introduction du livre *Les Ballons*, par Julien Turgan, semblables à celles qu'on donne aux anges, étaient bien en proportion avec la masse qu'elles avaient à soutenir. Son vol parut heureux jusque vers le milieu de la rivière. »

Il se dirigeait obliquement vers les Tuileries, et il avait parcouru plus de cent cinquante toises, soit environ 300 mètres, lorsque, tout-à-coup, ses mouvements devinrent incertains. On ne sait au juste ce qui se passa, mais on vit l'infortuné marquis subitement arrêté dans son vol, s'abattre lourdement sur le toit d'un bateau de blanchisseuses. Toutefois, ses grandes ailes formant parachute, amortirent la violence du choc, et le marquis de Bacqueville n'eut qu'une cuisse cassée.

En 1772 parut la machine du chanoine Desforges, un chanoine d'Etampes qui sentait le fagot, car il avait été condamné pour un livre en faveur du *Mariage des prêtres*.

Ce prêtre annonça son expérience dans les gazettes.

La machine fut placée sur la tour de Guitel. L'abbé fit mouvoir les roues « mais, dit un témoin, plus il les agitait et plus sa machine semblait presser la terre et vouloir s'identifier avec elle. »

Il resta de cette tentative comique, une pièce de théâtre, par *Cailhava*, intitulée le *Cabriolet volant*. Tout Paris voulut la voir à la Comédie Italienne.

M. d'Annunzio n'est pas le premier à avoir donné un roman à l'aviation. Il a pour prédécesseur Restif de la Bretonne, qui décrit une machine imaginaire.

« Cette machine se compose d'un chassis de bois léger ; l'opérateur est assis sur un siège ; d'une main il tient l'un des montants, de l'autre il tourne une crémaillère qui paraît donner un mouvement de rotation très vif à deux globes de verre roulant sur un axe vertical. Les globes se frottent légèrement, une auréole les enveloppe, et ce fluide donne le mouvement d'ascension. »

Comprends si tu peux ; essaie si tu l'oses.

Je ne saurais quitter le XVIII[e] siècle sans citer les mémoires prophétiques du

marquis d'Argenson, lieutenant général de police à Paris.

« Je suis persuadé, écrit d'Argenson, qu'une des premières découvertes à faire, et réservée peut-être à notre siècle, c'est de trouver l'art de voler en l'air. De cette manière, les hommes voyageront vite et commodément ; et même, on transportera les marchandises sur de grands vaisseaux volants.

« Il y aura des armées aériennes ; nos fortifications actuelles deviendront inutiles. La garde des trésors, l'honneur des femmes et des filles seront bien exposés jusqu'à ce que l'on ait établi des maréchaussées en l'air et coupé les ailes aux effrontés et aux bandits. Cependant, les artilleurs apprendront à tirer au vol ; il faudra, dans le royaume, une nouvelle charge de secrétaire d'Etat pour les forces aériennes. » (1)

En face de cette version de guerre et de police, combien s'élève et se montre fière la vision moderne du grand savant Charles

---

(1) *Mémoires du Marquis d'Argenson*, éd. in-12, T. V, page 390.

Richet qui, lui aussi, voit les lendemains pacifiés par la science.

Entendez le rêve poétique du savant moderne :

VISION

Quand, devant l'Eternel qui juge et qui décide,
Comparurent, sortant de la tombe livide,
Les Rhamsès, les Césars, les rois, les empereurs,
Demi-Dieux dont le monde a subi les fureurs,
Et que sous les replis du suaire qui s'ouvre,
Ils firent voir, aux trous du linceul qui les couvre,
Comme un dernier éclat qui leur adhère encor,
Quelques lambeaux de pourpre et quelques haillons [d'or ;

L'Eternel, saisissant sa fatale balance,
Leur montra le plateau s'inclinant en silence.
Lors, muets d'épouvante, ils virent, fleuve affreux,
Accourir tout le sang qui fut versé par eux.....
Et les débris humains tombaient, sombre avalanche,
Pour se précipiter dans le plateau qui penche.....
Des plaines et des monts, des mers et des forêts,
Arrivent les martyrs que leur superbe a faits,
Tous ceux qu'ont dévorés leurs guerres et leurs [crimes.....
Et toujours le plateau penchait vers les abîmes.

Et comme ils le voyaient baisser, les conquérants,
Evoquant le passé qui les avait faits grands,
Pâles, dirent : « Mettez dans l'autre nos victoires !
Nos hymnes, nos encens, nos triomphes, nos gloires ! »
Or voilà que soudain s'abattit, plein d'horreurs,
Le torrent monstrueux des gloires et des pleurs
Dévalant des cités, des donjons, des chaumières,
Portant les Hosannahs et les larmes amères.....
Et le poids fut si lourd que le plateau croula.....
Mais les Césars, les demi-dieux, n'étaient plus là.....

Blanchard appartient encore au XVIIIe siècle ; mais son effort se place à la fin des temps monarchiques, à l'heure où une France nouvelle allait donner au monde la secousse d'une rénovation. Blanchard installa sa machine rue Taranne, dans l'hôtel de l'abbé de Viennay, où il l'exhibait en même temps qu'un autre appareil composé de deux vastes ailes, assez semblables à des parachutes, fixées sur un chassis dans lequel l'opérateur se tenait debout. Il expérimenta plusieurs fois cette dernière machine volante dans le jardin de l'hôtel, et il parvenait à s'élever à 80 pieds de hauteur, à l'aide d'un contre-poids de 20 livres glissant le long d'un mât. Il en résultait qu'il eut suffi à Blanchard

d'alléger sa machine de 20 livres, ou, par une modification à quelque organe, d'obtenir un surcroît équivalent de force ascentionnelle, pour réaliser du vol sur place, le plus difficile de tous. On voit combien il était près de la solution qu'il poursuivait avec opiniâtreté. Le public était passionné pour les essais et Blanchard comptait autant de défenseurs que de détracteurs.

Mais la découverte des Montgolfier arrêta Blanchard. Avec une abnégation rare dans la race irritable des savants, Blanchard rendit compte, au *Journal de Paris*, du succès de ses rivaux, dont il partagea l'ascension.

« Je rends un hommage pur et sincère à l'immortel Montgolfier, sans le secours duquel j'avoue que le mécanisme de mes ailes ne m'aurait peut-être jamais servi qu'à agiter un élément indocile qui m'aurait obstinément repoussé sur la terre, comme la lourde autruche, moi qui comptais disputer à l'aigle le chemin des nues. »

Le 7 janvier 1785, Blanchard, sur une montgolfière, franchit la Manche. Parti de Douvres à 1 heure, il atterrit à Guines à 2 heures 52 minutes.

Une colonne commémorative, plus noble que les plus fiers monuments de victoire, rappelle cet exploit sur la terre anglaise. Six mois plus tard, le 15 juin, Pilatre de Rozier et Romain périssaient en tentant la même tentative, ou plutôt celle de Boulogne à Douvres.

Mais il est temps de parler de Montgolfier et de la grande date de l'aérostation : 19 septembre 1783, jour où la première ascension eut lieu à Versailles devant la Cour, jour où la stupéfaction fondit dans l'enthousiasme.

La veille, 18 septembre, l'Académie des sciences avait proclamé, par la bouche de Lalande, la perpétuelle inanité des efforts tentés par Montgolfier.

La famille Montgolfier est originaire de Fakendals, près de Mayence. Deux de leurs ancêtres figurent à la première croisade. En 1147, Jean Montgolfier prit part à la seconde croisade prêchée par Saint-Bernard. Fait prisonnier en Palestine, il apprit à Damas la fabrication du papier, s'évada et rapporta en Europe la nouvelle industrie

qui devait faire la gloire et la fortune de ses descendants.

Plusieurs de ceux-ci vinrent s'établir auprès d'Ambert, dans la vallée de la Dore.

En 1440, un Montgolfier devint bauge ou maire d'Ambert.

Vers le milieu du XVIe siècle, Jacques Montgolfier, protestant, vint se fixer aux environs de Beaujeu où il établit la papeterie de Saint-Didier.

Ramené au catholicisme par deux membres de leur famille, religieux franciscains, les deux frères Michel et Raymond Montgolfier épousèrent les deux filles d'Antoine Schelles, fondateur du moulin à papier de Vidalon-lès-Annonay.

Raymond eut seize enfants.

Pierre fut le père de Joseph et d'Etienne, inventeurs des ballons.

Joseph-Michel était le douzième des enfants de Pierre Montgolfier. Il est né le 26 août 1740 à Vidalon-lès-Annonay. Nature singulière, esprit vif et primesautier, mais absolument indépendant, observateur et distrait, Joseph-Michel semblait incapable

de se plier à la discipline d'une éducation régulière.

Etienne avait au contraire un esprit méthodique et le goût de la régularité en tout. Le ballon sortit de la collaboration de ces deux hommes, de caractère et de goût opposés.

Joseph, qui faisait un séjour à Avignon, est frappé d'une idée subite à la vue d'un peu de fumée qui s'élevait dans l'atmosphère. Il achète de l'étoffe, taille un cube, en assemble les côtés, et brûle un tas de papier sous l'orifice ménagé à la base : le léger parallélipipède se gonfle et monte au plafond.

Aussitôt il écrit à Etienne :

« Prépare promptement des provisions de taffetas, de cordages, et tu verras une des choses les plus étonnantes du monde. »

Ainsi fut fait : la première expérience publique fut donnée le 15 juin 1783, devant l'Assemblée des Etats du Vivarais, qui signa un procès-verbal.

Le roi Louis XVI donna à Etienne l'ordre de Saint-Michel ; Joseph reçut une pension d'honneur, et M. Montgolfier, le père, fut anobli avec cette devise : « *Sic*

itur ad astra ». Etienne mourut en 1799. Joseph vint à Paris. Le Directoire lui confia le Conservatoire des Arts et Métiers. Il mourut en 1810, membre de l'Académie des Sciences.

Les estampes, les vers, les comédies, les revues ont marqué le caractère populaire de l'invention des Montgolfier.

Faire l'histoire des ascensions, des voyages accomplis depuis 1783, demanderait plusieurs volumes. Notons que la première femme aéronaute fut Mme Thible, et qu'elle fit son ascension le 24 juin 1784, devant le roi de Suède ; elle s'éleva à 2.700 mètres, et resta 49 minutes dans les airs.

Depuis 1783, jusqu'au dirigeable, on peut faire l'histoire de nombreuses ascensions; mais on ne signale aucune révolution dans l'art des Montgolfier. Il semble que, pendant un siècle, l'homme étonné ait hésité devant sa propre hardiesse.

Pendant cette époque, toutes les recherches tendent vers ce grand but : pouvoir se *diriger* dans les airs.

Avant même la victoire initiale de l'aviation, l'homme a envisagé ce problème.

Les antiques Sagas, dont l'ensemble réalise une admirable mythologie des peuples scandinaves, abondent en légendes héroïques où les farouches wikings, vaincus par les flots, sont menés au triomphe céleste par les vierges d'Irlande, aux ailes de walkyries.

Dans l'exacte et précieuse traduction des *Mille nuits et une nuit* du docteur Mardrus,on peut lire l'histoire de trois jeunes filles aux manteaux de colombes qui se baignent dans un bassin d'argent. Un bel adolescent dérobe l'un des manteaux de plumes et épouse la jeune fille, qui ne peut s'envoler avec ses sœurs. (1).

La tradition orientale décrit le cheval volant d'ébène offert au roi Sabour par un savant de Perse.

J'ai dit les essais de direction imaginaires ou réels par lesquels l'homme, pendant des siècles, osa achever,

...par l'osier des nacelles
L'attentat commencé par le roc des Titans (2).

---

(1) Vol. VII, page 132.

(2) Sully-Prudhomme (*Le Zénith*).

Dans ces légendes, il est difficile de faire la part de la vérité ; mais il est incontestable, si l'on en juge par l'enthousiasme formidable qu'occasionnèrent les expériences de 1783, que la solution d'un problème qui fut posé dès les premiers âges, aurait laissé d'autres traces que ces récits d'imagination.

Les inventeurs cherchèrent d'abord à gouverner le vol des ballons. Ils n'obtinrent aucun résultat valable avant 1884, date à laquelle Krebs et Renard donnèrent à l'enveloppe la forme d'un poisson et munirent la nacelle d'un moteur.

Santos-Dumont et le comte de la Vaulx ont perfectionné ce nouveau modèle d'aérostat. Mais, comme le remarquent MM. Painlevé et Borel, dans la préface de leur ouvrage *L'Aviation* : « le dirigeable ne nous réserve plus de surprises. Ses défauts sont irrémédiables. Il lui faudra toujours des hangars immenses, sa manœuvre sera toujours extrêmement délicate ; sa sortie et sa rentrée toujours dangereuses, exigeront un personnel considérable. Les vitesses actuelles ne pourront être notablement dépassées. »

C'est pourquoi le plus lourd que l'air détourne à son profit l'attention des constructeurs et des savants.

Après des siècles d'évolution, l'homme s'est souvenu de l'oiseau. On a épié son vol, copié sa structure ; et le pesant assemblage de bois et de toile qui en est résulté est devenu un merveilleux instrument de locomotion aérienne.

Lorsque Montgolfier annonça sa découverte, Lalande cria à l'hérésie scientifique. De même, lorsque en 1809, l'anglais sir Georges Cayley, publia la première théorie mécanique de l'aéroplane, mettant en évidence le principe fondamental de la sustentation obtenue par la vitesse, les maîtres de la science crurent superflu de protester. Ils affichèrent un silencieux mépris. Plus tard, Henson, en 1842-1843, conçut le projet d'un curieux aéroplane, qu'il ne put réaliser. Non sans quelque succès, en 1856, le Français Le Bris exécuta quelques vols planés. Wenham, en 1856 également, construisit le premier biplan. Faute de moteur convenable, il se borna à des essais de planement.

Leurs efforts se heurtèrent à l'incrédulité du public et aux sarcasmes des théoriciens.

En 1869, Penaud exhume le mémoire de Cayley. Il traduit son enthousiasme par ces mots :

« Voilà un homme qui indique la plupart des conceptions qui feront la navigation aérienne : c'est à Londres, dans un journal scientifique des plus répandus ; eh bien, il ne se trouve personne qui comprenne la portée de cet esprit, qui l'encourage, qui l'aide et qui soit stimulé par ses vivifiantes pensées. »

Un ouvrage de Penaud fut couronné par l'Académie des sciences. Il construisit un modèle très réduit d'aéroplane, avec hélice à l'arrière, assez analogue aux appareils actuels mais où le moteur était remplacé par un moteur en caoutchouc. Ce frêle appareil utilisant une force motrice qu'il emportait avec lui, fut véritablement le point de départ de l'aéroplane contemporain.

Penaud mourut à l'âge de trente ans, avant l'invention du moteur à quatre temps, qui lui eut permis la réalisation de son rêve.

Dès lors, la construction d'un moteur léger devint le but des ingénieurs.

C'est à cette époque qu'il convient de placer l'un des plus grands noms de l'histoire de l'aéronautique : Otto Lilienthal. Nous devons à cet homme génial des études définitives pour l'équilibre, la gouverne et l'atterrissage. Il se tua à sa 2.000e glissade aérienne, le 9 août 1896. Ses projets étaient peut-être chimériques. Sans doute...

...Il osa trop, mais l'audace était belle !

Dès les premiers résultats pratiques, nous entrons dans la période industrielle.

Sir Hiram Harry, en Angleterre, Ader en France, tentèrent la construction de très grands appareils pouvant porter un puissant moteur à vapeur.

En 1896, Langley construisit un petit aéroplane pesant 13 kilogrammes, qui franchit 1.200 mètres. Les frères Wright profitèrent des recherches de l'ingénieur français Chanute, et obtinrent un succès que l'on n'a pas oublié. Le capitaine Ferber, l'ingénieur Voisin, encouragés par M. Arch-

deacon, pressentirent la victoire définitive due à leurs efforts. Enfin, en 1908, les premiers vols dépassant quelques minutes furent officiellement contrôlés. Ils étaient dus à Farman et à Delagrange. Le 6 juillet, Blériot volait 8 minutes à Issy-les-Moulineaux ; Wilbur Wright triomphait à Auvours.

L'industrie eut le gain de la bataille. Une nouvelle carrière s'ouvre aux hommes jeunes et enthousiastes. Dans presque tous les pays, des ateliers de construction fournissent aux sportsmen des appareils perfectionnés. Nos aviateurs militaires, sous le commandement d'un inspecteur permanent de l'aéronautique — prévu par d'Argenson — ont conquis des lauriers glorieux et pacifiques. Les commandes de l'Etat font vivre une foule de mécaniciens et de constructeurs. Les particuliers s'enhardissent.

Nous sommes loin de l'essor. L'oiseau construit par l'homme vole d'un vol sublime, fasciné par l'espoir, et l'harmonie de ses formes se détache sur un ciel de lumière et de pureté.

L'aviation n'est plus une chimère ; elle n'est même plus un instrument scientifique. Elle va entrer, elle entre dans la pratique et la coutume de la vie. Demain, l'aéroplane ou le dirigeable succèderont à l'automobile ; comme l'automobile a succédé à l'équipage, dans les pays à peu près civilisés.

Victor Hugo avait prédit cette conquête avec une précision presque scientifique. En quelques vers, l'œil de l'aigle mesure le vol de l'aéroplane :

Où donc s'arrêtera l'homme séditieux ?
L'espace voit d'un œil par moment soucieux,
L'empreinte du talon de l'homme dans les nues.

Le voilà maintenant marcheur de l'infini
Où s'arrêtera-t-il, le puissant réfractaire ?
Jusqu'à quelle distance ira-t-il de la terre ?
Jusqu'à quelle distance ira-t-il du destin ?

Toute l'antique histoire affreuse et déformée
Sur l'horizon nouveau fuit comme une fumée.

Les deux derniers vers du poète ouvrent à nos pensées les horizons de la paix que l'aviation déroulera bientôt devant les yeux de nos neveux. Parmi les discours de guerre, parmi les armements aujourd'hui nécessaires,

n'entendez-vous pas le bruit léger de la paix aux ailes éployées qui monte dans l'air purifié ? Ceci rendra cela impossible. L'abaissement des frontières ne supprimera pas les patries : oh non ! Il les fera plus belles et mieux parées pour les festins du souvenir.

Nos patries, dans leur forme actuelle, sont trop petites, trop locales pour résoudre les nouveaux problèmes humains. Les distances y seront trop brèves pour satisfaire au goût des voyages par la grande voie de l'air. De même que la province s'est fondue dans la nation, de même les nations fusionneront dans les Etats-Unis d'Europe.

Ce sentiment de patrie plus grande ne diminuera pas le patriotisme local : un Italien de Florence aime-t-il moins sa Florence parce qu'il fait partie de l'unité italienne ?

D'ailleurs, tant que durera l'état d'insolidarité actuel, le plus sacré des devoirs, pour un citoyen, sera de tout sacrifier à son pays menacé. Le mérite de l'aviation sera de rendre plus facile, plus compréhensible, le devoir de la solidarité entre peuples. Nous aimerons tous les peuples, mais notre peuple, celui dont la lumière a baigné notre ber-

ceau a le même droit à la vie et à la liberté que les autres. Et notre devoir reste de faire respecter cette vie et cette liberté, si elle est menacée.

L'aviateur travaillera à la fusion des patries dans l'unité mondiale, non par la suppression de l'idée de patrie, mais par l'anoblissement de cette idée, par sa purification si j'ose dire. Mais tant qu'il y aura des belliqueux, cela n'empêchera pas chaque peuple de se grouper autour des couleurs nationales.

Les juifs religieux attendent encore le messie. Ce messie est un symbole ; c'est la science qui affranchit les intelligences, élève les cœurs, rapproche les hommes et les patries dans la même fraternité. L'aviation est un des facteurs de cette œuvre ; tout ce qui diminue les distances, tout ce qui permet aux hommes de se rencontrer plus souvent et de se connaître mieux est une préparation à la paix universelle.

La paix ne va pas contre les patries. Elle donne aux frontières la grâce et la souplesse d'un long ruban tendu entre les peuples, tandis que la guerre marque ces

mêmes frontières de ces mottes de terre, à souterrains dangereux, qui sont les fortifications de la guerre moderne.

L'esprit des combats n'a pas créé l'idée de patrie. Il l'a simplement déformée : d'un sentiment affectueux, il a fait un instrument de haine. Les drapeaux seront-ils de moins nobles signaux parce qu'ils ne porteront plus les taches de sang pour voiler les couleurs nationales ?

Ecoutons, à ce sujet, la lyre accordée du poète des grands accords :

Depuis six mille ans la guerre
Plaît aux peuples querelleurs,
Et Dieu perd son temps à faire
Les étoiles et les fleurs.

Les conseils du ciel immense,
Du lys pur, du nid doré,
N'ôtent rien à la démence
Du cœur de l'homme effaré.

Les carnages, les victoires.
Voilà notre grand amour,
Et les multitudes noires
Ont pour grelot le tambour.

La gloire, sous ses chimères
Et sous ses chars triomphants
Met toutes les pauvres mères
Et tous les petits enfants.

Notre bonheur est farouche ;
C'est de dire : Allons ! Mourons !
Et c'est d'avoir à la bouche
La salive des clairons.

L'acier luit, les bivouacs fument,
Pâles nous nous déchaînons ;
Les sombres âmes s'allument
Aux lumières des canons.

Et cela pour des altesses
Qui, vous à peine enterrés,
Se feront des politesses
Pendant que vous pourrirez,

Et que dans le champ funeste
Les chacals et les oiseaux
Hideux iront voir s'il reste
De la chair après vos os !

Aucun peuple ne tolère
Qu'un autre vive à côté,
Et l'on souffre la colère
Dans notre imbécillité.

C'est un Russe ! Egorge, assomme !
Un Croate ! Feu roulant.
C'est juste. Pourquoi cet homme
Avait-il un habit blanc ?

Celui-ci, je le supprime,
Et m'en vais le cœur serein
Puisqu'il a commis le crime
De naître à droite du Rhin !

Rosbach ! Waterloo ! Vengeance !
L'homme ivre d'un affreux bruit
N'a plus d'autre intelligence
Que le massacre et la nuit.

On pourrait boire aux fontaines,
Prier dans l'ombre à genoux,
Aimer, songer sous les chênes,
Tuer son frère est plus doux.

On se hache, on se harponne,
On court par monts et par vaux,
L'épouvante se cramponne
Du poing au crin des chevaux.

Et l'aube est là sur la plaine !
Oh ! J'admire en vérité
Qu'on puisse avoir de la haine
Quand l'alouette a chanté. (1)

Oh non ! La patrie n'est pas naturellement ce qu'on nous l'a faite. Elle ne doit pas être un haras où on élève les jeunes hommes, comme des chevaux pour les courses de tau-

---

(1) *Les Chansons des Rues et des Bois.*

reaux. La patrie que conservera la paix, c'est la terre des ancêtres, le sol même où réside l'ombre des aïeux. Le retour à la conception antique de la patrie avec agrandissement moderne sera le bienfait de la paix par l'aviation.

La patrie redeviendra le jardin mortuaire de ceux qui eurent même langage, même développement poétique et artistique, mêmes combats dans le passé. Car l'amour de la paix ne doit pas nuire aux souvenirs de la gloire. Les pacifistes de la conquête de l'air mesureront de haut, mais salueront comme des reliquaires sacrés, les champs de batailles, ossuaires immenses de ceux qui furent les héros de l'ancienne civilisation.

Romulus, fondateur légendaire de la patrie idéale, eut de la patrie une plus poétique et plus humaine conception que les belliqueux modernes. Quand il eut tracé l'enceinte de Rome, il enfouit une pelletée de la terre albine dans le foyer commun. Le Capitole nouveau fleurit ainsi idéalement sur la terre des ancêtres.

Cette forme antique de la patrie a une culture et des traditions que renouvellera la patrie future, la patrie sans cliquetis d'armes ni ronflement de canons.

L'idée de conquête a quelque chose de féroce et de candide contraire à l'idée naturelle de patrie, si vraiment la patrie est l'

Abime où la poussière est mêlée aux poussières,
Où sous son père encore on retrouve des pères,
Comme l'onde sous l'onde en une mer sans fin.

Si la patrie est la terre des ancêtres, elle ne peut pas être agrandie par la guerre : comment ajouter à une terre sacrée la terre qui porte des hommes descendants de ceux qui firent mourir les ancêtres ?

La Patrie, c'est la communauté de race, la communauté de sang, la communion d'idées par la même parole. C'est aussi la communauté des lois, si les lois sortent de la coutume et ne sont pas l'œuvre du tyran. Mais la patrie, ce n'est pas, ce ne sera jamais l'idée barbare de massacre et de vol qui est l'idée de la guerre.

Il y eut jadis, dans la guerre, un élément héroïque et mystique propre à charmer l'imagination des peuples. Mais la guerre moderne, la guerre savante a supprimé l'héroïsme personnel. Les armées ne peuvent plus se décimer qu'à des distances où les troupes ennemies ne s'aperçoivent pas. Le général moderne peut être poussif ou pied-bot pourvu qu'il sache appliquer la mathématique à l'art de donner la mort. L'aérostation vient heureusement bouleverser ces beaux plans du massacre invisible. Du haut de sa nef légère, l'aviateur voit les ruses de la mathématique et rend suranné le plan moderne des tueries scientifiques. L'aviateur triomphant rendra la guerre, non pas inutile, mais impossible.

La décadence des civilisations, ce soleil couchant des sociétés, plus beau que leurs sanglantes aurores, transforme toujours les notions admises.

L'excès de conquête mena l'Empire romain à la naturalisation universelle, destructrice de la patrie naturelle. Caracalla proclama tous les habitants de l'Empire citoyens romains. Quand il y eut des Romains

noirs, d'Afrique ; des Romains jaunes, de Syrie ; des Romains brûlants, de Lybie ; des Romains glacés, de la Frise, il n'y eut plus de patrie romaine.

De même, notre société en décadence, ce qui veut dire en suprême épanouissement, cherchait un moyen de modifier les patries. L'aérostation vint, et cette conquête de l'air impose de nouvelles lois, des lois pacifiques à la terre maintenant dominée.

C'est ici la lutte entre les palmes, les trophées, le laurier aux temps des vainqueurs, et les larmes des fiancées, des mères, des petits enfants. Le vol calme, doux et silencieux de la nef aérienne triomphera du vol éclatant et sanglant des victoires.

Saluons la, cette nef nouvelle des ondes les plus légères.

Apollon moderne, l'aviateur a la pérennelle beauté du dieu de la lumière et du laurier.

L'aviation est un culte, puisqu'elle a ses martyrs, et volontaires, et sublimes.

Le gui que les prêtres d'Odin cueillaient avec la serpe d'or, le gui des heureux pré-

sages est séant pour être placé sur la tombe des aviateurs, victimes de la foi nouvelle.

Les arts aussi vont être transformés par l'aviation.

Les architectes feront autre chose que la maison de Diomède, ou le petit hôtel avec remise à automobile.

L'économie des villes sera transformée. La voirie de l'air aura ses lois, ses arrêtés, sa police ; mais combien différents des règlements actuels.

L'aérostation mettra de la vie et de la raison dans un art qui stagne et radote.

Les pions du beau auront plus de peine à courber les jeunes artistes jusqu'au niveau de leur imbécilité ; les pieds plats de tous les arts seront souffletés par les ailes de l'aéroplane.

Plus doux que l'automobile, le véhicule de l'art respectera par contre les chefs-d'œuvre de l'architecture ; le Panthéon de Rome, la Notre-Dame de Paris ne seront plus ébranlés par la trépidation des véhicules chers au XXe siècle naissant. Les tombeaux de la Voie Appienne ne seront plus injuriés par les potences ridicules du système Trooley.

C'est en infini respect du passé, en seul mépris des gardes-champêtres de la médiocrité, que l'aviation nous portera, les bras tendus, vers la terre promise de la Beauté non nouvelle, mais renouvellée. Il ne sera plus nécessaire, pour embellir les cités, de percer de stupides rues à travers les maisons pleines de grâce et de souvenirs. Il sera inutile de faire choir les arbres centenaires pour élargir les routes. Les cités ne seront plus violées par la brutalité des ingénieurs. Les affiches sordides ne déshonoreront plus les beaux paysages, à moins que les agents de publicité n'arrivent à souiller, de leurs réclames, les nuages passant !

Vraiment, la conquête de l'air secondera la révolte des artistes indépendants, et protègera les œuvres d'art laissées en signets sur les grandes pages de la terre, par les siècles. Elle conciliera les deux grandes lois : la foi en l'avenir, l'admiration du passé !

Laurent Tailhade, poète trop rare, a prévu les sentiments nouveaux dans sa ballade pour l'exaltation de la sainte Pitié :

Vieux pélerin aux jambes mutilées,
Courbe la tête et vois grandir le soir !
Le crépuscule obombre les allées
Où ta jeunesse, en riant, vint s'asseoir
En des bosquets de myrtes et d'azalées,
Près de grands lys aux parfums d'encensoir.
Les lys sont morts. Les roses diffamées,
S'échevelant au gré du vent moqueur,
Pleurent le deuil des lointaines aimées.
Avant que soient les ténèbres fermées,
Cherche un autel où suspendre ton cœur !

Les Thalestris et les Penthésilées,
Nymphes d'orgueil que tu crus émouvoir,
Et ce laurier des victoires ailées,
Ton rêve, meurt dans la nuit sans espoir.
Une hideur sort des plèbes foulées
Comme le vin qui gicle du pressoir.
Sous le talon assassin des armées
Par qui le dol tortueux est vainqueur,
Le sang humain exhale ses fumées
Et, réjoui par la sombre liqueur,
Le prêtre boit à lèvres enflammées :
Cherche un autel où suspendre ton cœur !

Aux cieux amis où s'en vont les galées,
Sur la mer blonde et verte, pur miroir,
Partent aussi nos amours esseulées.
Rires, baisers d'antan, frais reposoir
Des jeunes bras, lèvres ensorcelées
Qui nous dictaient le rythme et le devoir,

Novembre hurle et geint sous les ramées !
Voici l'automne et sa morne langueur !
Dans un linceul de regrets, embaumées,
Triste et menant le funéraire chœur,
Le chœur plaintif des sœurs et des aimées,
Cherche un autel où suspendre ton cœur !

ENVOI

Pitié ! Vers toi, de justice affamées,
Pour conquérir la paix et la vigueur,
S'élèveront nos âmes ranimées.
Reine aux doux yeux des foules opprimées,
Je t'ai choisie, et voulue, et nommée
L'unique autel où suspendre mon cœur.

Voici que vient, dans la lumière de l'Europe vieillie, un jeune coureur, érigeant sur sa tête le rameau d'olivier. Il apporte cette nouvelle prodigieuse : par la grâce d'un frêle esquif confié aux ondes aériennes, la guerre est vaincue. Elle ne peut plus donner, ni victoire, ni défaite. Elle est épuisée de sang, de siècles, de poussières, de gloire, de tout ce qui la fit belle aux yeux des hommes.

Le poète antique, le chantre immortel des héros, avait prévu le final succès de la paix, quand il avait mêlé, aux couleurs du

triomphe, la peinture des deuils qui enténèbrent les jours de sang les plus beaux.

Demain, les conquérants de l'air franchiront le promontoire sacré où les Grecs triomphèrent, où Xercès pleura son armée perdue. Là et partout, le passage de la nef ne réveillera pas les héros morts dans la haine de la bataille. Il saluera les antiques amies de la paix : la vieille Atossa, dont les gémissements répondent aux plaintes des vieillards d'Ecbatane ; la veuve de Priam, qui ne voulut pas être consolée, et toutes les mères douloureuses de l'histoire belliqueuse. Et les peuples salueront les conquérants de l'air, parce que leur silencieux passage fait taire les cantiques de victoire et les hymnes de carnage.

III. — LE CONNÉTABLE DES LETTRES

Jules Barbey d'Aurevilly

A Mademoiselle Louise Read.

Le Connétable des Lettres

Jules Barbey-d'Aurevilly

Cette conférence fut faite
à Caen, le 8 Février 1910.

La rue Rousselet était alors une de ces rues du Faubourg Saint-Germain où le silence priait. Les maisons sans ornements, sans pâtisseries, ni plâtreries, ni zingueries avaient grand air par la seule proportion des fières portes cochères, des hautes fenêtres. De distance en distance, l'ancienne lucarne d'un grenier à foin paraissait au-dessus des gouttières avec sa poulie maintenant inutile, souvenir du siècle où ces maisons étaient des hôtels, relique du temps où les propriétaires emplissaient les greniers de

fourrages, comme ils auraient fait dans un provincial château.

Seul, un côté de la rue était occupé par ces solennelles demeures qui chauffaient au soleil du matin leur vieille nudité. L'autre trottoir longeait un mur haut de deux mètres, derrière lequel s'étendaient les jardins d'un hôpital et d'un couvent.

Au numéro vingt-cinq, la porte s'entr'ouvrait sur une cour pavée ; à droite un escalier à rampe de bois montait doucement de paliers en paliers, en prenant beaucoup de place, comme osent seulement faire les escaliers dans les villes mortes.

La chambre de M. d'Aurevilly, qui était tout son appartement, s'ouvrait au premier étage, sur un couloir clair. De cette chambre je ne dirai rien : elle a été décrite par tous les commissaires-priseurs de la littérature, par tous les experts du reportage. Le jour où j'y suis entré pour la première fois, j'ai regardé ses hôtes ; je n'ai vu ni le papier du mur, ni le tapis du parquet. J'ai eu seulement l'impression que cette pièce avait le calme mystique des grandes cellules. La fenêtre ouverte sur les jardins donnait l'illusion d'un

appartement très simple dans un manoir normand. De Paris on n'entendait rien. Seul montait ce bourdonnement des vies invisibles qui remplit le silence des jours à la campagne, au fond des bois. Des traînées de clarté jonchaient le neutre tapis. Un rayon doré allait droit et net au front du maitre de ce logis qui était Jules Barbey d'Aurevilly.

Je n'ai pas vu les étrangetés du costume s'il y en avait ; je n'ai pas aperçu les discordances entre le décor et l'homme qui le remplissait. J'ai vu et j'ai gardé dans les yeux pour toujours la haute physionomie d'un gentilhomme vieilli qui se tenait assis avec un calme imposant.

La vie déjà raréfiée semblait réfugiée dans les hautes cimes des yeux et du front. La moustache, précise et dessinée en arc, ne cachait pas la bouche, qui était exactement semblable à celle que Rigault a donnée à Louis XIV dans un immortel portrait. Le nez très mince était de grande maison, prolongé en quelque sorte par deux longues rides, deux sillons plutôt, qui allaient se perdre derrière les moustaches. Le regard

des yeux grands était épuré, comme s'il plongeait déjà dans l'éternité.

L'ensemble avait une modération grave, mais sans apprêt. Ce n'était pas Châteaubriand posant devant sa propre immortalité. C'était un penseur en arrêt devant l'avenir, du haut du passé.

Les accessoires et les incidents s'effaçaient devant la majesté virile du Maître. Les détails se concentraient ; les meubles, les habits se dépouillaient de leurs formes périssables. Chez M. Barbey d'Aurevilly, on ne voyait vraiment, même avant d'écouter, que M. Barbey d'Aurevilly, à moins qu'on eût une âme de tapissier ou un regard de tailleur. C'est dans l'œuvre du Maître qu'il faut chercher le goût de cet artiste sans pareil.

Je ne veux pas dire qu'il faut le chercher seulement dans les études sur l'art et les artistes. Il faut voir et revoir les décors dans lesquels M. Barbey d'Aurevilly a campé, assis, enseveli les personnages de ses romans. Le goût d'un écrivain ne doit être jugé ni d'après les meubles de son appartement ni d'après les habits de son corps. Le goût

éclate bon ou mauvais dans les descriptions. La réalisation peut être modifiée par cent raisons, y compris la pécuniaire : Gustave Moreau ne vécut-il pas sa vie de rêve dans une chambre en acajou, reps et velours selon les formules de 1848 ? Mais il vécut parmi ces choses laides pour un motif sublime. Elles étaient les reliques d'une mère adorée. Il ne voyait plus les objets. Il voyait l'être aimé qui les avait touchés, qui les avait illuminés pour toujours aux yeux d'un fils épris. Les vêtements de M. Barbey d'Aurevilly étaient à la mode de sa jeunesse et lui rappelaient les heures déjà sonnées. La chambre de la rue Rousselet était le tournebride, d'où son imagination apercevait la fière maison natale du pays normand.

Son goût d'art est ailleurs. Il est dans la description de l'appartement où des vieillards content à des vieillards l'histoire du chevalier des Touches :

« C'était un vieil appartement comme on n'en voit guère plus, même en province, et d'ailleurs tout à fait en harmonie avec le groupe qui, pour le moment, s'y trouvait. Le nid était digne des oiseaux. Ces lambris

en grisailles, encadrés et relevés par des baguettes d'or noircies et, par place, écaillées, n'avaient pour tout ornement de leur fond monotone que des portraits de famille sur lesquels la brume du temps avait passé. Dans l'un de leurs panneaux on voyait deux femmes en costume Louis XV, dont l'une blonde et pincée, tenait à la main une tulipe comme Rachel, la dame de carreau, et dont l'autre, brune, indolente, tigrée de mouches sur son rouge de brune, avait une étoile au-dessus de la tête, ce qui, avec le faire voluptueux du portrait, indiquait suffisamment la main de Nattier, qui peignit aussi avec une étoile au-dessus de la tête Mme de Châteauroux et ses sœurs. L'étoile signifiait le règne du moment de la favorite. C'était l'étoile du berger royal. Le bien-aimé Louis XV l'avait fait lever sur tant de têtes, qu'il avait pu très bien la faire luire sur une Touffedelys. Dans le panneau opposé, un portrait plus ancien, plus noir, d'une touche énergique, mais inconnue, représentait l'amiral de Tourville, beau comme une femme déguisée, dans son magnifique et bizarre costume d'amiral du temps de Louis XIV. Des en-

coignures de laque de Chine garnissaient les quatre angles du salon et supportaient quatre bustes d'argile, recouverts d'un crêpe noir, soit pour les préserver de la poussière, soit en signe de deuil, car ces bustes étaient ceux de Louis XVI, de Marie-Antoinette, de Mme Elisabeth et du Dauphin. Des fauteuils, en vieille tapisserie de Beauvais, traduisant les fables de La Fontaine, en double ovale sur un fond blanc, égayaient de la variété de leurs couleurs et de leurs personnages cet appartement presque sombre avec ses rideaux fanés de lampas et sa rosace, veuve de son lustre. Aux deux côtés d'une cheminée en marbre de Coutances, cannelée et surmontée d'un bouquet en relief, ces deux demoiselles de Touffedelys, droites sous les écrans de gaze peinte, auraient pu très bien passer pour des ornements. »

« La pendule était un Bacchus d'or moulu, vêtu de sa peau de tigre, qui, debout tenait sur son genou divin, ni plus ni moins qu'un simple tonnelier de la terre, un tonneau, dont le fond était le cadran où l'on voyait les heures, et dont le balancier figurait une grape de raisin, picorée d'abeilles.

Sur le soc enguirlandé de pampres et de lierres, à trois pas du dieu aux courts cheveux bouclés, il y avait un thyrse renversé, une amphore et une coupe... »

Cette page est de 1863 ; elle est contemporaine du plus mauvais goût qui présida aux installations pelucheuses et capitonnées du second Empire.

M. Barbey d'Aurevilly y révèle la connaissance et le goût du meilleur dix-huitième siècle. Le critique n'y peut relever ni une faute ni une erreur de détail. Parmi les brocanteurs pédants qui se croient dramaturges parce qu'ils « reconstituent » des salons de style, quel est celui dont le goût serait assez pur pour présenter ce salon auquel rien ne manque, pas même les encoignures de laques tant aimées de nos grand'mères.

On a tout cité de cette résurrection mobilière opérée par le génie du romancier pour prouver que le même homme, prenant la peine d'être riche, aurait su créer un décor sans pareil et n'aurait pas, comme d'autres, fait au hasard des achats une affreuse salade de meubles opposés dans le temps et la couleur.

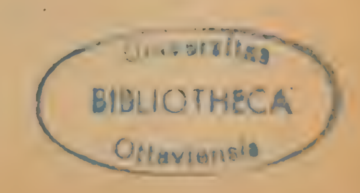
L'intérêt que les petits journaux, et même les grands portaient à son costume irritait M. Barbey d'Aurevilly. Il écrivait en 1882 à Mademoiselle Read :

« Banville m'a vengé, sans me nommer, avec beaucoup de goût et de délicatesse des polissons qui parlent de ma culotte, en haine jalouse de ma littérature. Et s'ils en parlaient spirituellement ! Mais ils n'ont pas plus d'esprit que des garçons tailleurs qui ne sauraient pas même leur métier. »

Plus tard, dans la perspective proche du tombeau, en 1887, M. Barbey d'Aurevilly écrivait encore à l'amie sans pareille :

« Je me soucie peu de la gloire des biographies. La mienne est dans l'obscurité de ma vie. Qu'on devine l'homme à travers les œuvres, si on peut. J'ai toujours vécu dans le centre des calomnies et des inexactitudes biographiques de toute sorte, et j'y reste avec le bonheur d'être très déguisé au bal masqué. C'est le bonheur du masque, qu'on n'ôte à souper qu'avec les gens qu'on aime. »

Celle à qui allaient de Normandie ces intimités de pensées était à Paris la secré-



taire d'art et aussi l'introductrice des visiteurs. C'était une jeune fille dont les yeux semblaient recevoir leur couleur du grand pan du ciel sur lequel ouvrait la haute fenêtre. Ses cheveux étaient blonds, et auréolaient d'or pâle, une tête fine.

Mademoiselle Read, secrétaire de M. Barbey d'Aurevilly, avait déjà cette douceur qu'elle dépose quand une sottise ou une injustice, commises contre la mémoire du Maître, la transforment en une épée vivante et flamboyante, vengeresse de la gloire à laquelle elle élève, livre à livre, un monument impérissable.

Les mots d'introduction prononcés par Mademoiselle Read, perdaient leur sens prosaïque, s'absorbaient dans la mélodie vocale qui était le parler de cette jeune fille. Sa voix donnait l'impression du miel qui coule lentement, avec le parfum des sucs puisés dans les fleurs odorantes.

Cette douceur n'était pas inutile pour rassurer le visiteur qui arrivait en présence d'un Maître dont les échos disaient ou inventaient les mots cruels et mortels. Les échos d'ailleurs mentaient comme de simples

hommes ; car M. Barbey d'Aurevilly ne fut ni un pontife de lettres ni un professeur d'insolence. Il resta un gentilhomme de sang et d'esprit, causant dans sa gentilhommière avec une aisance souveraine. Certes, l'âme hautaine, incorruptible, indomptable, allait en pointe. La pourpre de la pensée traînait la variété de son éclat à chaque tournant de phrase. Les diamants de l'esprit brillaient partout dans le grave et dans le plaisant, mais M. Barbey d'Aurevilly avait la peur charmante et sublime de faire de la peine et il avait assez d'éclat pour briller encore dans la bienveillance. S'il a dit — et il a dit — d'une femme laide et vicieuse : « Ne nommez pas cette femme ; elle déshonore l'impudeur », il a dit aussi aux femmes des paroles d'une galanterie sans âge ni date. La marquise de Gallifet, chez madame de Poilly, s'était assise sur le chapeau du Maître. Elle s'excusait :

— Plaignez-le, Madame ; car il n'a pas connu son bonheur, répondit M. Barbey d'Aurevilly.

Dès qu'il parlait, il se montrait ce qu'il était vraiment, un de ces premiers dans la

famille humaine, qui paraissent de temps à autre, formant une fière lignée d'intelligences et de caractères à travers les lignées de la race. La conversation comme les livres de celui-ci révèlent un de ces hommes qui dominent leur génération de toute la tête, un chef présentant d'une main royale la coupe d'idées, où viennent s'abreuver les jeunes. Avec cela, M. Barbey d'Aurevilly restait personnel et local, dédaigneux des collectivités, amoureux des fortes terres normandes au-dessus desquelles il a fait planer les larges ailes de sa poésie. La conversation de M. Barbey d'Aurevilly était semblable à son écriture. Cette identité explique le naturel que garde son verbe dans les poussées les plus hautes, dans les sublimes expressions de l'idée, dans les splendeurs de la description. La critique, qu'elle fût écrite ou causée, passait à vol d'aigle sur le troupeau des hommes. En histoire, M. Barbey d'Aurevilly savait tout exactement, mais de très haut, comme si une divination transcendante lui eût tenu lieu de science et d'étude. Le travail était pour lui ; le plaisir seul restait au lecteur ou à l'auditeur.

Avec Joseph de Maistre, Bonald, Blanc de Saint-Bonnet, Lamennais, Châteaubriand, M. Barbey d'Aurevilly a sa place dans le cortège de ceux qu'il a classés sous le titre des *Prophètes du passé*, derniers croyants catholiques, hommes assez forts pour soulever les dalles de l'histoire et montrer l'avenir au fond de la tombe où gisent les événements.

Après eux il n'y a plus d'écrivains catholiques ; il y a des sacristains en tenue de plume.

L'invariable fidélité de la foi chrétienne domina toujours le dégoût que M. Barbey d'Aurevilly avait naturellement pour les prêtres grossiers, pour les défenseurs maladroits de l'autel, pour les confesseurs inélégants de la foi. Il refusa un jour d'entrer en collaboration avec M. Louis Veuillot, parce que le génie de Veuillot était enduit de vulgarité. La très grande dame qui voulait unir ces deux intelligences, mises par Dieu au service de la cause perdue, se heurta au plus aimable des refus :

— Veuillot, dit enfin la dame à bout d'arguments, est comme vous pourtant le soutien de cette Eglise romaine.

— Dites le souteneur, gronda M. Barbey d'Aurevilly.

L'insistance de l'amie commune fut brisée à jamais.

Catholique, M. Barbey d'Aurevilly l'était jusqu'aux moëlles. Il n'était pas le catholique calme dans la foi, vulgaire dans la dévotion qui se coule dans les manteaux en coupe de soutanes. Sa religion avait la violence chère aux évêques du Moyen-Age qui mettaient la cuirasse sur le rochet précieux, tiraient l'épée et saignaient eux-mêmes le mécréant pour en épargner la faute aux simples laïques. On a prêté à M. Barbey d'Aurevilly ce mot : Je crois à Dieu pour avoir le droit de croire au Diable.

Le mot est inventé comme tant d'autres; mais M. Barbey d'Aurevilly aurait trouvé le ciel sans agrément, si le ciel n'avait pas eu le contrepoids de l'enfer.

Ecrivain et causeur, M. Barbey d'Aurevilly a des procédés identiques : avec des matériaux précieux, avec des mots inusités,

il construit des chefs-d'œuvre d'ordre et de correction. Les métaphores gigantesques mises en place par lui prennent les formes de l'art classique. Les images, où se rencontrent toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, ont l'unité du prisme. Dans sa conversation, comme dans ses livres, l'auteur de la *Vieille Maitresse* donne l'impression de brièveté.

De fait, il parlait peu : il défendait une idée et s'arrêtait.

Dans le monde, où il faisait éclat de diamant noir, il laissait tomber des mots qui brillaient et coupaient.

Il n'avait de férocité que pour les gloires injustifiées, éclatantes, encombrantes.

Sa main et son esprit se tendaient, au contraire, vers les faibles et les débutants.

Rarement il était insolent, mais son insolence allait à la perfection du genre.

Il en donna un magnifique exemple en l'honneur de ce rien du tout philosophique qui s'appelait Caro et qui portait toute une Sorbonne dans les salons, comme il transformait la Sorbonne en salon pour dames seules.

M. Barbey d'Aurevilly rencontrait M. Caro chez Mme de X... La superbe du philosophe subissait là de tels assauts qu'un beau jour le professeur refusa de continuer le rôle de victime sous les mots de l'écrivain. Il ne vint plus.

Mme de X... — la beauté et la bonté assemblées dans une gaine de velours — regrettait son exilé. Elle supplia M. Barbey d'Aurevilly et obtint la promesse que le penseur n'attaquerait plus le professeur :

— Je promets, répondit M. Barbey d'Aurevilly, et je sacrifie mon plaisir sur votre autel, Madame, à condition que le jour de la réconciliation j'arrive premier dans votre salon.

— Pourquoi, demanda la dame, pourquoi cette exigence étrange ?

— Simplement parce que notre Caro dira une sottise en entrant et que l'écouter sera ma dernière vengeance.

Le jour solennel arrive. M. Barbey d'Aurevilly est debout au fond du salon. Le ban et l'arrière ban des amies sont convoqués. M. Caro arrive le dernier, le visage blanc et rose, les favoris parfumés, le corps

roulé dans cet habit trop neuf qui lui donnait un faux air de mannequin-modèle, pour maître d'hôtel en extra. Le philosophe glisse lentement sur le parquet, tend les deux mains à M. Barbey d'Aurevilly et murmure :

— Bonjour, tigre !

— Monsieur, réplique M. Barbey d'Aurevilly, pourquoi m'appelez-vous tigre ? Je ne vous ai jamais appelé mouton.

La méchanceté des auditeurs a conservé les mots cruels de M. Barbey d'Aurevilly qui en avait aussi d'excellents dans la douceur et la bonté.

Aux derniers jours de sa vie, l'auteur de l'*Ensorcelée* rencontra pour la première fois cette femme, demi-dieu de l'esprit, qui est la princesse de Metternich. Cette personne, ce nom, rendirent au vieillard l'éclat de sa jeunesse.

A la fin du diner, la princesse Pauline, charmée, séduite trouva ce mot en forme de conclusion :

— Maître, dit-elle, vous avez fait deux *Ensorcelées*, votre livre et moi.

M. Barbey d'Aurevilly portait au fond de l'âme le culte de la femme, de celle dont l'effort tend à charmer. Il a écrit sur sa mère des lignes d'une tendresse discrète et tremblante, les plus belles qui, par les mains, soient sorties du fond de cette âme :

« Ah ! ma mère, elle s'anime pour moi encore et cela me touche jusqu'aux larmes, mais, mon ami, ce n'est plus même un débris d'elle-même. Ce n'est plus même son cadavre, oublié sur le bord de sa tombe, car son cadavre oublié, le cadavre de ce qu'elle fut, serait une chose importante et belle ! et beauté, intelligence, sentiment, feu de la vie, tout est fini, tout a disparu ! Je l'avais laissée magnifique de sa double supériorité physique et morale, je n'ai plus retrouvé qu'une paralytique (elle l'est,vous savez que je suis médecin), avec le regard vide et béant, la difficulté de parler, l'horrible stupeur des paralytiques ! Oh ! cela a été bien affreux pour moi ; l'abbé m'avait prévenu, mais la surprise et le déchirement n'ont pu m'être évités. L'imagination, d'ordinaire d'un élan qui dépasse les choses, a été battue et trompée par la réalité. Le cœur n'est pas mort

cependant dans ce pauvre et cher débris humain, si saint pour moi. Elle m'a reconnu. je l'ai galvanisée et j'allume encore de temps en temps une pointe de diamant dans ces grandes prunelles ternies où il en brillait des mines tout entières, embrasées des mille feux de l'esprit et du sentiment. Mon ami, j'ai pleuré sur son sein plus amèrement que sur son tombeau. Ils ont cru (car mon père se fait illusion) que c'était de joie. Tant mieux ! mais moi, je sentais mon cœur !

« Je ne croyais pas tant aimer ma mère, je l'admirais mais la vie avait tant joué sur moi ! Il y avait tant d'années de tombées, muettes, entre nos deux cœurs, que je ne me croyais plus si fils ! Rien ne meurt donc en votre ami, mon cher Trébutien, les impressions que je ressens près de cette ruine qui fut une chose si superbement organisée m'apprennent des sentiments que je ne soupçonnais plus. Ma pauvre mère! Ma pauvre mère! » (1)

Le même homme a donné des pages sublimes sur Eugénie de Guérin, d'autres

(1) Lettre inédite à M. Trébutien.

adorables, sur son rêve de jeunesse, son premier rêve amoureux. Il a paré l'*Ange blanc* des voiles lamés d'or sous lesquels nous la cherchons pour toujours. Il a écrit à Mademoiselle Read des lettres où le respect et l'amitié forment un enlacement de délicatesse.

Les jeunes filles passent, divines et fortes de faiblesse dans l'œuvre du Maître. Elles semblent toutes sortir d'un même rêve de héros. M. Barbey d'Aurevilly les crée avec des corps minces et lumineux, pour des amours qui les rendent semblables à des fleurs capables de passions, pour des pudeurs assorties aux couleurs de l'aube. Les larmes de Calixte ne sont elles pas des gouttes de rosée tombant de la fleur d'un lis ? Les jeunes filles créées par M. Barbey d'Aurevilly doivent être cassées par la vie, flétries au premier choc, proies de la mort.

Cette passion pure pour la faiblesse des femmes-enfants, donna au critique le courage d'être sincère en face de l'escadron des bas-bleus. On sait de quelle façon il les flagella en masse, de quelle voix vengeresse il les évoqua par multitudes :

— Vous vous donnez beaucoup d'ennemies, lui dit on.

— Quand elles seront mille, répondit l'écrivain, je me mettrai à la tête du régiment, les conduirai à la mort, et, comme elles seront derrière moi, j'aurai la joie de ne pas les voir.

Mme Craven, honnête femme de mauvaises lettres, cachée sous des caparaçons de dévotion, Mme Craven voulut un jour se venger d'avoir été louée pour un seul de ses livres, critiquée pour les autres. Elle entreprit de longues démarches à seule fin d'obtenir la mise à l'Index du roman chrétien qui est le *Prêtre Marié*.

M. Barbey d'Aurevilly connaissait les pas et contrepas de ce bas bleu tout jauni d'encens :

— On ne me condamnera pas sans m'entendre, dit il simplement, et, si l'on m'envoie un abbé, je lui donnerai une leçon de religion.

Certes, l'ironie bondissait à travers la conversation et les écrits de M. Barbey d'Aurevilly. Les mots venaient d'abord lentement, sortis des profondeurs d'une poitrine de

chevalier croisé. Puis les paroles se hâtaient et se précipitaient. L'ironie bondissait à travers les idées. La poussière du passé se mettait à vivre. L'horizon historique s'illuminait d'éclairs. Critique, M. Barbey d'Aurevilly donnait ainsi de l'intérêt à des œuvres faites pour tomber dans l'oubli. Il prenait le titre d'un livre, exposait ce que le livre n'était pas mais aurait pu être, et faisait une belle maquette de l'argile mal pétrie, qu'il avait devant lui. Parlait-il d'une pièce de théâtre, il passait par dessus l'œuvre et indiquait tout ce qu'un auteur de talent aurait pu tirer du sujet. Il magnifiait ainsi, en démolissant.

Ce critique avait d'ailleurs l'imagination créatrice. Il était romancier et poète, ne séparant pas les facultés que la nature lui avait départies à un égal degré.

Venu trop tard pour être chouan, M. Barbey d'Aurevilly peint les chouans avec la poésie d'un mortel regret Il ressucite son abbé de la Croix-Jugan, son chevalier des Touches, son comte de Percy avec le dépit de n'avoir pas été leur compagnon. Il est avec amour le dernier peintre d'une race

disparue maintenant, de cette noblesse provinciale qui s'était gardée sans alliage pai la pauvreté, jusqu'à la Révolution, et qui est venue par les premiers trains s'abîmer à Paris dans les mésalliances, les affaires et le reste.

Les demoiselles de Touffedelys ont des « quartiers » jusqu'au fond du cœur. Vingt siècles d'obscurité noble pèsent sur leurs fronts étroits.

Peintre et chantie des dernièıes ruines de l'aristocratie normande, M. Barbey d'Aurevilly n'a pas créé mais fixé par les procédés de l'art ces êtres exceptionnels et chenus dont les cerveaux contenaient les pauvres autels de la monarchie et ne pouvaient recevoir d'autres ornements.

A ressusciter ces morts, M. Barbey d'Aurevilly dépense l'éblouissante élégance des mots, les prodigalités de l'esprit. Ecoutez ces vers :

Vous les connaissez bien ces amants des clairières,
Ces spectres, revenant de la tombe transis,
Sous la lune bleuâtre et ses pâles lumières...
Ils dansent dans les cimetières,
Mais dans mon cœur, ils sont assis.

Ils sont là, tous, assis avec mélancolie
Dans l'immobilité des morts, sous leurs tombeaux :
Et pâles et navrés, croyant qu'on les oublie,
Ils ne se doutent pas qu'ils sont pour nous la Vie,
Plus puissants qu'elle et bien plus beaux !

O spectres des amours finis, — spectres de femmes,
Qui faites nos regrets pires que des remords...
Vous ne revenez pas que la nuit dans nos âmes...
Mais des jours les plus clairs vous noircissez les flammes
Et, morts, faites de nous des morts !

Et toi, toi qui me crois vivant, — vivant encore
Car je le redeviens sous tes regards si doux, —
Crains les sentiments fous des cœurs à leur aurore,
Et n'apprends pas qu'il est dans ce cœur qui t'adore
Un mur de mortes entre nous ! (1)

Le poëte n'aime pas seulement les têtes normandes. De sa Normandie il aime tout. Les brises de la mer soufflent sur ses paysages ; les brouillards des opulentes prairies se traînent en écharpe d'argent liquide ; la lune pâle des longues nuits éclaire l'étang du Quesnay et les toits bleus de Tourlaville. C'est la pluie normande

---

(1) *Les Spectres*, dans *les Poussières*, de J. Barbey d'Aurevilly.

qui tombe sur les fougues polonaises de Néel de Néhou. C'est la vague grise de Normandie qui baigne les pieds sans pareils de Vellini. Il est Normand de haut en bas, le Rollon Langrune, accoudé au balcon de Tortoni.

La voix de M. Barbey d'Aurevilly s'accorde avec son pays comme une musique montant en cadence des herbages vers le ciel, « coupole qui paraît vers le soir taillée dans une seule perle grise ». Le style suit l'imagination, fulgurante et ordonnée, en forme d'éclair qui aurait de la méthode. C'est la langue de Montaigne, de Saint-Simon, de Châteaubriand. Langue extraordinaire où la folie de l'image aboutit à la pondération des idées.

Les passions véhémentes ouvrent des cataractes de mots. Les sensations d'art s'expriment en paroles qui ont le relief du marbre, les couleurs de la palette.

Parfois les phrases se tordent et se débattent, mais avec la souplesse du Laocoon antique dans les anneaux du serpent C'est la magnificence dans la passion de l'élégance et dans la haine de la trivialité. L'encombre-

ment des détails monte à l'harmonie de l'ensemble.

Quel était l'homme, derrière cet écrivain? Un beau gentilhomme de nom anobli, de sang plus noble.

Dans un pays monarchique, les sources d'une famille obscure se perdent souvent dans le brillant nuage de la royauté. M. de Hérédia parlait un jour au duc d'Aumale de Barbey d'Aurevilly. L'héritier des Condé interrompit le poète des *Trophées* et dit :

— Ce que vous narrez m'intéresse beaucoup ; M. Barbey d'Aurevilly tient de près à la maison de Bourbon.

Au surplus, la grande image de l'écrivain n'a pas besoin de lambrequins. Il suffit de noter que les Barbey venus en Normandie du centre de la France furent régulièrement anoblis par lettres royales et que le héraut d'armes mit dans leur écu deux barbeaux accolés, à têtes de dauphins.

Le bisaïeul maternel de l'écrivain, M. Ango, était en charge à la cour de Louis XV. Sa femme lui donna un fils qui ressemblait

au roi bien aimé, ressemblance fréquente à la Cour de Versailles et dans les environs de la noblesse.

A dix-neuf ans, le jeune homme devint grand bailli à robe rouge ; il épousa Mlle Belloy et en eut trois enfants parmi lesquels la mère de l'écrivain.

M. Barbey d'Aurevilly se tenait au-dessus des vanités héraldiques et gardait à la mémoire des siens le culte silencieux qui, seul, demeure dans les familles nobles vraiment. A Trébutien, tabernacle d'amitié, il donna une fois l'image de son grand père ; avec quelle magnificence de dessin et de couleur !

La lettre est du 26 février 1855 :

« Mon grand père Ango, écrit M. Barbey d'Aurevilly, était avant la Révolution, lieutenant-général de justice et bailly de longue robe condamnant à mort et ne relevant, comme juge, que de la Table de Marbre de Rouen. Il avait été tenu sur les fonts du baptême, à Versailles, par le comte de Maurepas et Mme de Châteauroux, et son parrain avait été le roi Louis XV. Il avait charge à la cour ; il était linger de la reine. Il

fut envoyé aux Etats généraux, et le roi Louis XVI qui l'aimait lui donna, comme souvenir le jour de l'ouverture des Etats, la poignée du cierge qu'il avait tenu à la main pendant la messe du Saint-Esprit. Cette poignée de velours violet, semée de fleurs de lys d'or, est encore entre les mains de ma mère, qui la garde et la regarde comme une relique. Mon grand-père fut de ceux qui ne reconnurent pas la constitution insolente du Jeu de Paume et qui s'en retournèrent fièrement chez eux avec l'idée terrible et nette que la Monarchie française avait fait assez de fautes pour périr. On dit (je ne l'ai pas connu) que c'était un homme d'un génie profond, mais d'une intolérable fierté. Il en a bien l'air : son portrait est dans la salle à manger de mon père et je vous réponds qu'il a, des deux côtés des lèvres et dans l'arcure de ses sourcils, le plus implacable mépris qu'il soit jamais tombé sur cette plate misère qu'on appelle la vie. »

« Il n'a rien laissé qui prouve son génie, mais les ratures silencieuses qu'il avait faites à son exemplaire de l'*Esprit des lois* de Mon-

tesquieu montrent bien que son mépris était une grande intelligence. Jamais arrêt de lui (et il jugeait seul et souverainement) n'a été cassé par le Parlement de notre province. C'était d'ailleurs un homme qui se communiquait peu. Tout en réflexion, tout en pensées, l'oiseau non pas hagard des quatre tourelles de Mirabeau, mais un milan tranquille et enchaperonné toute sa vie, dans la plus sourcilleuse attitude. On tremblait devant lui et il n'élevait même pas la voix. Il dédaignait les livres et les plumes, et il a passé dix ans de sa vie (après la mort du roi) à se promener de long en large, dans ses appartements en enfilade, les mains derrière le dos et sans dire un seul mot, pendant que sa femme, une sainte qui l'adorait comme Dieu, tricotait ou brodait dans une embrasure de fenêtre et ne se serait même pas permis de respirer un peu haut. »

Ce tableau de la vie d'une famille provinciale et noble risque d'être incompris au temps où gens et choses passent trop vite pour s'arrêter au respect. Mais il est beau à la manière d'une peinture signée Saint-Si-

mon, un Saint-Simon en veine de respect et de vénération.

M. Barbey d'Aurevilly naquit à Saint-Sauveur le Vicomte dans un hôtel du XVIII[e] siècle, humilié dans sa grâce froide par les hautes masses du vieux château, de l'abbaye bénédictine, de l'église. Il fit ses premiers pas sur la colline que couronne la chapelle de Délivrande, là où fut tiré le dernier coup d'arquebuse qui termina la guerre de Cent ans.

Parmi les ruines de pierres que grandissent les souvenirs féodaux, il était bien placé le berceau du dernier poète de l'aristocratie provinciale — ruine de la chair et des lis qui furent la France. A la fin de sa vie, M. Barbey d'Aurevilly ne possédait plus ni biens, ni parents, dans cette petite ville où les siens avaient été les premiers. Il avait gardé le douloureux orgueil de ce paysage. Pendant ses longs séjours à Valognes, il venait passer deux jours à Saint-Sauveur. Il louait une chambre meublée chez un menuisier. Et il se tenait droit à la fenêtre de cette chambre, contemplant les fenêtres

d'en face, qui étaient celles de sa maison passée en d'autres mains (1).

La mélancolie d'aucun poème douloureux n'égale le récit de la dernière promenade que fit dans le jardin de sa maison, le poète du Chevalier des Touches, l'évocateur de M. de Menigrand :

« Dans l'impossibilité de travailler, écrit M. Barbey d'Aurevilly (2), je suis allé me promener dans le jardin, aux places que ma mère aimait le long de l'espalier des pêches et dans l'allée à droite du parterre. Mais plus de parterre, plus de fleurs ! de l'herbe dans les allées, la grande corbeille en morceaux, les murs moussus, la négligence, l'abandon, la mort ! — Le jardin était ce que ma mère aimait le plus, et par amour pour elle, par piété de souvenir, mon père aurait dû le faire cultiver. — Je ne puis dire l'effet de cet abandon, de cette prise de possession par l'herbe de ces belles allées que j'avais vues si bien tenues, de ces pilastres

(1) Dans celles de son parent, le père de Léopold Delisle, et plus tard à Léopold Delisle lui-même.

(2) Deuxième Memorandum.

brisés, de ces rosiers qui pendaient, la tête sans appui jusque sur le sol. — Si mon père vit dix ans encore, le jardin que ma mère aimait, et où j'ai commandé l'armée de mes trois frères à cheval sur un bâton, et plus fier et plus heureux que Roger sur l'Hippogriffe, sera dans un état plus affreux que le jardin de la Grande Bretêche... J'y ai pourtant cueilli cette dernière rose, qui embaumait les ronces sans feuilles sur lesquelles je l'ai rompue... »

A Valognes, M. Barbey d'Aurevilly aimait les souvenirs de son premier printemps. Il vivait là parmi les spectres de sa jeunesse, parmi des tombeaux et ne rencontrait plus que des ombres.

Il avait au milieu de la ville un grand appartement dans une demeure grise et silencieuse où il avait réuni les meubles de sa famille. La cheminée portait le buste d'une belle grand'tante qui a inspiré le poème triste du « Buste jaune ». Deux lampadaires de cuivre éclairaient mal de leur flamme fumeuse les lambris peints et les glaces verdies de ce logis.

Monsieur Barbey d'Aurevilly a tout dit de ses derniers séjours à Valognes quand il a écrit cette page de deuil :

« La ville que j'habite en ces contrées de l'Ouest, — veuve de tout ce qui la fit si brillante dans ma prime jeunesse, — mais vide et triste maintenant comme un sarcophage abondonné, je l'ai, depuis longtemps, appelée « La ville de mes spectres » pour justifier un amour incompréhensible aux regards de mes amis qui me reprochent de l'habiter et qui s'en étonnent... C'est eux, en effet, les spectres de mon passé évanoui qui m'attachent si étrangement à elle. Sans ces revenants, je n'y reviendrais pas !...

« Que de fois de rares passants m'ont rencontré faisant ma mélancolique randonnée dans les rues mortes de cette ville morte qui a la beauté blême des sépulcres et m'ont cru seul quand je ne l'étais pas !... »

En Normandie, comme à Paris, l'existence de M. Jules Barbey d'Aurevilly fut muette et sombre avec des douleurs et des deuils, étoilant de leur noir éclat un ciel gris.

Bon à l'infini, il fut triste dans ses premières tendresses. Celle qu'il aimait d'un

amour féodal et pieux fut libre trop tard, — trop tard ! devise de ce papier sur lequel il écrivit de si belles lettres. Une autre affection eut des avances et des reculs, des combinaisons et des retraites qui blessèrent le plus fort des hommes tendres. Mais ces détails n'appartiennent pas à l'histoire. M. Barbey d'Aurevilly fixa le masque froid sur sa figure en larmes. Sa douleur solitaire fut scellée du triple sceau. Il voulut qu'on ne connut pas les instruments de sa souffrance.

Dans ses romans, il regarde la femme d'un regard perçant et tranquille. Ses vers, même quand ils descendent du lyrisme héroïque, semblent adressés à un être mystérieux.

Discrètement mais fermement, M. Barbey d'Aurevilly sauva du désastre de son cœur la religion de l'amitié, sans mièvrerie, sans faiblesse. Là encore, il connut la mélancolie des abandons. Beaucoup d'hommes vinrent puiser à cette source d'intelligence et de bonté sans garder la reconnaissance des longs abreuvements.

Parfois, l'esprit était servi par M. Barbey d'Aurevilly dans une glace académique.

Cependant il n'aimait ni les sociétés littéraires, ni les académies. A un journal qui annonçait sa candidature à l'Académie Française, le Maître répondit :

« L'Intransigeant s'est trompé ; je ne pose point ma candidature à l'Académie et je ne la poserai jamais.

« Les groupes littéraires ne me tentent pas et je n'ai jamais ambitionné d'en faire partie, ce n'est là ni de l'orgueil, ni de la modestie, je ne suis ni au-dessus ni au-dessous. Je suis à côté. »

La modestie de l'homme s'efface ainsi devant la fierté de l'écrivain. Le lecteur se cabrera peut-être devant ce mot de modestie appliqué à M. Barbey d'Aurevilly. En tout cas l'envers de l'orgueil était en cet homme d'un métal très fin et très pur. Il raconte les funérailles de son frère l'abbé Léon :

« Il y avait, dit-il, en ma compagnie des amis invisibles autour de cette fosse ouverte où je l'ai déposé ; je les sentais dans l'air... autour de moi, cortège que je voyais seul et qui me semblait plus doux que l'autre, car je n'avais, excepté les pauvres qui l'ont aimé, les Pères de sa Compagnie et M. Botin-

Desylles, le cousin qui a épousé en secondes noces Mme d'Aurevilly née de Crux, ma tante — je n'avais que des indifférents.

«... Je l'ai enterré dans le cimetière des pauvres, comme s'il avait été Franciscain... — et il était digne de l'être, — et il s'est trouvé que ce cimetière est sublime ! On y peut enterrer également des héros, des saints, des pauvres et des poètes. Il y est, entre une croix et le mur du château fort de Saint-Sauveur bâti par Néel de Néhou, et qui a vu Du Guesclin. Sa tombe est au fond d'un fossé de guerre, dans lequel on plante des pommiers qui seront en fleurs au printemps prochain, comme lui, il est en fleur immortelle dans le jardin céleste de là-haut. »

Si c'est là de l'orgueil, c'est de l'orgueil à la mode du ciel !

Au surplus, ce n'est pas dans le clair-obscur de sa vie discrète de gentilhomme pauvre qu'il faut chercher M. Barbey d'Aurevilly.

Il est tout entier dans son œuvre. Il vécut, se baissant de sa hauteur pour regarder les autres hommes, non par dédain, mais naturellement parce qu'il était plus

grand qu'eux. Cette impression de grandeur, M. Barbey d'Aurevilly la donnait, même physiquement. Camille Lemonnier, ce Belge que la littérature française revendique, Camille Lemonnier aime à raconter la première visite qu'il fit à l'auteur de l'*Ensorcelée* :

« Le Maitre était étendu, habillé sur son lit quand nous entrâmes. Il me dit : « Je veux recevoir debout l'auteur du *Mâle.* » Et M. Barbey d'Aurevilly se dressa d'abord, puis se leva. « Il était si grand, ajoute Camille Lemonnier, que de sa tête il menaçait le plafond ! »

Simple avec ampleur, M. Barbey d'Aurevilly apaisa plutôt qu'il n'excita les feux de l'esprit qui donnaient en lui un rayonnement magnifique.

Aucune souillure ne rejaillit sur ce caractère : royaliste il admira Napoléon Ier et salua l'avènement de Napoléon III par amour de l'autorité, sans honoraires, ni apanages. Il vit le second Empire au soleil du premier. Il l'aima en horreur de la démocratie. Le jour

du coup d'Etat il disait à Philibert Audebrand :

— Ce Bonaparte est petit ; il est laid ; il est muet. Mais il va balancer tous ces gens là.

Le temps qui fêle tant de cloches et fane tant de thyrses, prolonge le bruit grave et solennel de cette voix, donne aux fleurs de cette littérature un éclat chaque jour plus frais, parce que M. Barbey d'Aurevilly sauva la sincérité de tous les obstacles accumulés par la vie.

De lui on relit tout avec joie, même l'œuvre critique. Si le livre dont il s'occupe ne vaut rien, M. d'Aurevilly devient pour le lecteur comme un bel oiseau chanteur qui emporterait un insecte au plus haut des airs sous les yeux du promeneur émerveillé par la hardiesse du coup d'ailes.

A quatre vingts ans et demi, le grand écrivain s'endormit tranquillement dans sa chambre d'étudiant et mourut là où il avait travaillé le plus longuement, le plus calmement. On fit alors de lui des portraits peints, gravés ou écrits. On en a fait encore

depuis ce jour de mort où M. Barbey d'Aurevilly entra dans l'immortalité, comme il était entré dans la vie le jour des Morts. Mais aucune image n'est exacte et toutes méritent de recevoir cet exergue dont M. Barbey d'Aurevilly enguirlanda les marges d'une photographie :

« Ressemblante pour qui ne m'aime pas. Mais pour qui m'aime : Non ! »

IV. — LE DRAME DU CANTIQUE DES CANTIQUES

A Mademoiselle Cœcilia Vellini.

Le Drame du Cantique des Cantiques

Cette conférence fut faite à Londres, le 28 Mai 1911 au palais d'Alta.

Le livre de Job est le code de la douleur. Le *Cantique* est le code de l'amour. Les deux ont leur place dans l'Ancien Testament.

En vérité le *Cantique des Cantiques* est un drame satirique et amoureux, si par drame on veut bien entendre une composition dialoguée, déroulant une action. De la vie, une action, des incidents, n'est-ce pas tout le théâtre ?

La pièce juive du *Cantique des Cantiques* est même l'ancêtre la plus directe de notre théâtre moderne. Elle est plus proche de l'œuvre contemporaine que des pièces pri-

mitives du théâtre indou ou du théâtre grec. Aux Indes et en Grèce, le théâtre sort directement de la mythologie et du merveilleux. Le peuple élu respecte trop son Dieu unique pour le mettre à la scène. Il fait un théâtre humain, avec des ressorts humains et sans intervention surnaturelle.

Ce drame-ci a-t-il jamais été joué ? S'il s'agit de représentations régulières et publiques sur la scène d'un théâtre, on peut affirmer que le *Cantique des Cantiques* n'a pas été joué. Jason fut maudit pour avoir célébré des fêtes grecques à Jérusalem, pour avoir tenté d'y créer un théâtre. Jusqu'à Hérode on ne trouve aucune trace de théâtre régulier chez les Hébreux. Le grand crime rituel d'Hérode, fut l'établissement d'une scène dans la ville de David. Jérusalem n'avait pas de scène dramatique au temps de sa splendeur. Les acteurs qui jouèrent en Grèce un si grand rôle, ne paraissaient pas dans l'histoire de la civilisation hébraïque. Cependant qu'étaient les fêtes de Baal ?

Le théâtre prend toujours sa revanche des censures qui le frappent : il est tellement

dans le goût des peuples que s'il est exclu officiellement de partout, il se réfugie partout et vit dans l'intimité des familles. Quand le tréteau ne peut être dressé sur la place publique, il s'installe, solide et discret, sous la claire obscurité du foyer.

Dans tout l'Orient, à Jérusalem plus qu'ailleurs, les poèmes dialogués, les drames familiers, d'un jeu et d'une mise en scène très simples, ont toujours été en grand honneur.

Bossuet (1) qui devinait quand il ne savait pas et qui déplaçait de la vérité dans le grand envolement même incertain de ses ailes, Bossuet a vu le caractère humain du *Cantique des Cantiques.* Cet homme de regard, sans les instruments précieux et précis dont dispose la critique moderne, a découvert le drame dans l'œuvre où il cherchait le soleil divin d'une mystique à l'usage des Rois. Il a imaginé de couper le *Cantique des Cantiques* en journées, correspondant à celles dont se composait la fête toute payenne des

(1) Commentaire du *Cantique des Cantiques.*

mariages. Car chez les Hébreux, le mariage n'avait pas primitivement le caractère religieux.

M. Renan, après Bossuet, après les Allemands, a fait mieux que d'affirmer le caractère dramatique de l'œuvre. Il a essayé de rétablir la pièce et il a donné un charmant objet de curiosité.

On peut ajouter qu'il a compliqué sacerdotalement le plus simple des drames. Pour comprendre cette invraisemblable surcharge, il faut reproduire ici l'argument de l'illustre professeur. Renan voit cinq actes, ni plus ni moins, dans un poème si court qu'il tient à peu près l'espace d'un petit acte, de ce que nous appelons un lever de rideau. Onze personnages interviennent à l'opinion du critique. Voici leurs noms dans l'ordre même indiqué par le traducteur :

La Sulamite, jeune fille du village de Sulem dans la tribu d'Issachar.

Berger, amant de la Sulamite.

Le Roi Salomon.

Frères de la Sulamite.

Femmes du Harem de Salomon.

Dames de Jérusalem.
Gens de la suite de Salomon. } Personnages muets
Paranymphes du Berger. }
Le Chœur.
Sage (tirant la moralité du poème).

A la multiplication des personnages correspond la complication de l'intrigue divisée par l'imagination du précieux poète de l'Acropole, en actes et en scènes.

ACTE I.

Scène I. — Le poète nous introduit dans le harem de Salomon, et nous montre l'empressement de l'amour vénal et sensuel autour du maître. La Sulamite, jeune orpheline enlevée de son village par un parti des gens de Salomon, qui parcouraient les tribus du Nord pour peupler le sérail de Jérusalem, est introduite et dit quelques mots qui montrent sa naïveté. — *Scène II.* Ignorant les dissimulations du sérail et étrangère à ce qui se passe autour d'elle, la jeune fille s'adresse à un ami absent. Une odalisque la rappelle à la raison. Salomon lui fait

un premier compliment et lui promet des parures.— *Scène III*. La Sulamite, en l'absence de Salomon, rêve à son amant et croit qu'il va venir. Salomon entre. La Sulamite résiste à ses flatteries et répond par des paroles tendres qui ne se rapportent qu'à son amant. L'amant entre en scène tout à coup. La Sulamite ravie est ou se croit transportée au village et s'évanouit entre les bras du berger.

ACTE II

Scène I. — La Sulamite entend ou croit entendre la voix de son bien-aimé qui accourt et l'invite à retourner au village. Elle l'engage à revenir le soir. — *Scène II*. Le soir, elle cherche son bien aimé ; ne le trouvant pas, elle sort et parcourt la ville pour le trouver. Elle est censée le rencontrer et revenir avec lui à la maison maternelle. Elle s'évanouit dans ses bras.

ACTE III

Scène I. — Entrée solennelle de Salomon dans Jérusalem, amenant avec lui la Sula-

mite qu'il va épouser. — *Scène II.* Salomon adresse à la Sulamite les plus pressantes flatteries et se promet de jouir le soir de ses faveurs. L'amant, censé au pied du donjon, rappelle la Sulamite à la fidélité. Il est rassuré par un regard de la jeune fille. La Sulamite l'invite à entrer. L'amant entre et célèbre son triomphe avec le chœur.

ACTE IV

Scène unique. — La Sulamite, pendant son sommeil, entend ou croit entendre son amant qui frappe et qui l'appelle. Elle tarde un moment à ouvrir. L'amant a disparu. La Sulamite sort pour le chercher. Elle rencontre les gardiens de nuit, qui la maltraitent puis le chœur des femmes qu'elle invite à chercher son amant avec elle. Elle leur donne le signalement de son amant. Mais au moment où elles vont le chercher avec la jeune fille, celle-ci le rencontre et se jette dans ses bras.

ACTE V

Scène I. — Salomon essaie de fléchir l'obstination de la Sulamite. La voix de l'amant se fait entendre et triomphe encore. —

Scène II. La Sulamite raconte comment, en se promenant le matin parmi les herbes de la vallée, elle a été surprise par les gens de Salomon. Les femmes du harem cherchent à l'adoucir. Elle est témoin de danses voluptueuses et entend des propos qui, loin de la séduire, ne font que la rattacher plus fortement au souvenir de son amant. — *Scène III.* La Sulamite, victorieuse de toutes les épreuves, supplie son amant de la ramener au village ; là, elle lui donnera les derniers gages de son amour. Elle s'évanouit dans les bras de son amant, qui la transporte endormie au village de Sulem. — *Scène IV.* L'amant dépose l'amante endormie sous le pommier de la ferme où elle est née, et la réveille. Ils se jurent une éternelle fidélité. Un personnage, sorte de chorège, intervient pour tirer la moralité de la pièce.

ÉPILOGUE

Les frères de la Sulamite, qui ne savent pas son aventure, causent entre eux de ce qu'ils doivent faire de leur jeune sœur. La Sulamite intervient, se moque de leurs

précautions inutiles, déclare qu'elle a su et saura se garder, et jette un défi dédaigneux à toutes les richesses de Salomon. On entend cependant la voix du berger qui arrive avec ses paranymphes. La jeune fille le prie d'attendre encore.

M. Renan était doué d'une sagacité trop avisée pour ne pas être gêné par cet épilogue, qui vient après la moralité de la pièce. Dans une étude critique, il indiqua la possibilité, la nécessité même de placer cette fin en tête du drame. Puis, avec une religieuse prudence, il s'abstint de prendre le parti qui lui parut être le meilleur.

Mais revenons à l'antiquité juive : le drame du *Cantique des Cantiques* fut joué dans l'intimité des familles dès son apparition et longtemps après. Peu à peu, la lecture remplaça le jeu dramatique pour une pièce que chacun connaissait. Enfin, les noms mêmes des personnages disparurent. Et il paraît fort probable que les juifs de Jérusalem, avant les chrétiens, lurent déjà le *Cantique*, sans le comprendre.

Ce furent ces lecteurs de la dernière époque qui attribuèrent à Salomon l'œuvre qui est contre Salomon, et avec quelle violence d'expression ! Le titre même de *Cantique des Cantiques* est de plusieurs siècles postérieur à l'œuvre. Il fut donné pour exprimer l'excellence d'une œuvre devenue classique et introduite tardivement dans le recueil des livres saints.

Les Talmudistes (1) même ne furent pas victimes de l'erreur qui allait devenir courante. Ils affirmèrent que le *Cantique des Cantiques* était l'œuvre d'Ezéchias. Rien n'indique cet auteur au choix des critiques. Mais ce nom a sur celui de Salomon l'avantage de ne pas faire du *Cantique des Cantiques* un pieux contresens, de ne pas être en opposition avec l'esprit de l'ouvrage.

Pour savoir à quelle époque appartient le *Cantique des Cantiques*, il paraît plus utile de consulter l'histoire que la grammaire.

---

(1) Il y a deux *Talmud* : l'un est celui de Jérusalem, l'autre celui de Babylone. Ces livres sont d'une grande sagesse et d'une noble inspiration.

Il est d'abord établi que l'attribution à Salomon est tout à fait ridicule. Le nom de Si-Hassirim indique un titre mis très tard. D'un bout à l'autre du poème dramatique, Salomon est violemment attaqué. Chaque phrase, chaque mot, chaque réplique, chaque geste est une dérision de cette puissance royale que Salomon porta si haut dans sa jeunesse et dont il souffrit la décadence à la fin de la vie.

Les critiques allemands, passant à l'autre pôle, ont voulu voir dans le *Cantique des Cantiques* une œuvre de la dernière littérature hébraïque. Quelques uns même ont fixé comme époque le III[e] siècle avant Jésus-Christ. La raison donnée par ces critiques paraît assez forte : le *Cantique*, disent-ils, n'est cité dans aucun autre ouvrage hébreu. Il serait puéril de prétendre que Jérémie y fait allusion quand il dit : « Je ferai cesser la voix de l'époux et la voix de la fiancée ». Hitzig (1) a discuté justement les ressemblances entre le *Cantique des Cantiques* et

(1) *Das hobe Lied.*

le livre des Proverbes. Mais le livre des Proverbes n'a pas de date. C'est une marqueterie faite de tous bois précieux.

Il ne faut pas se décider sur des particularités grammaticales(1). Un ou deux termes d'une relative modernité ne peuvent modifier l'opinion sur l'âge d'un antique poème soumis aux copies et aux grattages des scribes. Un mot mal lu ou effacé et remplacé par un autre ne serait qu'un incident humain dans la marche de la pensée divine elle-même. Or, il ne faut pas oublier que le *Cantique des Cantiques* fut, à son apparition, une œuvre d'actualité et de polémique, sans caractère sacré.

Certains passages, certaines allusions sont plus probantes : la Sulamite est comparée à Thersa et à Jérusalem. L'auteur oppose ainsi l'une à l'autre les deux capitales de Juda et d'Israël. Or Thersa disparaît de

(1) De tous les termes où certains ont trouvé l'influence persane ou grecque, un seul vaut d'être retenu : *Pardès* (parc). Ce mot ne serait entré dans l'hébreu, comme dans les autres langues de l'Asie occidentale et dans le grec (*paradeisos*) qu'à l'époque achéménide.

l'histoire en 923, quand Omri élève Samarie. Un poète écrivant après la captivité ou même après la période des Rois n'aurait jamais comparé une ville disparue à la glorieuse Jérusalem.

Le *Cantique des Cantiques* est certainement antérieur à l'an 924 avant Jésus-Christ. Pourquoi n'aurait-il pas été composé pendant la vie de Salomon ?

Ce roi fut deux fois légendaire : au début de son règne il vécut sa propre apothéose. Puis la fin de son existence fut triste, presque misérable. Ses grandes entreprises, ses belles dépenses furent odieuses au peuple, surtout dans les tribus du Nord. Il semble que les soleils, quand ils se couchent après un trop bel éclat, versent au peuple, avec leurs derniers rayons, la colère et la haine contre leur lumière. Les hommes, quand ils cessent d'être éblouis, commenceraient-ils à être jaloux de leur éblouissement ? Salomon connut les tristesses de l'impopularité et la sublime douleur de l'isolement sur le trône. Mais très peu de temps après sa mort, le même roi devint le modèle de toute sagesse, le héros légendaire et demi divin qui sert

d'objet glorieux aux générations amantes du merveilleux. Dans le monde moderne, la légende de Napoléon n'a pas mis un demi-siècle à naître, à grandir et à chevaucher par-dessus la défaite, l'abandon et l'exil. Dans le petit espace de l'ancien monde, la légende Salomon ne dut guère être plus lente à étouffer l'histoire. L'éclat très profane de la cour de Salomon devint tôt un idéal sacré.

Enfin les juifs placèrent eux-mêmes le *Cantique des Cantiques* parmi les livres saints. Tombés dans la piété rituelle ils n'auraient pas accepté une telle œuvre dans le recueil des livres révélés, avant qu'elle eût prit la parure et la poussière des archives. Le *Cantique* était certainement une chose vénérable par l'âge, au temps du piétisme juif. Faut-il ajouter que la pensée maitresse, que l'allure littéraire du drame sont de la grande époque, plus sémitique que juive ? Faut il noter que les chiffres indiqués dans différentes phrases du drame sont loin des chiffres légendaires adoptés plus tard dans d'autres livres, quand il s'agit de la fortune ou de l'armée de Salomon ? La modestie même des estimations pour le nombre

des soldats, des boucliers, des vaillants, pour le prix des fermages, prouve que le *Cantique des Cantiques* n'a pas été composé dans la lumière grossissante de la légende.

Une foule de traits, dit M. Renan, tels que la mention des deux piscines d'Hésébon (Hésébon avait cessé d'être une ville juive dès l'époque d'Isaïe), les relations familières avec la vieille tribu arabe de Cédar, la circonstance que les équipages de luxe sont appelés des « chars de Pharaon » (nous savons expressément que Salomon achetait à grands frais des chevaux et des chars en Egypte), l'impression vive des règnes de David et de Salomon, la mention des danses de Mahanaïm, qui nous reporte aux plus anciennes traditions d'Israël, concourent au même résultat, ou du moins rendent insoutenable l'opinion de ceux qui voudraient placer la composition du *Cantique* après la captivité, époque où le souvenir de l'ancien royaume était fort effacé.

Certains ont conclu que ce drame chargé de haine contre Salomon ne pouvait avoir été fait qu'après sa mort, au temps du schisme, quand les provinces du Nord donnèrent

libre cours à leur colère et à leur haine. Cela est possible. Mais est-il invraisemblable que le *Cantique des Cantiques* ait été composé du vivant même de Salomon, au déclin de cette vie royale ? Serait-ce une hypothèse trop hardie que de chercher l'auteur parmi les anciens adulateurs du triomphe qui furent les ordinaires insulteurs de la vieillesse chancelante.

Le *Cantique des Cantiques* serait une œuvre politique, faite pour diminuer la gloire de Salomon et préparer le schisme prochain. Que l'on ne parle point du crime de lèse-majesté ; qu'on ne le dise pas impossible tandis que vivait le Roi ! L'histoire nous apprend d'autres outrages et plus graves que celui d'un drame intime.

L'auteur du *Cantique des Cantiques* ne serait-il pas un de ces cavaliers trop jeunes et trop jolis, qui accompagnaient Salomon quand le Roi allait au délicieux jardin d'Etham, un de ces adolescents que le Roi chérissait en vieillissant, comme il avait chéri la belle Egyptienne tant aimée ?

Parmi ces jeunes hommes brillait un bel Ephraïmite, fils de la veuve Zeroua. Son

nom était Jéroboam. La Bible et Josèphe ont laissé le portrait de cet adolescent, qui devait plus tard porter un lambeau du manteau du grand roi. Jéroboam était grand et mince, avec la taille du lion passant et dressé. Les yeux de cet être rare avaient des effarements adorables, des regards profonds qui tombaient en feux sur les filles de Sion. Cette jeune et délicate chair où vibraient les premières ardeurs de la vie n'avait pas encore la mâle beauté qui sied au guerrier. Mais cette beauté était plus royale que n'avait jamais été celle de Salomon. Tout l'être avait ce charme étincelant dont la nature revêt, comme d'une cuirasse d'or, les êtres faits pour dominer. Jéroboam avait une de ces têtes de lumière et de clarté qui n'ont pas de sexe en leur jeunesse mais qui, en un jour, se virilisent et deviennent plus belles en devenant terribles tout à coup.

Au temps où l'éphèbe Jéroboam avait sa première beauté, une beauté éclatante comme la sonnerie d'un instrument de fête, en ce temps là Salomon l'accabla de sa faveur royale et ressentit pour lui un de ces

sentiments du fond desquels les rois méprisent la colère de Dieu.

A vivre dans le rayonnement de la cour, Jéroboam prit du goût pour la royauté. A souffrir la passion du vieillard il prit du mépris pour le Roi.

Un jour, le fils de la veuve sortit de Jérusalem et suivit la route d'Ephraïm pour aller revoir sa maison et ses parcs. Sur la route, il rencontra un vieux nabi, âpre et sévère, qui haïssait le roi Salomon, parce que le fils de David avait fixé pour toujours la Barque d'alliance et sa gloire dans le temple de Jérusalem.

Sur les épaules lasses du nabi flottait un long manteau que le nabi coupa en douze morceaux. Puis il prononça des paroles prophétiques, annonçant à Jéroboam dix parts de royauté dans l'héritage de Salomon.

La rencontre entre le nabi et le jeune homme fut peut-être moins poétique et moins imprévue que ne le dit la légende. En tout cas, le vieux prophète et Jéroboam firent une alliance de haine contre Salomon. Le *Cantique des Cantiques*, la puissante satire contre le despote affaibli, paraît être

une des armes de combat forgées par les deux alliés ou leurs partisans. Ils durent jouer et réciter en secret l'œuvre amère, ceux qui reprochaient au Roi la multiplicité de ses épouses et les débordements de sa luxure. Jéroboam dut répandre partout le drame politique qui fouaillait Salomon, et les échos des montagnes répondirent avec allégresse aux paroles des acteurs improvisés qui proclamaient la victoire de l'amour rustique sur les richesses, les triomphes de la bergère sur la puissance royale. Le début de la pièce rappelait aux paysans les courses cruelles des gens de Salomon, cherchant, parmi les villages et les vignes, de belles jeunes filles pour la couche royale.

Salomon est devenu le roi de la sagesse et de l'infaillibilité, mais quand le recul du temps a permis de voiler les faiblesses humaines de ce dieu des humains.

Sa naissance même était marquée d'une honte. Né peut-être de l'adultère de David et de Bethsabée, ou au moins d'un mariage préparé par un double crime, Salomon usurpa fort malhonnêtement le trône, sur Adonias, son frère aîné.

Adonias, fils de David et de Hagguih, voulut se consoler dans les joies d'un lit, après la douleur d'un trône perdu. Il chargea Bethsabée de demander à Salomon la jeune Abischag, la plus radieuse aurore parmi les matins d'Israël. Sans doute d'accord avec Bethsabée, Salomon feignit une grande colère et fit massacrer son frère Adonias.

A la honte du meurtre s'ajoutait la lâcheté d'un serment trahi, car Salomon avait juré que son frère découronné « ne perdrait pas un cheveu de la tête ».

Salomon fit mettre à mort Joab, général de l'armée, qui avait appuyé les droits d'Adonias. Le fier compagnon de David fut frappé dans le tabernacle de Dieu et au coin de l'autel. Nouveau sacrilège doublant un nouveau crime !

Enfin Schimei, qui avait insulté David, Schimei, à la nature ardente et souple, fut massacré sur l'ordre de Salomon.

Ainsi s'affermit par trois crimes la royauté, dans la main sacerdotale de Salomon.

Il possédait cette puissance contre laquelle on commence à se révolter seulement

quand celui qui la possède commence à faiblir.

Salomon semble, à travers le temps, avoir manqué de suite dans les actes, sinon dans les idées : il fit bâtir le Temple et favorisa le clergé. Puis il devint tolérant et pratiqua l'idolâtrie. La prospérité et la grandeur du règne sont peut-être sortis de cette tolérance. Salomon feignit de se donner à l'idolâtrie, pour mieux plaire aux femmes, et ce culte de la femme a été le plus sincère de cette longue et royale existence. Il fut à peine atténué aux heures où les jeunes hommes eurent quelque empire sur les sens épuisés du roi. Salomon fut, en sa vieillesse, plus épris de beauté et d'amour qu'en sa jeunesse. C'était le regard de la femme qu'il cherchait encore dans les yeux de l'éphèbe.

Les historiens disputent pour savoir si Salomon est mort impénitent ou converti. Il est fort probable que si le grand roi était mort dans les bras des prêtres, l'Ecriture sainte en tirerait gloire. Elle est muette sur le sujet de la conversion de Salomon.

Il est certain qu'il ne congédia jamais les belles filles idolâtres dont il avait ouaté sa couche.

Les temples en l'honneur des faux dieux et les hauts lieux qu'il avait construits, pour se reposer d'avoir édifié le vrai Temple, ne furent pas détruits sous son règne ; ce fut Josias qui les fit raser. Au surplus, la grande majorité des Pères de l'Eglise et des auteurs croient que le roi Salomon est mort dans l'impénitence finale.

Rien ne prouve que cette attitude traitée d'impénitence fut autre chose que de la sagesse.

Le *Cantique des Cantiques* est animé de tant de haine contre le grand roi, et le peuple d'où est sortie cette œuvre, avait tant de sens pratique que cette colère ne peut s'être levée que contre un être vivant et en décadence. Montrer la victoire d'une bergère sur le Pacificateur, c'est décapiter le roi de la couronne d'amour, dont chaque fleur était une femme.

Le héros de la pièce est donc la victime, et cruellement immolée. Le *Cantique des*

Cantiques n'est pas seulement sur Salomon il est contre Salomon.

Mais le drame satirique sur l'aventure du roi et de la Sulamite est aussi une œuvre de philosophie générale, de morale universelle. C'est le privilège des très belles choses de porter en elles leur date comme un sceau et d'être, par surcroît, de tous les temps, parce qu'elles sont humaines : le Tartuffe fait la satire de mœurs aujourd'hui périmées, et il reste pour jamais un chef-d'œuvre sans âge.

De même le *Cantique des Cantiques* passe par dessus la couronne de Salomon et monte à une thèse éternelle. Il célèbre le triomphe de la passion sur les richesses, de l'amour jeune sur la gloire vieillie. Il crie aux générations qu'aimer c'est être fort, qu'aimer c'est être riche, qu'aimer c'est vivre !

Dans toutes les littératures, des poèmes ont consacré cette thèse glorieuse. Mais il est curieux de noter que le moyen-âge a donné en France une pièce dramatique qui semble calquée sur le *Cantique des Cantiques*. Dans une œuvre de valeur, M. Eugène

Lintilhac (1) a longuement admiré et analysé cette Moralité qu'il appelle « un vrai drame, et fort remarquable ».

Le titre est long. C'est : « La nouvelle moralité d'une pauvre fille villageoise, laquelle ayma mieux avoir la teste couppée par son père que d'être violée par son seigneur, faite à la louenge et honneur des chastes et honnestes filles. » (2)

Ce titre est d'ailleurs une aimable supercherie de l'auteur inconnu. Car l'honnête fille n'eut pas la tête coupée.

Nous voyons d'abord un pauvre serf qui se lamente sur la mort de sa femme qui a laissé un grand vide. Suivons l'analyse, exacte et claire, de M. Eugène Lintilhac :

Heureusement sa fille Eglantine reste au veuf, diligente et qui remplace la mère. Elle a, en effet, le cœur à l'ouvrage. Ainsi la maison marche, mais que ferait le bonhomme sans elle ?

---

(1) *Histoire générale du Théâtre en France*, par Eugène Lintilhac. Tome 1 : Le théâtre sérieux du moyen-âge. p. 317.

(2) Charles Brunet. Bibliothèque nationale Z. tome 1. p. 27 sq.q; et les frères Parfait, op. c. tome III, p. 145.

Ma vie me serait trop dure,
Si vous me laissiez, mon enfant.

Cependant le malheur rôde autour de la pauvre maison. Voici le « seigneur de la ville », un beau fils à la mode, un gorrier, à en croire les premiers mots de son dialogue avec son valet :

Mon valet, ay-je beaux habits ?

Mais il a une vilaine âme, car il est en quête de filles à forcer. Sur sa demande son valet lui indique :

La fille au pauvre Groux-Moulu,
Eglantine au beau corps menu.

Sur le portrait que le drôle lui fait de la belle, il l'envoie auprès d'elle pour la lui amener : il faut qu'elle vienne en sa serre.
Justement la fille se trouve seule à la maison, le père étant allé fendre du bois pour cuire la lessive. La manière dont Eglantine accueille le courtier d'amour est d'abord piquante, et nous rend plus émouvante, par contraste, l'horreur de la situation qui suivra. Le valet a cherché de prime abord

à amadouer la belle, en le prenant sur le beau ton et parlant du cœur transy de son maître ; à quoi elle a répliqué, entre autres mots poignans (piquants) par celui-ci que ne désavouerait pas Dorine :

Or s'il a froid, si le couvrez ?

Mais le ton va changer. Sur le rapport de son valet, le seigneur déclare qu'il veut la fille « soit par force, soit autrement » ; et il renvoie son factotum avec cet ordre à transmettre au père :

Et luy dy que je luy commande
Qu'il me convient avoir sa fille

sinon il la réduira à l'extrême misère. Mais si Groux-Moulu allait se fâcher, objecte le valet qui a plus de langue que de bravoure, et me « donner du boys au dos » ? Il serait pendu ou « brûlé entre cent fagots » répond le seigneur.

Cependant le père qui achevait de fendre son bois et y suait d'ahan, se félicitait, quoique « aussi pauvre que Job », d'être heureux en sa pauvreté, grâce à sa fille.

Entre temps le valet a transmis à Eglantine les propositions pressantes du seigneur, avec offre de vêtements et de parures, de quoi « se marier richement », mais la brave fille lui a riposté :

Ce seroit très belle parure
Mais mon corps ne seroit qu'ordure

Comme il veut user de violence, Eglantine appelle à l'aide. Le père accourt, et va rosser le coquin qui prend la parade avec ce mot : « Je suis au seigneur de la ville » ! La fille est la première à calmer son père : « Vous seriez tué, lui crie-t-elle, et moy à honte diffamée ». On s'explique donc :

LE PERE

La veut-il prendre en mariage?

LE VALET

Nenny, mais c'est pour s'en servir.

LE PERE

J'entends : avoir son pucelage.

LE VALET

Voilà le point : mais on lui donnera.

Le père fait déloger le valet en le menaçant de sa cognée ; puis le coquin ayant montré les talons, il devise de la situation avec sa fille.

Là-dessus arrive le seigneur furieux, armé. Il adresse au père des invectives que le plat valet répète en écho ; puis, le rouant de coups, le réduit à crier merci avec sa fille.

J'emméneray ta fille par bieu !

crie le forcené. A quoi le pauvre homme se résignant, ne trouve que ceci à répondre :

Tout vostre plaisir en ferez :
Où force règne, droit n'a lieu.

La scène est lamentable et en dit long sur le bon vieux temps. Le seigneur continue de plus belle ses vociférations atroces avec son coquin d'acolyte pour les répéter.

Eglantine ayant obtenu « une heure de respit », adresse à son cynique ravisseur, avec une feinte résignation, ces paroles qui contiennent une équivoque dramatique :

LA FILLE

Car je suis contente d'aller
Après, là où il vous plaira.

LE SEIGNEUR

Je vous en croy bien sans jurer
Car vostre proffit y sera.

LA FILLE

Maudit soit qui vous en fauldra (décevra)
Si je ne meurs, je seray preste.

Suit une scène singulièrement émouvante. Le tyran parti, Eglantine s'en prend à sa beauté et à sa jeunesse, qui ont attiré le malheur sur la pauvre maison.

Elle communique au pauvre homme l'héroïque résolution qu'elle a prise. Elle se tuerait bien pour échapper à son tyran, mais elle serait damnée ; c'est donc à son père à la sauver à la fois du déshonneur et de la damnation, et elle lui tend une épée.

Le seigneur qui est aux écoutes s'écrie en aparté :

Je suis ici près à l'escoute.
Mais j'ai de ce que j'oy (entends) *pitié.*

Quand il voit l'action prête à suivre les paroles, il s'élance :

Que feras tu ?
Méchant, tu en seras pendu...
O vénérable créature !
Je renonce à ma folle cure (préoccupation).
Pardonnez moi, pucelle gente...

L'admiration a chassé le libertinage. Le libertin converti fera du père le gouverneur de ses terres, « son maistre et amy », et, ayant pris un chapeau de fleurs, il met sur la tête d'Eglantine cette « couronne de chasteté », en déclarant au père et à la fille qu'il les « affranchit de servitude ».

Monseigneur, tant qu'il m'est possible
Je remercie Votre Altitude.

répond la fille ; tandis que le valet converti lui aussi, sans doute, se permet de tirer la morale à l'usage des tendrons :

Bien va à qui bien s'adonne :
Pucelettes, regardez-y !

Cette pièce, aïeule délicate et charmante de cent drames, est-elle autre chose que le *Cantique des Cantiques*, tamisé par la morale moderne ? La fille c'est la Sulamite ; le seigneur, c'est Salomon. Seuls les frères, marchands de leur sœur, sont remplacés par un père soucieux de la vertu de sa fille. Comme le drame du moyen-âge n'est pas une satire, mais une pièce respectueuse de l'autorité, le seigneur se convertit. Plus puissant, plus humain l'auteur du *Cantique des Cantiques* termine brusquement sur la défaite de Salomon. Il ne dit ni la vengeance, ni la magnanimité du roi. Nous savons le triomphe de la Sulamite. Quel sera le lendemain de ce triomphe ? peu importe dans la lumière de l'Orient. Et le drame du *Cantique* est tout inondé de cette lumière.

Joué sans théâtre, il était joué sans décor. L'auteur avec une souplesse admirable, augmente l'effet en faisant connaître par les menus détails le cadre dans lequel se meut l'action. Le chœur se charge de pein-

dre le décor. Le fond du tableau, c'est la Jérusalem, non celle de David (1) mais celle de Salomon, agrandie et embellie, devenue capitale d'art, d'humanité et d'amour.

David n'avait cherché pour sa capitale que le caractère sacré et la force : « Il ne sera jamais troublé, promettait le vieux roi, celui qui habite Jérusalem. Autour d'elle, se dressent les montagnes et Dieu se tient autour de son peuple. »

Et David avait conduit la barque d'alliance, en la ville à peine dressée. A Salomon fut réservé l'honneur de construire le Temple et d'enlever aux hasards d'une tente le précieux dépôt. Ce temple est le fond du paysage où se déroule le drame du *Cantique des Cantiques*. On le voyait du Paradis, ce jardin à l'entrée duquel se dressait un pavillon d'attente.

Jérusalem est la ville élevée. Toutes les routes montent à Jérusalem, sauf celle du

---

(1) Voir Robinson t. I. 12-194. — Barclay, *The city ofthe great king or Jerusalem, as it was, and it is and it is to be.* — G. William, *The holy city.* — Dr. Titus, Tobler. *Zwei Bucher Topographie von Jérusalem und seinem Umbungen.*

sud qui descend d'Hébron. Et pourtant la ville sainte n'est pas sur une montagne comme tant d'autres villes ou villages de Palestine. Elle est à l'extrémité d'un haut plateau. Elle est assise sur ce plateau comme sur une forteresse, au lieu d'être ouverte à tous comme Jéricho ou Damas, Gaza ou Tyr. David en avait fait le mont-sanctuaire. Salomon en fit la montagne royale, le haut trône d'où sa gloire devait s'épandre à travers le temps et l'espace.

M. E. Ledrain, dans son histoire d'Israel, a décrit, en archéologue précis et en poète épris, cette Jérusalem de beauté (1). Quand le palais fut construit, Salomon transporta la résidence de ses femmes à Millô, avec une grande solennité. Autour des neuves constructions se dressait un mur, qui protégeait un paradis, ou parc, planté d'arbres rares et de fleurs précieuses, orné de pavillons élégants. C'est dans un des pavillons, vers l'entrée, que la Sulamite attend et voit Salomon. Le décor même donne à

(1) *Histoire d'Israël*, par E. Ledrain. Tome 1, p. 332 et suiv.

l'auteur l'occasion d'exercer sa verve contre le roi. La description du palanquin faite par le chœur, semble être un hors-d'œuvre. Et c'est une cruauté admirablement placée dans l'action. N'est-ce pas accomplir un raffinement féroce que de rappeler à la Sulamite et aux spectateurs que ce palanquin a été fait par ordre du roi, pour d'autres amours?

Elle est d'un art parfait, cette évocation du mariage de Salomon avec la belle Egyptienne, au moment où l'apparition du lit sublime et charmant souligne l'inconstance royale.

Le passage du palanquin donne au chœur l'occasion d'informer la Sulamite d'un passé qui sera son demain à elle, de lui prédire discrètement un abandon qui suivra les plus beaux transports : ce qui fut de l'autre et des autres sera de celle-ci !

Tel se déroule le *Cantique des Cantiques*, simple satire morale en un acte. Ce qui est le plus étonnant c'est que chaque génération ait pu cueillir dans ce court poème de la beauté selon le goût de l'heure, sans épuiser la beauté absolue de l'œuvre, sans la soupçonner le plus souvent.

Salomon dut voir en cette satire — car il ne put l'ignorer — le présage de la fin, l'annonce du soir ténébreux. Peut-être la connaissance du poème lui donna-t-elle la volonté de faire emprisonner l'ambitieux Jéroboam. Mais Jéroboam avait fui la colère du souverain. Dans les plis de sa robe il avait emporté l'œuvre de révolte et l'esprit de révolte.

Il ne restait plus au roi tassé sur son trône d'ivoire qu'à devenir immortel en répandant sa tristesse de sublime désabusé dans le poème de l'Ecclésiaste.

V. — L'EMPEREUR - GENTILHOMME

Sa Majesté François-Joseph

Au Président Guillaume Singer.

L'Empereur-Gentilhomme

Sa Majesté François-Joseph

Cette conférence fut faite au Caire le 16 janvier 1913.

Le plus simple des hommes est François Joseph I, Empereur d'Autriche, Roi Apostolique de Hongrie, Majesté impériale et royale, Roi de Bohême, de Dalmatie, de Croatie, d'Esclavonie, de Galicie, de Lodomérie et d'Illyrie, Roi de Jérusalem, etc, Archiduc d'Autriche, Grand Duc de Toscane et de Cracovie, Duc de Lorraine, de Salzbourg, de Styrie, de Carinthie de Carniole et de Bukovine, Grand Prince de Transylvanie, Margrave

de Moravie, Duc de la Haute Silésie, de la Basse Silésie, Duc de Modène, de Parme, Plaisance et Guastalla, Duc d'Auschwitz et Zator, de Teschen, de Frioul, de Raguse et Zara, Comte princier de Habsbourg et Tyrol, de Kybourg, Goritz et Gradisca, Prince de Trente et Brixen, Margrave de la Haute et de la Basse-Lusace et en Istrie, Comte de Hohenembs, Feldkirch, Brigance et Sonneberg, Seigneur de Trieste, de Cattaro, et de la Marche Wende, Grand-Voyvode de la Voyvodie de Serbie.

Elles sont différentes et semblables, jumelles mais étrangères, les deux dernières images de François-Joseph.

L'une le montre en habits de Majesté Apostolique : sur l'uniforme collant et précis, sur les broderies, sur les tresses d'or, sur les orfrois, sur les plaques, sur les grands cordons, le lourd manteau doublé d'hermine tombe et s'étale, sans écraser les épaules du vieillard mince élégant et frêle qui, tête nue, regarde de ses yeux pâles la couronne sur laquelle se pose une main très petite mais ferme et volontaire.

Dans un autre portrait, le même homme est en habit de chasse ; gros souliers, bas de laine, culotte brune, veste de bure à col, parements et retours d'un vert violent, boutons en corne de cerf, petit chapeau mou, chargé à l'arrière de cette aigrette de poils et de plume qui donne un air étrange aux chasseurs viennois. Les mains tiennent un lourd fusil, avec le geste qu'elles auraient en serrant une arme de guerre.

Dans l'un et l'autre portrait, la tête est exactement la même non seulement de traits, mais d'attitude et d'expression. Elle est posée droite, sans inclinaison, ridée, fine, encadrée des favoris historiques, attentive et souriante, avec de la mélancolie dans la courbe des lèvres, avec de la bonté réfugiée dans un regard très doux.

Ici et là, dans la photographie familière et dans le portrait officiel, François-Joseph reste l'empereur le plus impérial qui soit, le souverain le plus majestueusement simple qui puisse être vu, le premier vieillard du temps, celui qui monte dans le respect des peuples, de ses peuples, de tous les peuples et devient — son nom disparaissant dans

la majesté de la fonction — le grand prévôt de l'Europe, magnifique et vénéré pour avoir arrêté la guerre à l'extérieur et les révolutions à l'intérieur. Ce qui domine dans les images de l'homme comme dans l'homme, c'est l'air — le grand air — de naissance, sans apprêt, morgue ni hauteur, cet air qui force au respect les grands et les humbles et les rend égaux devant une supériorité inconnue mais incontestée.

Cet air là révèle les qualités du métier de roi, dans un temps où il est difficile de se tenir en roi devant les peuples : la dignité, la patience, l'inflexibilité douce, le sang-froid et la droiture qui simplifie tout.

Un grand artiste, un bel écrivain, un général heureux, un subtil diplomate peuvent être analysés, vus par les détails. Un empereur, qui est vraiment impérial, ne prête pas à l'examen. Il faut le voir en bloc. C'est une magnifique synthèse devant laquelle l'analyse échoue toujours.

Deux traits peignent mieux François-Joseph que les longs efforts de la plume ou du pinceau.

Les souverains ont maintenant coutume de porter, dans les cérémonies officielles, une cotte de mailles, en métal très léger, qui sert de doublure à l'uniforme et doit préserver le buste contre les balles ou le poignard.

Après l'assassinat de l'Impératrice, le grand-maître de la maison impériale proposa une cotte du dernier modèle à son auguste maître.

— Une cotte de maille secrète ! répon dit l'empereur. En porte qui voudra ! Je ne mettrai ce vêtement que le jour où la mode permettra de le porter, brillant et visible, avec un casque par dessus le marché.

Et l'empereur-roi reste aujourd'hui le seul souverain de l'Europe qui se montre à la foule protégé par le respect qu'il inspire.

L'autre trait souligne le sentiment que le vieillard a de son devoir royal. Un des souverains les plus turbulents de l'Europe, disait un jour à François-Joseph :

— Moi j'aurais fait ainsi ; moi j'aurais dit cela...

Le successeur de Marie-Thérèse écouta longuement les conseils indirects qui lui étaient donnés. Il encouragea même du geste

et du regard son visiteur. Puis il répondit simplement, avec cette voix de confidence, qu'il a volontiers adoptée depuis les dernières angines :

— Vous avez sans doute raison ; vos arguments sont excellents. Mais il vous manque cinquante années de règne pour me persuader.

Hors ces deux anecdotes, il en faut rarement citer : celles qui courent sont fausses et menteuses. Le biographe, chiffonnier de l'histoire, ramasseur de bouts de faits, trouve peu à glaner dans la longue existence de l'empereur.

François-Joseph est tellement souverain — et depuis si longtemps — qu'il échappe aux curiosités de détails et appartient déjà aux larges perspectives de l'histoire, de la grande histoire qui tourne sa tête pensive vers la lumière des générations.

Né à Vienne, le 18 août 1830, François-Joseph fut dès l'entrée dans la vie, traité en futur empereur. Fils aîné de l'archiduc François-Charles et de l'archiduchesse Sophie, il était séparé du trône par deux degrés. Sur le premier se tenait Ferdinand, celui qui

devait plus tard abdiquer en faveur de son neveu. Sur le second, le père même de François-Joseph affirmait déjà sa volonté de ne jamais accepter le pouvoir.

Les grandes ombres des couronnes impériales et royales tremblèrent donc sur le premier sommeil du petit prince.

Son éducation fut commencée avec passion par son grand-père, François (II comme empereur d'Allemagne, I comme roi de Hongrie).

Le souverain était le beau-père de Napoléon et le continuateur de Joseph II. Les augustes encombrements de son gendre, les guerres de la République et de l'Empire ne laissèrent à l'empereur François le loisir d'appliquer ses idées qu'après 1815. Il voulut les inculquer lui-même à son petit fils et l'archiduc François Joseph marchait à peine que déjà il suivait les leçons quotidiennes de l'empereur. Le vieillard et l'enfant jouaient, se promenaient et travaillaient ensemble. Un tableau, célèbre en Autriche, et signé de Pierre Fendi, a gardé le souvenir de ce début dans la vie.

La scène se passe devant le charmant château de Laxenbourg — la plus gracieuse architecture qui soit parmi les demeures de la maison d'Autriche. — Le grand-père tient dans ses bras le petit archiduc François-Joseph qui glisse des pièces d'or dans la cartouchière d'un soldat, immobile, au port d'arme.

A ces premières années d'intimité avec l'empereur, à cette éducation où l'élève semblait gouverner le maître, succéda le régime habituel des Habsbourg. Il est traditionnellement dur ce régime ;

— Il ne faut pas habituer les enfants à la chaleur et aux gâteries, disait Marie-Thérèse.

Joseph II écrivait plus tard, à propos de l'éducation du futur empereur François :

« Chacun de mes sujets peut dire que son fils sera utile à l'Etat, s'il est bien élevé. Mais les enfants des particuliers ne nuisent qu'à eux-mêmes si leur ignorance les éloigne des emplois et des charges.

« L'héritier d'un trône est dans un autre cas : comme il a l'obligation d'occuper le trône, il ne faut pas se demander s'il

sera bien élevé. Il doit l'être et avec de vastes connaissances sous peine de nuire dans les branches de l'administration qu'il ne connaîtrait pas. »

François-Joseph fut élevé selon ces principes en même temps que ses deux frères, les archiducs Maximilien et Charles-Louis.

La direction générale des études fut confiée au comte Henri de Bombelles, gentilhomme d'origine française, père du comte Charles de Bombelles, qui devait être le compagnon fidèle de l'empereur et diriger plus tard la maison de l'archiduc Rodolphe. Le premier précepteur de François-Joseph fut le comte Coronini, qui portait dans son cerveau toute la grâce et toutes les idées du XVIIIe siècle.

François-Joseph a conservé ses cahiers d'écolier, les notes et les récompenses de ses professeurs. Il les montre volontiers à ses petits enfants, comme s'il prenait plaisir à revivre les heures lointaines où il n'avait pas encore passé par l'école de la douleur.

François Joseph fut un enfant exact et timide, volontiers solitaire, courageux. Il

portait en lui le beau don qui lui a tant servi dans les malheurs publics et dans les douleurs privées : il avait le calme d'un jeune dieu. Un jour, dans une rue étroite, un attelage emballé frôla le jeune prince :

— Mais, Monseigneur, pourquoi n'avez-vous pas fui. Vous ne précipitiez même pas votre démarche, demanda l'aide de camp.

— Vouliez-vous, répondit l'Archiduc, que l'exemple de la panique fût donné par moi ?

A treize ans, François-Joseph apprenait le latin, le grec, le français, l'anglais, le hongrois et l'italien.

— Je ne sais pas, dit-il encore aujourd'hui, comment je n'ai pas perdu l'allemand dans cette tour de Babel !

Mais sa vocation le dirigeait vers les sciences militaires que lui enseignait le plus brillant officier de l'armée impériale, le colonel de Hauslab.

Ce gentilhomme apprit si bien au premier gentilhomme de l'empire à triompher de ses aversions, que François-Joseph devint un des meilleurs cavaliers du temps,

après avoir eu le dégoût, l'horreur même, de l'équitation.

Cependant l'avènement au trône devenait une certitude. Le peuple s'accoutumait à saluer l'archiduc François-Joseph avec plus de cérémonie que ses frères ou ses cousins. Seul, l'intéressé semblait ne rien voir et ne rien prévoir. Il ne dépouillait sa timidité que pour devenir plus souple et plus simple.

A seize ans, François-Joseph se mit à étudier la jurisprudence. Il suivit les leçons du conseiller d'Etat Pilgram, avec l'exactitude et le soin qu'il avait donnés aux cours militaires de ses maîtres.

L'abbé Rauscher, qui devait être plus tard cardinal-archevêque de Vienne, enseigna la philosophie et la religion au jeune prince, qui fut dès le début ce qu'il est dans le soir magnifique de son règne : un catholique impérialement catholique, avec la majesté de l'exemple à donner, avec une indépendance fière vis-à-vis des personnes.

Dieu a certes pris une grande influence sur les décisions de son règne. Les prêtres n'ont pas été appelés à donner des conseils

sur les choses terrestres. François-Joseph n'a jamais redit à un cardinal le mot de son ancêtre :

— Parlez moins haut, Monsieur le Cardinal. Vous m'empêchez d'entendre Dieu.

Mais François-Joseph a placé le clergé de l'empire à la plus haute marche du sanctuaire, près de l'autel, en le priant de ne pas descendre.

Le dernier maître de François-Joseph, le plus écouté peut-être, fut le prince de Metternich, qui était alors en pleine moisson de gloire, vainqueur de Napoléon, arbitre des rois coalisés.

Que durent être les conversations hebdomadaires (deux heures chaque dimanche) de l'apprenti souverain et du diplomate dont la pensée et la volonté ne flottèrent ni ne descendirent aux heures où tous les souverains se tassaient sur leur trône devant le grand parvenu de la Révolution française ? Le vieillard dut révéler à son impérial disciple tout ce qu'il cache dans ses Mémoires.

— M. de Metternich, a dit François-Joseph, m'apprit à ne jamais désespérer de rien, la mort seule étant irréparable.

Le jeune prince apprit à ne jamais perdre une heure du jour. Il fixa lui-même son lever à quatre heures du matin, et aujourd'hui encore il est fidèle à cette habitude qui étonne ses aides de camp et les hauts dignitaires de l'entourage.

Au milieu des graves études, le jeune prince trouvait du temps pour les « arts d'agrément » et dessinait avec une élégance précise. Le cabinet de travail de l'archiduc Rodolphe était orné de cent dessins faits par l'empereur, son père, au cours d'un voyage en Italie. Pierre Geiger, peintre à la mode. avait été le professeur de François-Joseph.

Les débuts du prince dans la vie publique se firent à Pesth. Le 16 octobre 1847, l'empeıeur Ferdinand chargea son neveu de le représenter à l'installation de l'archiduc Etienne, nommé gouverneur de la ville.

Le jeune homme portait avec grâce le bel uniforme des hussards. Son visage, alors entièrement rasé, avait une expression de mélancolie qui plaisait à la foule et d'énergie qui faisait prononcer aux vieillards le nom de Marie-Thérèse. La sympathie de-

vint enthousiaste, quand le délégué de l'empereur prononça son discours en magyare, sans accent, avec une péroraison où passait toute la gloire des siècles, toutes les victoires de la Hongrie. Louis Kossuth, lui-même, tomba sous le charme et déclara, le 3 mars 1848, en pleine diète de Pozsony :

« François-Joseph est le rejeton superbe des Habsbourg ; il a su gagner l'affection de la nation entière par des paroles inoubliables. »

Ce jugement du grand révolutionnaire a été pour l'empereur pendant cinquante années, un bouclier contre les colères hongroises. Il a placé le nom de François-Joseph au-dessus des querelles populaires et des haines politiques.

Les débuts militaires de l'archiduc se firent en avril 1848, à l'armée d'Italie, commandée par le maréchal Radetzky. L'accueil du maréchal fut sec :

— La présence de Votre Altesse me crée mille difficultés. S'il vous arrive un malheur j'en serai responsable ; si vous êtes pris par l'ennemi, cette belle aventure annulera tous mes succès. »

L'archiduc répondit simplement :

« Monsieur le Maréchal, je ne sais pas s'il était opportun de m'envoyer ici. J'y suis par ordre et l'honneur me défend de partir sans avoir essuyé le feu. »

Ce fut ainsi que François-Joseph assista le 6 mai au combat de Santa Lucia, faillit être emporté par un boulet et reprit le chemin d'Inspruck.

Dans le même temps, les comtes de Bombelles et de Coronini cessèrent leurs fonctions. Le comte Grünne devint grand-maître des cérémonies, et le comte Mensdorf de Pouilly, premier chambellan.

Puis ce fut le vrai début dans la vie. La première rencontre avec la révolution. Les émeutes d'Octobre surprirent la Cour à Schoenbrunn. Ce fut la retraite, la fuite plutôt, de Vienne à Olmütz, dans des berlines antiques, sans bagages, avec la peur en trousse. François-Joseph ne voulut pas de cet équipage et fit la route sur un cheval de relais, à la portière droite de la voiture impériale.

Le vertige de réaction, la folie de l'absolutisme prit la petite troupe dès qu'elle fût en sûreté dans la forteresse morave.

Les propositions de la Russie, les déclamations des vieux légitimistes dominèrent les voix calmes des conseillers les plus sages.

François-Joseph fut instruit dans ce courant d'air, des projets qu'on avait sur lui. Il n'en continua pas moins pendant huit jours ses études de droit canonique et il cacha ses inquiétudes, les troubles de sa conscience dans les vieux textes latins, solennels et morts.

Tous les doutes se dissipèrent, toutes les hésitations cessèrent quand Ferdinand eut prononcé le mot de devoir. Par devoir, François-Joseph accepta la charge qu'il devait porter de longues années avec l'ampleur du devoir accompli.

Il n'eut qu'un cri de regret :

« Et maintenant, ô ma jeunesse, adieu ! »

L'abdication de l'empereur Ferdinand, la renonciation de l'archiduc François-Charles et la proclamation de François-Joseph se firent à neuf heures du matin, dans le

palais archiépiscopal d'Olmütz, le 2 décembre 1848, parmi la désolation d'un paysage d'hiver sous un dais de nuages lourds et bas, dans la lumière intermittente d'un ciel que la blancheur de la terre et des toits couverts de neige faisait paraître plus sombre. Des fenêtres de la grande salle on ne voyait que les bras dénudés des grands arbres noirs qui semblaient se tendre vers les murs jaunes du palais. Les êtres, le ciel et les choses formaient une triple harmonie de lente tristesse, de pesante inquiétude.

Seuls, les archiducs et les ministres se tenaient dans la salle du trône. Mais les personnages de la Cour et les fonctionnaires de la ville étaient réunis dans les antichambres sans connaître l'objet de la convocation reçue dans la nuit.

Le prince de Schwarzenberg se tenait debout près d'une table éclairée par un lampadaire de vingt bougies. D'une voix qui tremblait, il lut l'acte de majorité de François-Joseph, la renonciation de François-Charles, et l'abdication de Ferdinand.

Ce dernier document vaut d'être connu pour la simplicité dédaigneuse et brève de la manière :

« Des raisons graves Nous ont fait prendre la détermination irrévocable de déposer la couronne impériale en faveur de Notre bien-aimé neveu, S. A. I. et R. Monseigneur l'archiduc François-Joseph, dont nous reconnaissons la majorité, après que Notre cher frère, S. A. I. et R. Monseigneur l'archiduc François-Charles, son auguste père, a reconnu de son côté, qu'il renonçait pour toujours, en faveur de son fils susdit, à tous ses droits garantis par les lois de Notre Maison et par celles de l'Etat. »

Après la lecture, François-Joseph se dirigea vers son oncle, mit un genou en terre et voulut parler. Mais la voix hésita et les sanglots éclatèrent. Ferdinand prit alors le jeune homme dans ses bras et lui dit, avec cette bonhomie dont il parait sa faiblesse :

« Je l'ai fait de bon cœur. Que Dieu te protège ! Si tu es bon, il sera avec toi. »

Tout cela fut très simplement fait et se passa comme une scène de famille, une

scène où le respect des traditions assure la courtoisie des formalités.

Le prince de Schwarzenberg fit connaître aux invités l'événement accompli et en porta la nouvelle au Parlement autrichien qui siégeait à Kremsier. Le manifeste du jeune empereur est une feuille jaunie par le temps, roulée dans les tempêtes. Mais que les couleurs de cette feuille durent paraître vives et violentes, quand elle tomba sur l'Europe, il y a soixante ans ! Les mots de liberté, de progrès, traînés et salis maintenant, à la suite de tous les peuples et de tous les partis, avaient l'éclat d'un premier printemps.

Il importe de prendre une âme de 1848 pour lire ce document, si oublié qu'il paraît inconnu :

« Reconnaissant par Notre propre conviction la nécessité et le prix des institutions libres et modernes, Nous Nous engageons avec confiance dans le chemin par lequel Nous devons être conduit à la transformation et au rajeunissement de toute la monarchie.

« Sur le terrain de la vraie liberté, sur la base de l'égalité de tous les peuples de l'Empire et de tous les citoyens devant la loi, ainsi que la participation des représentants du peuple à la confection des lois, la Patrie renaîtra dans sa vieille grandeur mais avec des forces rajeunies, comme un édifice inébranlable au milieu des tempêtes, comme une maison spacieuse pour les races aux langages divers, réunies sous le sceptre de Nos aïeux depuis des siècles.

« Fermement résolu à conserver intacts l'éclat de la couronne et le territoire de la monarchie, mais tout prêt à partager Nos droits avec les représentants de Nos peuples, Nous comptons qu'avec l'aide de Dieu, et d'accord avec les peuples, il sera possible de réunir dans un seul et grand Etat, tous les pays et toutes les races de la monarchie.

« Nous subissons de lourdes épreuves ; l'ordre et la tranquillité ont été troublés dans plusieurs contrées de l'empire. Une partie de la monarchie est encore dévastée par la guerre civile. On a pris toutes les mesures pour rétablir partout l'autorité

de la loi. La répression de la révolte et le retour de la paix intérieure sont les premières conditions de la réussite heureuse du grand œuvre constitutionnel.

« Nous comptons à cet égard avec confiance sur le concours complet et sincère de tous les peuples par leurs représentants.

« Nous comptons sur le bon sens des cultivateurs, toujours dévoués, rentrés dans la jouissance complète de leurs droits de citoyens par les nouvelles dispositions légales se rapportant à la suppression de la servitude et à l'exonération du sol.

« Nous comptons sur nos fidèles employés.

« Quant à Notre glorieuse armée, Nous sommes sûr de son courage, de son dévouement, de sa ténacité éprouvée.

« Elle sera pour Nous, comme pour Nos ancêtres, le principal appui du trône, pour le pays et pour les institutions libérales un boulevard infranchissable.

« Nous trouverons chaque occasion propice pour récompenser le mérite, qui ne connaît pas la différence des conditions sociales.

« Peuples de l'Autriche! Nous prenons possession des trônes de Nos pères dans un moment difficile.

« Nos devoirs sont grands et grande est la responsabilité que la Providence Nous impose. Que la protection de Dieu Nous accompagne. »

Le libéralisme du ton, la générosité des espérances ouvertes étaient de l'empereur dans ce programme. Mais le silence menaçant à l'adresse de la Hongrie, le geste méprisant de cet outrage par omission, étaient l'œuvre des conseillers qui causèrent tant et de si grands maux jusqu'au jour où, dans la maturité de son âge, François-Joseph put gouverner seul et faire dans le respect de sa personne l'union provisoire de ses peuples.

Le lieu n'est pas ici où étaler les luttes avec la Hongrie, l'intervention de la Russie et le mot du général, prince Paskiéwitch, à son maître le czar Nicolas :

— La Hongrie gît aux pieds de Votre Majesté.

Il ne faut ni escamoter, ni étaler ces pénibles débuts d'un règne admirable : François-Joseph souverain de dix-huit ans

n'est pas responsable d'excès dont il a plus tard empêché le retour. La majorité se décrète ; la sagesse s'acquiert. Depuis que François-Joseph gouverne, son gouvernement est un modèle de prudence et de paternelle autorité. Son premier entourage lui fut imposé. Les hommes qu'il a choisis lui-même sont tellement les interprètes de sa volonté que leurs noms importent peu. A une époque où l'histoire des peuples est envahie par tout le monde comme les cours de marbre des palais royaux par le peuple, le vieil empereur d'Autriche se dresse seul dans la calme lumière d'un soir admirable. Demandez les noms de ses généraux, de ses ministres; ils sont tous oubliés. François-Joseph seul porte le poids des destins. Les serviteurs, fidèles ou infidèles, ont traversé l'actualité. François-Joseph seul entre vivant dans l'histoire et s'y fixe et s'y grave.

Frappée du triple isolement de la majesté, de la douleur et de la vieillesse, cette tête entre souriante et vivante dans la sérénité de l'histoire.

On sait maintenant que le souverain commença l'exercice de son autorité en

imposant les transformations intérieures promises par le message de 1848. En parcourant la longue liste des améliorations réalisées dès le matin du règne, on comprend la phrase de Schwarzenberg :

« La force de travail s'accroît chez l'Empereur, en proportion de ses occupations et embrasse tout le champ de la jurisprudence. »

Ceux qui s'amusent encore à considérer le grand vieillard comme le dernier féodal oublient qu'il a créé lui-même, comme aurait fait un vieux légiste toute l'organisation judicaire de l'Empire, après avoir proclamé l'égalité de tous devant la loi et aboli la juridiction seigneuriale.

Et comment le jeune souverain rapprocha-t-il sa tête du cœur endolori de la nation hongroise ? En allant lui-même à travers le pays, porteur de paix et d'espérance. Commis voyageur auguste de la fraternité, il parcourut onze mille kilomètres en soixante dix jours et sema dès 1851 les germes d'une affection qui porte maintenant ses fruits.

L'attentat du 18 février 1853 contre la vie de l'empereur mit le scel rouge à la popularité naissante du souverain :

« J'ai failli partager, dit-il, le sort de mes braves soldats ».

Ce mot faisait allusion aux meurtres commis alors par les Italiens.

En même temps que la guérison de l'Empereur, les peuples apprirent ses fiançailles avec Elisabeth, princesse de Bavière, au doux prénom de Hongrie, avec la jeune fille parée de seize printemps que le prince Maximilien et la princesse Ludovica avaient élevée, comme si toute cette beauté, tout ce charme, tout cet éclat de déesse étaient destinés à l'étroitesse d'une existence bourgeoise.

Elle avait seize ans, la princesse Elisabeth, quand elle quitta en avril 1854 la triste demeure de Possenhofen pour la Cour impériale et la ville de Vienne où elle devait tant éblouir, tant être adorée, tant souffrir.

Des yeux qui ajoutaient de la lumière à la lumière, une chevelure qui mettait du soleil au-dessus de l'azur, un teint d'émail, une chair de nacre, le front jonché des roses

de l'aurore, un nez régulier dont les ailes frissonnaient aux caresses du vent, la beauté du matin, la souplesse de l'onde et la douce quiétude des êtres qui vivent sous la loi des souffles ; avec cela des mots gracieux et propices répandus sur les peuples comme une semence de bonheur, telle était l'impératrice nouvelle offerte à l'admiration des générations, parmi la sévérité d'une cour où les vieilles archiduchesses tenaient plus de place que les jeunes princesses.

Ce fut un long cri d'extase quand le jeune couple parut dans la ville, à l'opéra, dans les fêtes. Et le cri se continua à travers tout l'empire pendant un voyage qui fut triomphal en Styrie, en Carinthie, en Carniole, à Venise, à Milan.

Le cri passa la terrible frontière de Hongrie et se prolongea jusqu'à Bude quand, le 11 mai 1857, la jeune impératrice se montra au peuple magyare. N'était-elle pas née princesse de Bavière comme la femme de Saint-Etienne ? Ne portait-elle pas le prénom le plus illustre des saintes dont la Hongrie se couronne ?

Morte maintenant, assassinée au cours des perpétuelles errances dont elle berçait ses deuils de mère, Elisabeth reste pour les peuples de l'Empire, pour ceux qui l'ont vue, même une seule fois, la souveraine idéale, l'éternelle image de la beauté parfaite, enfoncée et comme perdue dans un nuage rose.

Sa légende est déjà faite pour passionner tous ceux qui aiment les lignes souveraines pour retenir les imaginations qui cherchent de la poésie dans l'histoire.

Elle fut l'impératrice plus haute que les calomnies, la femme qui domine les mensonges et les perfidies du haut d'une impassible majesté.

Royale à la cour, elle devint presque divine quand elle voulut effacer elle-même les traces de la couronne sur son front et les remplacer par cette souple tresse de cheveux qui serrait ses tempes et prenait sur elle la forme d'une auréole impériale, d'autant plus lumineuse que la reine errante se mettait plus pieusement dans l'ombre.

Avant la mort de son fils, Elisabeth aimait à cultiver la tristesse, seule poésie qui enveloppe les trônes. Elle avait une mé-

lancolie de reine, une mélancolie désarmée, calme, placide, qui devint orageuse, violente, désespérée, après la fin de l'archiduc Rodolphe.

Elle survécut pourtant et elle voulut continuer à aimer : elle aima la poésie et par dessus tout l'œuvre de Heine, de celui qui a tiré comme d'une harpe saignante, une poésie nouvelle du plus profond de l'âme humaine. Elle aima jusqu'à la fin les eaux de l'Adriatique et de la Méditerranée et les terres où le soleil met le plus d'infini dans la transparence de l'air. Elle promena sur le vieux monde ses pas que l'âge n'avait pas alourdis et qui semblaient aller parmi des lueurs de lune, elle les promena parmi les fantômes visibles pour elle seule le jour comme la nuit. Ce faisant, elle sauva de tout, même de la douleur et du temps son charme délicieux, fait d'attendrissement et de détachement.

Eblouissante et suave jusque devant la mort, elle reste la pure et grande physionomie que le populaire aime sans comprendre, simplement parce que le peuple

a le dégoût de la vulgarité dans laquelle il vit.

Je ne sais pourquoi, en écrivant le nom de cette impératrice, qui s'éloigna du trône comme d'un bûcher et de sa fonction comme d'un supplice, je ne sais pourquoi on pense au mot de ce Wittelsbach du moyen-âge qui parfois avait à soutenir la révolte de son peuple irrité. Le vieux seigneur se retirait alors au fond de son château et exigeait que la belle princesse sa femme parut aux terrasses :

— Je vais faire tomber, disait-il, un jour d'or sur la vermine ! Et le peuple se calmait sous les yeux de la dame.

Le regard de l'Impératrice n'épouvanta pas la main du régicide. Et peut-être ce regard appela-t-il l'arme homicide comme un instrument de délivrance.

François-Joseph et l'impératrice Elisabeth eurent quatre enfants : Sophie, emportée après deux ans d'existence, dans le battement d'ailes des anges ; Gisèle, mariée à Léopold de Bavière ; l'archiduc Rodolphe, lâchement assassiné le 30 janvier 1889 ; et

l'archiduchesse Marie-Valérie, femme de l'archiduc François-Salvator.

Rodolphe appartient à cette liste d'héritiers de couronnes qui n'ont pas régné mais qui ont laissé derrière eux de longues espérances, trompées par la mort seule.

Il est un de ces princes qui meurent aimés du peuple, enviés des souverains et qui restent des personnages de symbole et de légende à la manière de Roland à Roncevaux.

Dans les temps modernes presque contemporains, les frères en espérances de l'archiduc Rodolphe s'appellent : le roi de Rome, le duc de Berry, le duc d'Orléans, le prince Beaudouin, le prince impérial, fils de Napoléon III...

La valeur de l'archiduc Rodolphe était si haute que le prince de Bismarck, en un jour de colère contre le prince Guillaume, disait :

— Si j'avais pour disciple un Rodolphe au lieu d'un Guillaume, j'en ferais un Frédéric II plus grand que le grand.

Sans être pédant, on peut évoquer le souvenir de Platon et dire de l'archiduc Rodolphe ce que le philosophe dit du jeune Charmide :

« Partout où il paraissait, personne ne regardait autre part et tous le contemplaient comme la statue d'un dieu. »

Cette adoration des foules devint tellement gênante pour l'héritier des couronnes qu'il supplia son père d'interdire les applaudissements au cours d'un voyage militaire entrepris par l'archiduc.

Et les hourras interdits par la discipline se transformèrent en toasts dans les réunions privées.

A Gratz, un officier se leva : « Buvons, Messieurs, dit-il, ce verre de beau vin du Rhin à la santé de notre archiduc Rodolphe. Que Dieu et la victoire le fassent un jour empereur allemand, avec toute l'ampleur historique du mot ! » L'officier fut puni ; l'incident fut tenu secret. Mais le lieutenant de hussards n'en avait pas moins traduit le rêve qui hantait les nuits et les jours du fils de François-Joseph.

Curieuse figure que celle du prince endormi dans le silence du tombeau des capucins, à deux mètres du duc de Reichstadt · un chevalier avec la fierté et l'insolence féo-

dale ; un moderne avec le goût des sciences et la folie du progrès dans la démocratie.

En lui, se conciliait l'inconciliable : il était prudent et téméraire, respectueux et indépendant, soumis et révolté, bon élève de l'antique général de Gondrecourt et disciple exalté du professeur Brehm, — presque un révolutionnaire.

Il faisait métier d'homme de lettres et rompait des plumes, qui valaient des lances, contre l'archiduc Jean dans un journal militaire. Il écrivait deux volumes sur le cours du Danube et sur l'Orient. Il préparait une vie de Marie-Thérèse empereur.

Il vivait dans la société des écrivains et des professeurs. Il était cependant capable de répondre ce que répondit Joseph II à un roi, sur les basses fréquentations :

— Si je ne voulais voir que mes pairs, je vivrais dans le caveau des Habsbourg.

Autoritaire de tempérament, libéral d'opinion, l'archiduc Rodolphe serait peut-être devenu un nouveau Joseph II, avec le génie d'une Marie-Thérèse.

Le prince n'était pas beau, mais il devenait superbe quand il commandait, ou

quand il parlait. Je ne sais pourquoi il faisait penser à un être d'acier, corde pour vibrer, pointe pour piquer.

Chargé d'inaugurer la première exposition d'électricité, qui s'ouvrit à Vienne, il sembla prévoir toute la grandeur, toute la force de cette chose, alors petite et curieuse. Il fit un discours très littéraire, lyrique et royal. Il mêla en grand artiste ses espérances dans les jeux de la lumière électrique à sa foi « dans l'océan de lumière que l'Autriche doit encore répandre sur le monde ».

Nous sommes si loin en France de tout ce qui fut absolu que nous comprenons mal les caractères tissés du passé et du présent, comme était celui de l'archiduc Rodolphe. Sa soumission affectueuse à un père dont il ne partageait pas les idées nous échappe, parce que nous ne savons même plus ce qu'est la fidélité du prince au chef de la dynastie, la fidélité de l'officier au chef de l'armée. On en a tant violé de serments chez nous, que la République n'en veut plus demander — même à son armée. Cela lui évitera au moins d'être trahie, si jamais elle tombe sous les coups de l'aventurier prochain.

L'archiduc Rodolphe avait lui, la religion de la tradition, du serment, du passé, et il souffrait de tout son cerveau pour enfermer ces reliques dans le coffret de l'avenir.

Il était ainsi le chef involontaire d'une génération jeune, vibrante et vaillante, qui avait mis son espoir en lui. La jeunesse de son temps avait déposé en l'honneur de ce jeune homme les craintes et les désespérances de la veille.

Enfant, il cueillait les applaudissements des enfants lorsque, sur les terrasses de Schoenbrunn, il jouait au soldat en uniforme d'officier de cavalerie. Plus tard, lorsqu'il allait en inspection faire son métier de vrai soldat le peuple applaudissait l'espérance qui passait.

Vraiment les Autrichiens aimaient autant l'archiduc qu'ils respectent l'empereur.

L'héritier du trône rendait cette affection à son futur peuple et se montrait digne de la popularité qui le suivait.

Ce mystique a été peint comme un violent. Ce lettré a été changé par la calomnie en une sorte de soudard. Ce mélancolique a été baptisé du titre calomnieux d'alcoolique.

Il avait une force grande et rare dont les princes sont à l'ordinaire privés. Il avait deux amis dévoués et sincères : Arthur Potocki, le demi-dieu de Cracovie, et le comte Wilszeck, grand seigneur bohême, mécène des lettres et des arts. Avec eux et ses secrétaires, l'archiduc travaillait et parlait.

Il était sublime en ses accès de colère contre les princes inutiles, contre les archiducs oisifs. A un de ses cousins qui racontait une rude chasse, Rodolphe répondit :

— Quand vous aurez trouvé le cerf, vous ferez bien de chercher le sérieux de la vie !

Rodolphe est utopiste, disaient les princes de Berlin qui ne l'aimaient pas. Maladie de jeunesse, dont le trône eut été le remède amer. Il avait la haine de la police, qu'il croyait inutile, et la folie de l'armée qu'il appelait « l'Ecole de l'humanité. »

Toutes les choses de France intéressaient le prince, « parce que les erreurs même sont généreuses en France », disait-il gracieusement à un Français.

Les choses d'Allemagne l'intéressaient plus encore, parce qu'au-delà des alliances provisoires, il voyait les luttes du passé et les revanches de l'avenir.

Tout cela, les espoirs des peuples, les projets du prince, les rêves de l'armée, la beauté de l'attitude, la grâce des mots souverains, tout a sombré dans l'obscurité d'une nuit mortelle. L'avenir de l'Autriche a été joué entre les quatre murs d'un rendez-vous de chasse.

Le nom de l'archiduc Rodolphe n'est plus qu'un vain son qui frémit dans les mémoires de ceux qui ont aimé le jeune prince. Sa mort est un mystère sur lequel de fausses révélations, des mensonges intéressés, des inventions perfides ont brodé de criminelles arabesques.

Ceux qui savent la vérité sur la nuit de Meyerling descendent les uns après les autres dans le silence de la mort et leur secret s'enfonce avec eux.

Léon XIII qui savait le grand et le menu détail laissa un jour filtrer un rayon de lumière : une princesse du principat romain se traînait aux pieds du pontife pour

obtenir des funérailles religieuses en faveur de son fils mort par suicide. Emportée par la douleur, la pauvre femme finit par crier :

— Saint-Père, faites pour une mère romaine ce que vous avez fait pour un empereur autrichien !

La princesse faisait ainsi allusion à l'ordre donné par le pape d'accorder des funérailles solennelles au mort de Meyerling.

— Je n'ai pas eu de faveur à faire, répondit le pontife : l'archiduc ne s'est pas suicidé.

Ce mot d'un homme qui pesait ses mots dans les balances du génie et de la diplomatie, crée la certitude en face de récits où l'ignorance se complique de la fatuité de paraître savoir.

Les malheurs de l'Autriche tiennent entre les années 1859 et 1867 et forment la suite la plus extraordinaire de défaites injustifiées, de courage trompé, de prudence châtiée. L'Italie d'un côté, la Prusse de l'autre et M. de Bismarck de partout firent échouer les projets les plus sages, les combinaisons les plus heureuses, les courages les plus dignes. Le congrès de Francfort,

tenu dans la ville où les empereurs, ancêtres de François-Joseph, inauguraient jadis leur pouvoir, ne fut qu'un vain arc-en-ciel entre les orages. On sait de quel ton la Prusse répondit au projet de fédération sous la présidence de François-Joseph :

— La Prusse n'est pas seulement l'égale de l'Autriche. Elle la domine par le nombre de ses sujets allemands et elle ne saurait céder le privilège de la présidence fédérale.

Malgré le courage des hommes et des chefs, malgré les exemples donnés par François-Joseph, les armes trompèrent les espoirs de l'Autriche comme avait fait la diplomatie : « l'Autriche procura la paix à l'Europe et on la gratifia de la guerre », a justement écrit l'historien de François-Joseph (1).

Quand le traité de Prague fut conclu entre l'Autriche et la Prusse, l'empire dont Vienne est la capitale n'avait plus rien à perdre sans risquer l'existence : les possessions italiennes étaient aux mains du roi conquérant et heureux, Victor-Emmanuel ;

---

(1) *Kaiser Franz-Joseph*, par Emmer.

l'Autriche était exclue de la Confédération germanique ; l'armée la plus vaillante de l'Europe avait vu ses succès d'héroïsme annulés par deux irréparables désastres. Et les habiles de l'intérieur reprenaient doucement le travail de Pénélope qui devait séparer la Hongrie de l'Autriche.

François-Joseph évita seul ce dernier malheur. Las des incapacités méconnues qui le servaient, il confia la direction de sa politique à l'ennemi de Bismarck, à ce comte de Beust, ancien ministre-président dans le royaume de Saxe, perdu pour le roi Jean par la volonté du futur chancelier du futur empire allemand.

Beust sauva l'Autriche par le parlementarisme organisé, et la Hongrie par l'installation ministérielle du comte Jules Andrassy, le condamné à mort des cours martiales, le pendu — en effigie — de 1849.

Le 8 juin 1867, la dix-huitième année de son règne, François-Joseph put ainsi devenir vraiment roi de Hongrie et Majesté Apostolique par la grâce du couronnement. Pour régner en Hongrie, il ne suffit pas d'avoir le droit et l'hérédité ; le contact seul

de la couronne de Saint Etienne donne l'investiture. Les pays, les hommes, les âmes appartiennent à la relique nationale. Le cérémonial du couronnement n'est pas un vain et fastueux symbole : les Hongrois pensent qu'un souverain, après avoir prêté à la face de Dieu et du peuple le solennel serment gardera la foi jurée et sera le chevalier de la Constitution.

Voilà pourquoi ce fut un grand acte, et définitif et joyeux, quand François-Joseph couronne en tête, monté sur un cheval de pure race hongroise gravit le tertre fait de terre portée de chaque province et lança le geste de son bras armé de l'épée, vers les quatre points cardinaux.

Le monde eut vraiment ce jour-là les yeux fixés sur la capitale de la Hongrie. Les fières montures des seigneurs bannerets pouvaient piaffer, les costumes des magnats pouvaient aveugler la foule de leurs gemmes précieuses, le peuple pouvait crier sa joie, les canons donner leurs salves, les cloches sonner leurs Alleluia. Vraiment la réconciliation du souverain et de la nation venait d'être accomplie et c'était dans le clair soleil

du premier printemps, le dénouement du drame commencé, en 1848, par une matinée au fond d'une sombre forteresse.

L'honneur de ce bonheur revenait à François-Joseph, qui avait accompli le dénouement avec la simplicité d'un chevalier et la dignité d'un grand roi.

Ce fut peut-être pour continuer le caractère apostolique de son règne que François-Joseph fit en 1869 le pélerinage de Terre-Sainte. Le 9 novembre, l'empereur fit à Jérusalem l'entrée solennelle que les souverains de la maison de Habsbourg avaient négligée depuis le jour de 1436, où Frédéric II vint faire les grandes dévotions de l'Empire au tombeau du Christ.

« Dès qu'on aperçut Jérusalem, écrit M. de Beust dans ses Mémoires, l'Empereur, selon les anciennes coutumes, descendit de sa monture pour embrasser la terre. Après avoir franchi les portes de la ville, Sa Majesté se rendit à pied au Saint-Sépulcre pour y prier. »

Après les étapes de bonheur, commencèrent pour François-Joseph les douleurs pri-

vées : l'aventure du Mexique, l'assassinat de l'empereur Maximilien, frère très aimé, la folie de l'impératrice Charlotte, les mésalliances des archiducs, la mort du fils unique, de l'héritier sur lequel se reposait l'admiration un peu inquiète du père, la mort de l'impératrice au hasard de la route, dans une ville qui est une grande auberge, par la plus lâche des mains. Nul ne mesurera ce qu'il fallut à l'empereur vieillissant pour garder le poids des affaires publiques et la charge des couronnes réunies, parmi tant de deuils. Une dernière souffrance ne devait pas être épargnée au gentilhomme : à bon droit le chef des Habsbourg est appelé le premier gentilhomme de l'Europe : il a de sa maison la fierté auguste et silencieuse. Et il voit successivement les archiducs se détacher de l'arbre antique. Il voit ses neveux demander le bonheur de devenir bourgeois. Il voit deux jeúnes hommes solliciter la singulière faveur de perdre leur nom séculaire sous les pseudonymes de Jean Orth ou de Wefling. Et le vieil empereur souffre en silence dans l'orgueil de son sang après avoir souffert dans les tendresses de son cœur.

Et il devient sublime, il devient supérieur aux plus grands par le calme de son âme douloureuse, par le désintéressement de toute ambition humaine, par la moralité de sa politique souveraine. Il emploie le respect qu'il inspire à devenir l'arbitre de la paix en Europe.

Après toutes les expériences de la vie, du pouvoir, des révolutions et de la mort, ce souverain échappe à la misanthropie, même à la tristesse apparente. Et il garde, par devoir, la force de sourire au peuple. Il garde même avec les femmes ces charmantes familiarités paternelles qui ont tant de grâce chez un vieillard de ton supérieur. Il y a mieux : rien n'a tué en cet homme accablé le souci du jeune lieutenant pour la tenue. François-Joseph resterait blessé du pli malheureux que ferait son uniforme : il ne souffre aucun auxiliaire pour monter en voiture et la marche garde l'allure et la légèreté de la parade autrichienne. Ces détails physiques ne diminuent pas la grandeur morale du vieillard ; ils la soulignent. Caractère de sommet, François Joseph reste à la hauteur où il se plaça quand il décida de gouverner.

Vieillard, il peut aujourd'hui contempler le monde nouveau du même regard qu'il lança sur les hommes de sa génération. Il a eu cette continuité sereine que la confiance en son devoir communique à cette agitation de quelques années qui est un long règne. Il a tout réfréné, tout apaisé en lui et autour de lui, tout, même l'amour de la guerre. Et c'est là son plus beau triomphe. Car il ne fut pas seulement un soldat d'instinct et de volonté fougueusement amoureux des armes. Ce fut un artiste belliqueux qui adorait son art et qui en contemplait l'idéal, comme le mystique vit en présence de son Dieu.

Des capitaines, des hommes de domination ont aimé la guerre parce qu'elle leur donnait la conscience de leur génie, parce qu'au bout des batailles, la victoire permet de confisquer un fragment de cette terre avec quoi se font les empires.

Mais François-Joseph aima la guerre, comme on aime une femme : il l'aima pour sa beauté de Méduse. Il en aima tout jusqu'aux caprices cruels. La guerre fut infidèle à cet amant de l'épée. Vieilli, il se venge noblement en arrêtant la fougueuse aux

frontières de l'Europe. Par la foi dans cette mission, François Joseph se rattache encore à la chevalerie du moyen-âge qu'il adora pour d'autres causes aux heures de sa jeunesse.

Il est ainsi devenu dans une Assomption éclatante, la plus haute individualité du temps. Par l'instinct sacerdotal de son rôle, ce chef d'Etat fait entrer une force nouvelle dans ce que les niais appellent les hasards de la politique. Ceux qui croient en histoire à la force du désintéressement connaissent seuls le poids de cette âme dans les destinées de l'Europe.

Jeune, François-Joseph rêva de se ranger parmi ceux qui prolongent dans la postérité l'éblouissement de la gloire et cachent brillamment les taches de sang sous les fulgurantes lettres d'or des victoires. Vieux, il sait être grand par la lumière de prospérité qu'il répand sur ses peuples, par la douce atmosphère de paix qu'il maintient aux deux extrémités de l'Europe. C'est le triomphe des forces unies dont l'Empereur-roi a fait la grave devise de son existence : *Viribus unitis.*

Un vieillard de quatre-vingt-trois ans n'est pas plus près de la main de Dieu qu'un prince de vingt ans.

Tout permet d'espérer pour la paix de l'Europe, et le bonheur de l'Empire, que S. M. François-Joseph conservera longtemps les couronnes.

Il est pourtant impossible de terminer ces notes sans jeter un regard vers l'avenir.

L'héritier du doyen des souverains est l'archiduc François-Ferdinand, né à Gratz, le 18 décembre 1863, fils de l'archiduc Louis et de la seconde de ses trois femmes, la princesse Annonciade de Bourbon-Siciles.

L'archiduc François-Ferdinand est général de cavalerie, amiral, membre des académies des Sciences à Vienne, à Prague et à Cracovie. Il est pourvu de toutes les décorations que peut avoir un prince de la maison d'Autriche qui n'est pas l'empereur. Ce fut longtemps un jeune homme timide, savant et discret, que toutes les archiduchesses d'Autriche et toutes les mères impériales ou royales d'Europe souhaitèrent d'avoir pour gendre. Mais l'archiduc-héritier a épousé avec l'autorisation de l'empereur, Mlle

Chotek de Chotkwa, jeune fille de bonne race et de haute vertu, sans origine royale. La femme morganatique a parcouru un long chemin : elle a reçu le titre de princesse Hohenberg, celui d'altesse sérénissime, enfin, le 4 octobre 1909, elle a été faite duchesse avec titre transmissible à ses enfants. Et maintenant elle figure dans la famille impériale. Elle a pris, avec une piété admirable, une place de fille bien-aimée dans le cœur brisé de l'empereur.

Pour la succession au trône ses droits sont soumis à la Constitution. Or, les monarchies de l'empire ont plusieurs constitutions. La loi autrichienne est très nette : nulle ne peut être impératrice qui n'est pas de sang royal. La duchesse de Hohenberg ne peut être assise que sur les marches du trône.

Mais en Hongrie, la femme du roi est reine sans discussion sur l'origine. Les enfants du ménage ont les droits réservés aux princes du sang. Le jour où François-Ferdinand deviendra empereur d'Autriche, roi de Hongrie, sa femme restera duchesse de Hohenberg à Vienne, mais sera reine à

Budapest. L'aine des enfants, Charles-Maximilien, sera bon gentilhomme en Autriche et héritier présomptif en Hongrie, à moins que S.M. François-Joseph, maître souverain et législateur de sa maison, ne modifie le statut impérial.

L'empereur, au cours de la vie, a pris trop de philosophie pour croire encore aux mésalliances. Il semble aimer à laisser pousser autour de son trône les gerbes d'amour et de passion : il a permis le mariage de sa belle-fille, veuve de son fils, fille de roi, avec un simple gentilhomme, le comte Lonyay. Il a autorisé sa petite-fille, princesse de Bavière, à épouser un lieutenant de réserve, le baron de Seefried. Il a marié la fille de son fils au prince de Windischgraetz. Pourquoi son dernier effort ne tendrait-il pas à placer sur le trône de Marie-Thérèse, une comtesse tchèque qui par la valeur, dépasse de la tête, les plus hautes têtes.

VI. — LYON, CAPITALE MYSTIQUE

A la mémoire du Cardinal Fesch.

Lyon, Capitale mystique

Conférence faite au Théâtre des Célestins, à Lyon, le 21 Décembre 1912.

Mesdames, Messieurs,

Le sujet que je vais avoir l'agréable honneur de traiter devant vous demanderait vingt ans d'étude et une cinquantaine de conférences de deux heures.

Soyez tout à fait rassurés : j'essayerai de dire quelque chose en une heure et quatre fois la voix de Mlle Vellini vous reposera de la mienne.

Je serais heureux et mon but serait atteint si cette conférence pouvait servir de table à quelqu'un de vos compatriotes qui

donnerait sa vie à ce bel ouvrage et ferait ainsi œuvre digne de Lyon et des Lyonnais.

Par une de ces soirées de printemps où les rayons du soleil jouent avec les poussières de la terre et le brouillard des eaux pour former l'immense opale des horizons, à l'heure où le soleil a des couleurs de clair de lune et argente les têtes encore pâles des arbres, une chaise de poste suivait à grands grelots la route de Paris, le soir du 20 mai 1803. Dans le fond de la voiture un homme, au profil de César, au regard perdu dans l'infini, à la lèvre dédaigneuse, était étendu. Un manteau romain couleur de puce était drapé sur ses épaules et dans les plis de ce manteau l'homme orgueilleux et nonchalant portait à la ville de Lyon un livre — le livre qui faisait déjà sonner les cloches de la gloire autour de son auteur, le livre qui allait donner à la vieille religion catholique l'éclat d'un renouveau, après les accidents de la Révolution.

M. de Châteaubriand venait offrir à l'Académie de Lyon l'hommage de son *Génie du Christianisme*.

Châteaubriand appartenait à cette race d'êtres qui ne font aucun geste sans préméditation. En homme qui sait l'histoire il offrait ainsi son livre, parce que son livre était en harmonie avec l'âme lyonnaise. Et en une lettre tout à fait admirable il exprima sa pensée :

« Messieurs, écrivait-il le 23 mai au président de votre Académie, messieurs, depuis longtemps Lyonnais par le cœur, la place qui me rapproche aujourd'hui de votre digne archevêque m'a presque rendu votre concitoyen. C'est à ce titre que j'ose vous présenter mon faible ouvrage, en le soumettant à vos lumières et à votre indulgence.

« L'église de Saint Irénée fut le ber ceau du christianisme dans les Gaules et cette même église a sauvé la foi dans les derniers jours de nos calamités. La cendre des martyrs de Lyon a été jetée deux fois dans le Rhône et deux fois la religion est sortie de cette semence sacrée. Le *Génie du Christianisme* est donc ici dans sa véritable patrie... »

Suivaient de justes compliments à l'adresse de l'Académie, qui remercia en

proclamant le 7 juin 1803, M. de Châteaubriand membre associé, sans qu'il eut fait acte de candidature.

Pour Châteaubriand, comme pour tous ceux qui savent regarder l'histoire, Lyon était bien la capitale mystique des Gaules, la ville sainte où il voulait poser avec quelque solennité l'œuvre dont l'effet religieux fut égal sur les âmes à l'effet légal du Concordat donné à la France par les mains unies du Génie et de la Foi.

Du fond de sa berline, Châteaubriand voyait en poëte et en historien la ville penchée sur le passé, dressée vers l'avenir, la ville de France la plus grave et la plus recueillie, mystérieuse en sa force, discrète en sa beauté. Car la beauté de Lyon n'éclate pas ; elle pénètre et elle enveloppe ceux qui savent l'aimer et la découvrir. Cette ville ressemble vraiment aux dames de qualité qui passent inaperçues pour les yeux des vulgaires et ne laissent admirer leur air et leur splendeur que dans le cercle de leurs égales, dans l'or éteint des vieilles boiseries, sous l'éclat voilé des lustres adoucis. Mysti-

que ! Lyon l'est dans ses moëlles. Ne croyez pas que je veuille vous montrer la mysticité de la métropole gauloise dans sa vie religieuse. Ce serait œuvre banale et facile. L'histoire de Lyon est un long élan mystique depuis les admirables lettres de Saint Irénée jusqu'au discours de votre nouvel archevêque où j'ai relevé cette phrase d'une jolie pureté:

« Je ne demande pas à l'église de Lyon des honneurs ; je lui demande d'accepter ma vie et mes pensées. » (1)

Elle est mystique votre histoire religieuse dans la longue chaîne de ses prélats, dans la liste des 25 évêques que votre ville a donnés au catalogue des saints.

Les églises de cette ville sont les plus mystiques, les plus symboliques du monde chrétien.

Les églises, ce sont des gestes de pierre dressés vers Dieu. Mais le geste n'est pas toujours mystique. Ce qui est mystique profondément, intimement, c'est la crypte, cet écrasement de la voûte sous le poids de

(1) Discours d'intronisation de Mgr Sevin, le 19 Décembre 1912.

la divinité. Or quelle ville possède plus de cryptes que Lyon depuis celle de Saint-Nizier qui fut la première église jusqu'à celle de Fourvière, où le grand artiste, calomnié par les sots, Bossan a mis toute la sublime mysticité que le génie peut donner à la matière.

Certes Fourvière, la basilique, est un poëme précieux et grand. Il faut aimer les quatre animaux d'Ezéchiel qui étendent leurs ailes immenses sur les colonnes monolytes du porche. Il faut comprendre la parole colorée de ce maître-autel qui s'élève comme un hymne sous le ciborium de marbres rares. Mais l'âme de Bossan, sa foi en l'éternité, sa foi en la ville de Lyon, il les a réfugiées dans la crypte, dans cette crypte qu'il a voulue égale en dimension à la basilique. Tout ici est symbole, mystère, beauté secrète :

C'est le lion de Juda, frère aîné du lion qui est la pièce des armoiries lyonnaises, c'est le lion de Juda qui garde l'entrée.

Et cette longue, cette sublime crypte mène à un porche et à un balcon.

Ici encore des colonnes en granit supportant des lions accroupis, *de la force sur de la force* ! Et cette loggia mystique s'ouvre sur la vue de la ville, sur Naise et le chateau de la Duchère, sur le jardin des Chartreux et les ateliers de la Croix-Rousse, sur la cité même où les rubans des rues et des fleuves se nouent et se délient dans la soierie verte des jardins ou sur les toits de pourpre des maisons.

De là vraiment, de ce léonin balcon, Bossan a voulu montrer la ville avec son cycle épique, ses grands mouvements vers la gloire ou la liberté, ses heures illustres où les passions de la religion se mêlent à la religion de la cité.

Mais tout est dans tout : l'œuvre de Bossan est le nimbe mystique placé sur le front de la colline sacrée là où fut Lugdunum, là où s'érigea le palais des Césars, là où les Lyonnais dédièrent une église au saint exilé, au grand mystique de l'Angleterre, à Thomas Becket. A côté de ce nimbe, je vois l'ordure et l'ignominie. Votre mont sacré, Lyonnais ! est deshonoré par une chose sans nom, une tour Eiffel plus laide que la tour Eiffel,

une caricature de Tour Eiffel, naine, plus hideuse que sa laide sœur de Paris. Si dans le calme d'une nuit la jeunesse de Lyon, celle qui aime sa ville, montait là-haut et démolissait cela, je me demande quel tribunal oserait condamner les jeunes serviteurs de la beauté et de l'histoire. Mais descendons agenouiller notre goût devant les niches, hélas dépeuplées de votre auguste primatiale Saint Jean. Ecoutons la voix mystique que lance la pesante cloche de 1662, respectée par les révolutions qui jetaient à la fonte les têtes et les chevaux des rois en bronze.

Passons dans la mystérieuse lumière des vitraux du XIIIe siècle, bijoux de rubis et d'émeraudes qui brillent sur votre cathédrale.

Connaissez-vous les deux croix placées à droite et à gauche de l'autel ? Savez-vous qu'elles disent depuis l'an 1274 une grande espérance trompée : l'union des églises latine et grecque.

Dernier soupir de la mystique expirante et du moyen âge agonisant, la chapelle des Bourbons est la merveille du dernier gothique,

du gothique qui flamboie avant de devenir païen au souffle de la Renaissance.

Tout le symbolisme du moyen-âge se retrouve à deux pas de la primatiale dans cette *Manécanterie* du XII[e] siècle pour laquelle je crains les architectes restaurateurs, plus que le temps conservateur. Vous savez que ces murailles pensives ont entendu le long des siècles les voix des célèbres chantres qui travaillaient dans la paix de cette demeure.

Si la primatiale est la plus auguste des églises lyonnaises, elle n'est pas la plus symbolique : aimez votre église d'Ainay parce qu'elle est belle et aussi parce qu'elle est placée là même où, selon la légende, fut ensevelie la mystique Blandine. Vous voyez ici le paganisme mis au service de la foi et les colonnes de la croisée sont les survivances d'un édifice romain. Le passé n'est pas seul mystique dans l'église d'Ainay : les temps modernes y flambent d'espérance sur les fonds d'or où Flandrin réalisa le mystère de son pieux génie.

On voudrait pouvoir s'attarder à montrer le goût du symbole et du mystère, le souci de l'âme et de l'éternité dans l'œuvre d'un autre artiste lyonnais qui fut peut-être le plus artiste parmi les architectes de tous les temps ; j'ai nommé Philibert Delorme, celui qui écrivait comme il bâtissait, avec la sécurité d'un génie complet. Il a légué, le grand Delorme, à sa ville natale, le portail de Saint Nizier, arc de triomphe inscrit dans la façade pour le passage du Saint Sacrement et des rois. Je ne peux pas quitter cette église aux galeries silencieuses et dévotes sans admirer le caractère vraiment lyonnais, la pureté courageuse et forte de la Vierge qui est l'œuvre de votre Coysevox.

Saint Nizier n'a qu'une crypte : tous les Lyonnais savent-ils que l'église de Saint Irénée en a deux, l'une du cinquième siècle avec des tombeaux qui sont d'anonymes reliquaires et l'autre du dixième siècle avec la poësie d'une obscurité recueillie ?

Le symbolisme, expression artistique de la mysticité, a fleuri dans Lyon aux époques où il se desséchait ailleurs

dans le bruit des canons et les éclairs de la poudre. Comme il faut mieux aimer l'âme des monuments que leur forme, je regrette la chapelle élevée aux victimes du siège de 1793. On a remplacé l'œuvre qui portait bien sa date par une sorte de basilique au luxe byzantin. L'ombre du général comte de Précy doit gémir dans l'éclat tardif qui a succédé au clair-obscur de la lourde pyramide.

Tout cela est religion, donc mystique naturelle. Avant de montrer le triomphe de la mystique, c'est à dire de l'idéal, dans la vie civile et même commerciale de Lyon, il faut que la mystique purement grecque de votre ville vous pénètre.

Car ne l'oubliez jamais : c'est à la poësie asiatique, non à la forte précision romaine que les habitants de Lugdunum demandèrent leurs premières leçons de catholicisme.

Et je ne connais rien de plus beau dans aucune littérature que la lettre de Saint Irénée sur les martyrs de Lugdunum. Le sublime des mots correspond au sublime

de la scène. Il faut entendre le bref épisode de Saint Pothin, non dans la pâleur d'une traduction, mais dans le texte.

Sortons maintenant des sanctuaires pour trouver le goût de la spritualité, l'appétit de l'au delà dans la vie quotidienne à travers la répétition des siècles.

Sans paradoxe on pourrait prouver que deux gloires du Lugdunum païen furent des gloires mystiques avant la mysticité. Germanicus, ce divin jeune homme que la mort a paré de beauté en le prenant en pleine fleur de gloire, Germanicus était noble poëte plus que vaillant homme de guerre. N'est ce pas une inspiration de lyrisme qui lui fait remplacer en son œuvre la sacramentelle invocation à Jupiter par une invocation toute mystique à son père le magnanime Drusus :

« Aratus, s'écrie-t-il, rend d'abord hommage à Jupiter. Moi, je ne m'adresse qu'à toi, inspirateur de mes chants, ô mon illustre père !... »

Il faudrait un livre, il faudrait une série de leçons pour vous parler du *concours*

de l'autel païen à Lugdunum pour vous montrer la philosophie mystique de l'empereur Claude. Les six premiers siècles littéraires de votre ville sont un champ merveilleux ou plutôt un jardin bien fermé dont vous avez les clés précieuses et ciselées, dans votre musée archéologique, le plus riche de France en inscriptions, en bijoux, en pierres gravées, jusqu'à ce précieux *foculus*, unique exemplaire que la Germanie savante achèterait au prix d'une province.

Lisez à genoux, jeunes hommes de Lyon, lisez comme une prière sublime ces tables de bronze découvertes en 1528, ces tables chaudes encore de l'éloquence de l'empereur Claude, acte merveilleux de générosité par lequel le César lugdunien demande l'admission au Sénat des Gaulois distingués. Ces tables forment la plus belle pièce héraldique qui soit au livre généalogique du beau pays de France.

Un des caractères de la mystique lyonnaise éclate dans la réception réservée par cette ville aux vaincus, aux êtres traqués et poursuivis

On a déjà parlé de Thomas Becket. L'archevêque de Kenterbury vint-il jamais à Lyon ? Laissons ce débat aux savants précis et modestes qui travaillent dans l'ombre lumineuse de votre belle Académie. Mais il est certain que les Lyonnais s'honorèrent en offrant au proscrit une maison, un domaine, une hospitalité d'honneur. Plus tard, ils lui dédièrent une basilique.

Sautons par dessus les siècles. Nous retrouvons ce goût mystique pour les glorieux vaincus dans l'accueil fait par les habitants de Lyon à Pie VII, pape un peu trop serré dans les griffes de l'aigle. Encore aujourd'hui vous montrez à l'étranger comme un lieu historique la maison Caille où, le 19 avril 1805, le pontife de Rome vint de sa main translucide et tremblante, bénir la ville de Saint Irénée et de Saint Hippolyte. Le pape n'oublia pas l'accueil de la fière cité. Il lui donna un des plus beaux tableaux qui soient dans votre musée, l'œuvre la plus mystique du Pérugin.

Le grand chancelier Gerson trouva aussi l'accueil de Lyon après les tempêtes de Paris. Il vécut ici même, là où est ce théâtre et où

fut le couvent des Célestins. Il mourut dans un pauvre réduit de la collégiale Saint Paul. Et les Lyonnais rendirent de grands honneurs à la mémoire de ce grand mystique, qui serait encore plus grand s'il était vraiment l'auteur de l'*Imitation*.

Passons à d'autres temps : le cardinal Fesch et Madame-mère ne furent jamais entourés de plus de respect à Lyon qu'à l'heure où les rois et les peuples se détournaient du soleil impérial éteint dans la douleur de la défaite et de l'exil.

L'hospitalité lyonnaise, si elle se montre mystiquement charitable est aussi symbolique et splendide quand elle fête les triomphateurs. Je ne vous parlerai pas des entrées de l'empereur Claude, du triomphe de Germanicus, ni même des splendeurs dans lesquelles vos ancêtres enveloppèrent les empereurs, les rois, sublimes passants caparaçonnés d'or et brillant de pierreries, faisant feu des pieds de leurs coursiers sous les arcs de triomphe. Il faudrait vous raconter les

visites de Napoléon dans l'héroïque, l'entrée de la duchesse de Berry dans le gracieux.

Permettez seulement que je cite un vieux mémoire et montre le goût du symbole, du rare, de la mystique enfin dans la réception de Charles VIII.

« De petits enfans (1), habillés de toile de Perse parsemée de fleurs de lis, étoient placés sur les créneaux de la muraille du petit pré, au-dessous de Pierre-Scise. Ils crièrent quand le roi passa : « Mont-Joye Saint-Denis ! Vive le roi ! » Le maître d'école de Lyon étoit à leur tête. Après Bourgneuf, pour premier mystère, il y avoit une fille pucelle, la plus belle qu'on avoit pu trouver. Elle étoit habillée en vierge et humilité, vêtue d'une robe blanche de taffetas bien appointée, avec un beau chapeau de fleurettes et de verdures sur sa tête, et ses cheveux étoient dressés par derrière ; montée sur une haquenée blanche, et aidée de gens

(1) *Histoire de la Ville de Lyon,* par J.-B. Monfalcon, 1847.

propices à cet effet, elle menoit un joli chariot sur lequel s'élevoit un grand rondeau fait en manière de ciel, où étoient figurés les douze signes du zodiaque. Au milieu et sous le rondeau, un enfant de l'âge de douze ans, reluisant d'or par tous ses membres, figuroit le soleil : le rondeau tournoit sur lui à mesure que la pucelle chevauchoit sur sa haquenée. Ce rondeau s'arrêta au signe du lion, et la pucelle dit au roi la signification du mystère en rimes parfaitement faites. Les sept planètes et les quatre éléments furent pareillement figurés. On avoit improvisé et fait comme par enchantement un jardin de cinq à six toises, vers la Roche, tout planté d'arbres verts, desquels pendoient à foison grenades, oranges, pommes, poires d'hiver et autres fruits plaisans et délectables. Ce jardin s'appeloit « le jardin de France. » Il étoit gardé par quatre vertus, figurées en quatre filles pucelles habillées de robes de taffetas de diverses couleurs. Ces beautés étoient elles-mêmes défendues par un lion grand et fier, ressemblant le mieux qu'on avoit pu,

et regardant une autre belle vertu appelée « la Loyauté, » qui le tenoit enchaîné avec un ruban de soie couleur de rose. De l'autre côté du lion, une sixième pucelle représentoit la ville, ayant à sa main une palme, et dessous ses pieds, en belles lettres grosses et apparentes, ces mots : *Civitas immaculata.* Chose merveilleuse et bien appareillée ! quand le roi fut près de cette jeune fille, elle amena, de concert avec la Loyauté, le fier lion qui leva la patte et présenta au roi les clefs de la ville. Au port Saint-Paul fut joué le mystère de la décollation de l'Apôtre converti : il falloit voir comme la fontaine de ce lieu figuroit bien l'abondance de sang après la décollation ; mais ce sang étoit d'excellent vin qu'on pouvoit boire : mystère bien trouvé, qui montroit combien les saints du Paradis sont utiles. Devant l'église Saint-Eloi, près du Change, il y eut dans l'air, au moyen d'adroites machines, un grand combat entre le diable et Saint-Michel : le diable succomba au moment où le roi passoit, et fut précipité dans un gouffre de résine qui figuroit merveilleu-

sement l'enfer. Mais ce qui flatta singulièrement le jeune prince, fut de trouver devant la maison de Jean du Peyrat une bergerie des plus belles filles de Lyon, vraiment habillées en bergères, avec des chiens et des brebis ; plus d'une fit bondir son cœur : près d'icelles couloit une fontaine de vin clairet pour tous ceux que la marche avoit altérés. Quand le roi passa au carrefour du Change, les trois fleurs de lis du grand écu de France, qu'on y avoit placées, se changèrent soudain en trois jolies figures de jeunes filles de quinze ans, choses qui le charmèrent infiniment. Puis, près de l'hôtel de Jean Caille, en la place appelée le Petit-Palais, on lui montra la cité de Jérusalem avec le mystère du roi Salomon et de la reine de Saba. Non loin de là, à l'hôtel Balavin, il vit le cheval Pégase et dessus lui la Renommée avec sa longue trompette d'une main, et de l'autre coupant le coup au roi d'Angleterre et à l'empereur d'Allemagne. Enfin sur le portail de Porte-Froc, il vit représenter l'immolation d'Isaac. Il faut dire aussi que le pallion étoit magnifique, tant le ciel comme les

pendans, en velours bleu avec des franges de soie diversement colorées, surmontées de belles fleurs de lis de fin or, d'un bon demi-pied. Toutes les rues étoient tendues de toiles d'azur. Sous le dit pallion chevaucha le roi depuis la porte de Bourgneuf jusqu'à la grande église cathédrale, en laquelle il fut reçu par le doyen et le chapitre, ainsi qu'il appartient, puis de là retourna jusqu'au Change, puis traversa le pont de Saône, tirant à l'hôtel de maître de Varey, et regardant tout au long des rues les mystères des particuliers, où il prit grand plaisir et en fut fort content. »

Dans ces fêtes solennelles où Lyon aimait à montrer le luxe d'une capitale, les pauvres avaient toujours leur part. Et ceci nous mène au chapitre des dames, le plus beau dans toute histoire mystique.

Si la charité est la forme mystique de la justice impossible, les femmes de Lyon furent, sont et seront les anges de cette justice.

Il n'est pas de ville au monde où de tout temps les hommes aient été plus sollicités qu'à Lyon en faveur des misères que les da-

mes excellent à découvrir et à diminuer. Déjà, sous la domination romaine, les dames de Lugdunum avaient inventé la quête. Il n'est pas certain que Britannicus ait résisté aux insistances des ventes de charité.

Plus tard ce furent les dames de Lyon qui voulurent des hopitaux semblables à des palais et ce furent les voiles mystiques des religieuses qui flottèrent aux pieds des lits où se tordait la souffrance.

C'est la marque de noblesse intellectuelle pour une ville que la haute éducation des femmes. Lyon donna de bonne heure cette preuve de supériorité. Dès le moyen-âge, l'éducation des femmes fut à Lyon complète et solide. Au XV[e] et au XVI[e] siècles les dames de Lyon savaient le latin, le grec et disputaient sur la théologie. Elles n'étaient pas pédantes mais savantes et le grand savoir ne nuisait pas à leur beauté, au dire des contemporains. Des noms ont survécu : Marie de Pierrevive, épouse d'Antoine de Gondi égalait en érudition les professeurs les plus laids et soignait une beauté rêveuse. Elle fut gouvernante des enfants de France par la volonté de Catherine de Médicis.

Louise Sarrasin savait la métaphysique, l'hébreu, le grec, le latin et le pur amour.

Madame Philiberte de Fuers, dame de la Batie, avait la poësie lacrimatoire et conjugale. Elle consacrait un poëme à Jean de la Baulme, son époux et trouvait ce titre de génie : *Les soupirs de la viduité.* En la lisant on ne sait ce qu'elle regrette le plus du mariage ou du mari.

On a gardé le souvenir, sinon les œuvres de Sibylle Bullioud, de Julia Blanche, de Catherine de Vauzelles et de Marguerite de Bourg.

Mais la plus gracieuse des poëtesses lyonnaises, une des plus brillantes parmi les femmes de lettres françaises reste Louise Labé, la belle Cordière.

Trop souvent elle a été louée pour que je recommence l'oraison funèbre de cette belle dame. Les antiques ont vu en elle l'amoureuse perpétuelle. Ils ont peu insisté sur le sentiment mystique dans lequel baignent les amours de Loïse. Ecoutez pourtant deux sonnets pris au hasard dans l'écrin. Vous y verrez le culte de la tristesse qui est un signe charmant de mysticisme intellectuel:

SONNET (1)

Ne reprenez, Dames, si j'ay aymé :
Si j'ay senti mile torches ardentes,
Mile travaus, mile douleurs mordantes :
Si en pleurant j'ay mon tems consumé,

Las que mon nom n'en soit par vous blâmé,
Si j'ai failli, les peines sont presentes,
N'aigrissez point leurs pointes violentes :
Mais estimez qu'Amour, à point nommé,

Sans votre ardeur d'un Vulcan excuser,
Sans la beauté d'Adonis acuser,
Pourra, s'il veut, plus vous rendre amoureuses :

En ayant moins que moi d'ocasion,
Et plus d'estrange et forte passion,
Et gardez vous d'estre plus malheureuses.

AUTRE SONNET (2)

O longs desirs, ô esperances vaines,
Tristes soupirs et larmes coutumieres
A engendrer de moy maintes rivieres,
Dont mes deus yeus sont sources et fontaines :

---

(1) Evvres de Louïze Labé Lionnoize. A Lion, Durand et Perrin, 1824, page 101.

(2) Evvres de Louïze Labé Lionnoize. A Lion, chez Durand et Perrin, 1824, page 86.

O cruautez, ô durtez inhumaines,
Piteus regars des celestes lumieres :
Du cœur transi ô passions premieres,
Estimez vous croître encore mes peines ?

Qu'encor Amour sur moy son arc essaie,
Que nouveaus feus me gette et nouveaus dars :
Qu'il se despite, et pis qu'il pourra face :

Car je suis tant navree en toutes pars,
Que plus en moy une nouvelle plaie,
Pour m'empirer ne pourroit trouver place.

Ce qui est plus mystique encore que Louise Labé, c'est la religion de son souvenir. De mauvais esprits mirent en doute sa vertu. Un homme mal élevé Claude Rubys prétendit par écrit l'avoir beaucoup trop connue. D'un ton plus ecclésiastique l'abbé Gouget ne fut pas plus indulgent. Mais les champions de la vertu outragée sont forts d'un témoignage sérieux. Guillaume Paradin, qui allait chez la dame en tout bien tout honneur vante « la beauté de sa face angélique » ; et il ajoute : « Ce n'estoit rien à la comparaison de son esprit tant chaste, tant vertueux, tant poëtique, tant rare en sçavoir, qu'il sembloit qu'il eust été créé de Dieu pour estre admiré comme un grand prodige entre les humains ».

Les paroles bienveillantes de ce galant homme ont été cueillies avec respect par les amoureux posthumes de Loïse Labé. Le dernier que je connaisse vivait en 1824, trois siècles après Loïse. Il s'est voué à la réhabilitation de la belle morte et perdant la tête comme tous les amoureux il a oublié l'aventure de certain gendarme, les malheurs de M. Perrin le mari de Loïse. Il a tout oublié et de son propre pouvoir il a placé sur un autel le buste de la Sapho lyonnaise.

Au XIX[e] siècle encore le chevalier Bréghot du Lut a été, avec discrétion, un amoureux de Loïse sûr du passé et plus encore de l'avenir.

Ces amours mystiques de bibliophiles étonnent moins que la passion sublime qu'avait Puvis de Chavannes, enfant, pour Loïse. Le peintre lyonnais qui devait un jour faire voir des coins de ciel dans des paysages humains, le poëte pâle de la couleur et de la ligne aima Loïse jusqu'à user de ses doigts un exemplaire de son œuvre.

Les révolutionnaires de 1793 avaient mieux fait ; le bataillon du quartier de l'Hôtel-Dieu avait inscrit le nom de Loïse

Labé sur le drapeau tricolore et transformé la poëtesse en héroïne de la république future.

Avant de chercher le caractère mystique des poètes lyonnais dans des temps plus modernes, suivons un bel élan de Maurice Scève, poète et gentilhomme lyonnais :

CXCV (1)

Désir, souhaict, espérance et plaisir
De tous costez ma franchise agassèrent
Si vivement, que sans avoir loysir
De se deffendre, hors de moy la chassèrent ;
Deslors plus fort l'arbitre ilz pourchassèrent
Qui de despit, et d'ire tout flambant
Combat encor, ores droit, or tumbant
Selon qu'en paix ou séjour ilz le laissent.
Mais du povoir soubz tel faix succumbant
Les forces, las, de jour en jour s'abaissent.

(1) Délie objet de plus haute vertu. *Poésies amoureuses*, par Maurice Scève, Lyonnais. A Lyon, chez N. Scheuring, 1862.

CXCVI

Tes doigts tirantz non le doulx son des cordes
Mais des haultz cieulx l'angélique harmonie,
Tiennent encor en telle symphonie,
Et tellement les oreilles concordes,
Que paix et guerre ensemble tu accordes
En ce concert, que lors je concevoys :
Car du plaisir qu'avecques toy j'avoys,
Comme le vent se joue avec la flamme,
L'esprit divin de ta céleste voix
Soubdain m'estainct et puis soubdain m'enflamme.

Une curieuse époque est celle où les Villeroy régnèrent vraiment sur Lyon. Maréchaux de France ou archevêques ils semblèrent comprendre le génie mystique de la ville et le mettre au service de leur autorité. C'est un Villeroy, le maréchal, qui convertit Mlle Gauthier, actrice de la Comédie française et maîtresse du maréchal de Saxe. Villeroy expédia à Lyon la demoiselle qu'il avait conquise pour le ciel et l'ancienne actrice fonda le Carmel de Lyon. Elle donna dans votre ville le bel exemple de toutes les vertus et mourut parfumée de sainteté. Mlle Vellini, qui est un écrivain distingué, a écrit l'histoire de cette mystique

conversion. Son livre contient les œuvres, les cantiques mystiques écrits dans son couvent par sœur Marie-Jeanne de la Miséricorde.

Mais ici commence l'admirable aventure: Lyon n'est pas seulement la ville rêveuse qui porte son rêve comme une coupe pleine sans la répandre depuis des siècles. Lyon n'est pas la ville d'art morte et immobile.

Penchée sur les deux miroirs de ses deux fleuves, elle est sous les Césars, sous les archevêques, sous les rois, sous les républiques, couronnée des lauriers que la guerre donne aux villes victorieuses, couronnée aussi des feuillages plus doux que l'industrie suspend en guirlandes aux portes des usines.

Dans l'activité, dans l'industrie, dans la guerre Lyon garde l'empreinte mystique ou plutôt marque ses œuvres du scel auguste de l'idéal.

La grande industrie de cette ville, son commerce historique sont l'industrie et le commerce de la soie. Je ne vous apprendrai pas que dès le XIIIe siècle la soie importée

d'Espagne et d'Italie avait à Lyon son marché. En 1450, le roi Charles vous donna le monopole de la vente pour tout le royaume. Louis XI établit ici sa manufacture royale de tissus d'or et de soie. Depuis lors, c'est l'épopée de la souple beauté qui se déroule sur les métiers. Les guerres, les épidémies, la vindicte des princes coupent en vain les fils précieux ; la révocation de l'édit de Nantes exile vos meilleurs artistes. A chaque abaissement votre industrie voit succéder un plus fier relèvement. Il faut admirer le génie créateur des uns et la persévérance mystique des autres.

Vos dessinateurs du XVIIIe siècle, élèves de Philippe de la Salle sont les poëtes du métier. Et la vie de Jacquard a le sublime d'une existence chevaleresque. Cet ouvrier n'est sauvé du désespoir que par la foi mystique qu'il garde en l'avenir. Et l'avenir paye en gloire votre dette à cet ouvrier dont le nom est grand comme un nom de victoire.

La soie elle-même, la matière de votre art, n'est-elle pas le tissu symbolique qui voile le mystère des autels et révèle les formes de l'éternelle Isis, de la femme. Votre soie est

mystérieuse dans sa matière, dans sa souplesse. Elle devient religieuse et sacrée quand elle se pare de dessins symboliques, quand les orfrois et les broderies la roidissent pour le service d'un Dieu. Les ornements religieux qui sortent de vos fabriques vont dans le monde entier porter quelque chose de votre âme et de votre pensée aux pieds de tous les autels.

Le temps n'est pas de suivre Lyon dans les guerres où votre fier écu connut la victoire. Les luttes de vos bourgeois et de vos archevêques sont des épopées où le génie mystique souffle dans l'un et l'autre camp. Il semble même que les terribles lutteurs de la grande révolution aient compris le génie mystique de la ville en lui donnant un châtiment moral après le siège de 1793. Lyon, fille des Césars, égale des royaumes, Lyon couronnée comme une famille princière, Lyon fut privée de son nom, ce nom court et sonore qu'elle a fait sublime. Votre ville en ruine fut affublée du nom de *Commune affranchie*. Au surplus ce siège de Lyon semble ne pas avoir été compris par les histo-

riens. Ce fut la défense d'un idéal. Les Lyonnais ne s'armèrent ni pour la monarchie, ni contre la république. Leurs écrits, leurs discours, leurs affiches prouvent que Lyon lutta pour la poësie et l'idéal de la Révolution contre le triomphe de la brutalité. Lisez les documents originaux : ils prouvent tous que le naturel dans l'idéal, que l'action pour le rêve sont les marques lyonnaises. Le caractère de cette ville est une équation superbe entre la force humaine et l'absolu. Le but de la résistance était si élevé que les contemporains ne l'ont pas aperçu. Les Lyonnais avaient salué la Révolution belle et libératrice. Ils ne voulurent pas admettre sa chute dans la violence et la laideur. Et cette résistance d'une ville, cette ruine en l'honneur d'un idéal trompé sont de belles choses encore.

Il semble d'ailleurs que les ruines matérielles de la ville aient pesé sur les âmes de vos poëtes tout le long du 19e siècle. La chanson lyonnaise — toute une histoire de France — fut joyeuse et sonore. Elle devient mélancolique, elle se charge d'idéal, elle charie des rêves sociaux avec votre Pierre

Dupont. Suivez ce paysage en sa tristesse douce :

LE REPOS DU SOIR

Quand le soleil se couche horizontal,
De longs rayons noyant la plaine immense,
Comme un blé mûr, le ciel occidental
De pourpre vive et d'or pur se nuance ;
L'ombre est plus grande, et la clarté s'éteint
Sur le versant des pentes opposées ;
Enfin, le ciel par degrés, se déteint,
Le jour s'efface en des brumes rosées.

Dans le sillon, la charrue au repos
Attend l'aurore et la terre mouillée ;
Bergers, comptez et parquez les troupeaux,
L'oiseau s'endort dans l'épaisse feuillée,
Gaules en main, bergères aux doux yeux,
A l'eau des gués mènent leurs bêtes boire ;
Les laboureurs vont délier les bœufs,
Et les chevaux soufflent dans la mangeoire.

Tous les foyers s'éteignent lentement ;
Dans le lointain, une usine qui fume
Pousse de terre un sourd mugissement ;
Les lourds marteaux expirent sur l'enclume.
Ah ! détournons nos âmes du vain bruit,
Et nos regards du faux éclat des villes :
Endormons-nous sous l'aile de la nuit
Qui mène en rond ses étoiles tranquilles

Reposons-nous !
Le repos est si doux :
Que la peine sommeille
Jusqu'à l'aube vermeille !

Triste aussi, triste comme un brouillard d'argent est Joséphin Soulary. Il a, dès le printemps de sa vie, la douceur inclinée de ces arbres qui mirent leur feuillages à l'automne dans l'eau des rivières bien étamées. Tout de lui plait à qui veut rêver et cette poësie, cachée sous un voile gris, s'agite devant nos regards en faisant perler à nos cils une larme qui est douce.

Voici deux des poëmes où Joséphin Soulary a le mieux versé sa tristesse dans la tiédeur de nos cœurs.

L'ANCOLIE

Mon cœur est enterré sous ce grand noisetier,
— C'était un soir d'hiver, il gelait sur la plaine,
Ma chérie, au retour d'une course lointaine,
Se frayait dans la neige un douloureux sentier.

Le sommeil la prit là. Succombant à la peine,
Elle croisa ses mains, sur son cœur, pour prier.
On la trouva couchée au pied du coudrier ;
Mais la mort avait bu, d'un trait, sa douce haleine.

Le printemps est venu. L'arbre a son habit vert,
Une fauvette a fait son nid sous le couvert,
Et, juste où fut le corps, s'élève une ancolie.

Je voudrais la cueillir ; mais je n'ose, j'ai peur
Que l'âme de l'enfant, palpitante en la fleur
De nouveau ne s'exhale avec mélancolie.

RÊVES AMBITIEUX

Si j'avais un arpent de sol, mont, val ou plaine,
Avec un filet d'eau, torrent, source ou ruisseau,
J'y planterais un arbre, olivier, saule ou frêne
J'y bâtirais un toit, chaume, tuile ou roseau.

Sur mon arbre, un doux nid, gramen, duvet ou laine,
Retiendrait un chanteur, pinson, merle ou moineau.
Sous mon toit, un doux lit, hamac, natte ou berceau,
Retiendrait une enfant, blonde, brune ou chataine.

Je ne veux qu'un arpent : pour le mesurer mieux,
Je dirais à l'enfant la plus belle à mes yeux :
« Tiens-toi debout devant le soleil qui se lève ;

Aussi loin que ton ombre ira sur le gazon,
Aussi loin je m'en vais tracer mon horizon ».
— Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un
[rêve.

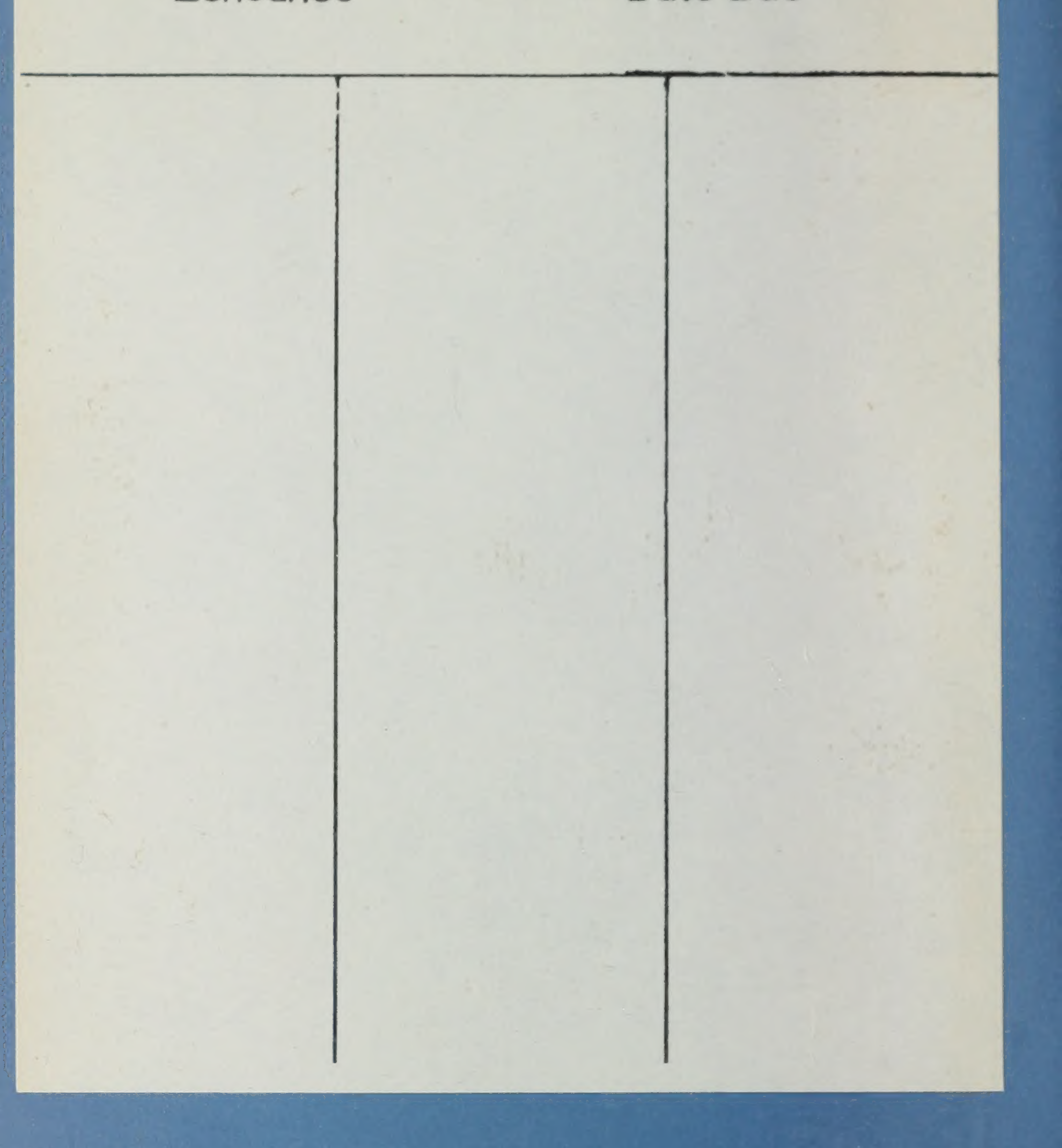
L'heure sonne qui marque la fin de cette esquisse. J'aurais voulu vous parler de votre Académie, assemblée laborieuse et discrète où des hommes de grande valeur

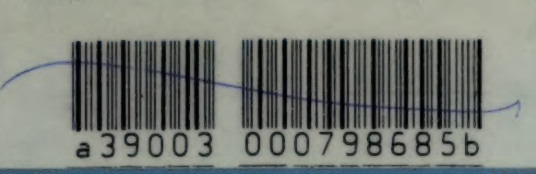
reprennent à chaque génération le travail de piété filiale vis à vis de la ville-mère, là où l'autre génération laissa tomber la feuille. J'aimerais à signaler cette charité d'âme, de cette pensée supérieure qui furent incarnées en Frédéric Ozanam. Il me plairait de voir avec vous le caractère mystique de cette *Propagation de la Foi* qui a la beauté d'un poëme et la précision d'une banque, la banque où un peu d'or achète des âmes. J'aurais aimé à froisser la modestie de Mgr Morel en dessinant devant vous le fin profil de ce jeune vieillard souriant au labeur. Je donnerais volontiers des pages à ce clergé lyonnais, le premier de France par la valeur des hommes et la pureté des consciences.

Des voix plus autorisées ramasseront les trésors près desquels je dois passer trop vite et feront mieux connaître, donc mieux aimer votre ville sainte. La grandeur morale de Lyon est presque inconsciente. Votre ville paraît dans l'histoire de la civilisation française avec un génie naturel qui déborde sur le monde comme le plus beau des quatre fleuves du paradis s'épandant en large nappe dans l'azur divin de la pensée universelle.

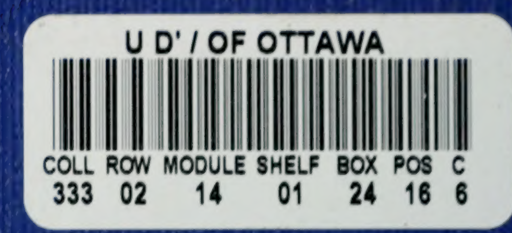
TABLE DES CONFÉRENCES

Imprimerie FOLLOPPE, Flers-de-l'Orne




a39003 000798685b




U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 14 01 24 16 6